INTRODUCTION

A L'HISTOIRE

DE LA MÉDECINE.

SE TROUVE

Chez D. Colas, Imprimeur-Libraire, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faub. Saint-Germain.

— Nicolle, Libr., rue de Seine, N° 12.

— Treuttel et Wurtz, rue de Lille, N° 17.

— Gabon, rue de l'Ecole-de-Médecine, N° 13.

— Croullebois, rue des Mathurins-St.-Jacques, N° 17.

— Ve Hocquart, rue de l'Eperon, N° 7.

— Paschoud, rue des Petits-Augustins.
Et à Genève, même maison de Commerce.

— Maire, rue Mercière, à Lyon.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
DE
LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE;

PAR ROSARIO SCUDERI :

TRADUITE DE L'ITALIEN,

PAR CHARLES BILLARDET,

Médecin en chef de l'Hospice civil et militaire de Beaune, membre correspondant de la Société de médecine pratique de Paris, etc.

> Rari nantes in gurgite vasto.
> VIRG. *Æneid.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS,
Rue du Vieux-Colombier, N° 26, faub. St.-Germain.

1810.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Cet écrit avait été fait pour servir de Discours préliminaire à un Essai sur la médecine théorique auquel je travaille ; mais des additions multipliées ayant rendu l'ouvrage accessoire égal à l'ouvrage principal, j'ai cru qu'il était plus convenable, par amour de l'ordre et de la précision, de l'imprimer séparément sous le titre d'Introduction à l'histoire de la médecine ancienne et moderne, et de remettre à d'autres tems l'achèvement et la publication de mon Traité.

Parcourir rapidement l'histoire de la médecine depuis son origine jusqu'aux tems actuels ; tracer légèrement la série des révolutions qu'elle a éprouvées ; exposer les principes fondamentaux des plus grands systèmes, et les dogmes principaux

des sectes les plus célèbres ; indiquer en général les progrès les plus frappans et les plus considérables de l'art de guérir ; fixer le caractère de chaque système et de chaque époque ; en un mot, présenter en abrégé l'esprit de l'histoire de la médecine : tel est le but que je me propose. Qu'on ne cherche donc point dans cette introduction les particularités et les développemens qui ne doivent trouver place que dans une histoire générale et détaillée ; et qu'on ne me reproche pas de m'être renfermé dans un cercle trop étroit.

Quant au plan que j'ai suivi, je crois avoir choisi celui qui convient le mieux à la composition de l'histoire des sciences, qui est de réunir tous les évènemens autour d'un point principal et plus marquant. Les époques formées par les grandes révolutions, sont les éminences d'où l'écrivain embrasse un vaste enchaînement de faits, et c'est à elles que je me suis spécialement attaché. Il appartient aux historiens de profession de s'étendre également sur les

points moins saillans, et de répandre la lumière sur la totalité des circonstances les plus minutieuses.

J'ai décrit les différens systèmes, d'après l'influence qu'ont eue sur la médecine, la manière de raisonner, la philosophie dominante du siècle, et l'état des sciences physiques dans les tems où ils ont paru. Je ne chercherai point à me justifier sur la division des époques que j'ai établies, sur la fixation des différens caractères que j'ai esquissés, et sur quelques autres nouveautés qui m'appartiennent; c'est au lecteur à me juger.

J'ose me flatter d'un accueil favorable du public, avec d'autant plus de confiance qu'il n'existe encore aucune véritable histoire de la médecine moderne sur laquelle j'aye pu copier cette ébauche imparfaite. J'ai prolongé cette Introduction au-delà de l'époque de *Boerhaave*, et j'ai reconnu dans l'état actuel de la science médicale, en négligeant même les traits les plus distinctifs, une réforme plus grande et plus

générale qu'on ne le croyait communément, réforme qui est due aux découvertes des modernes, et qui a été exécutée sous les auspices du célèbre *Cullen*.

Je ne répèterai pas les avantages de l'histoire des sciences ; elle est aussi utile pour l'homme de lettres, qu'instructive pour le philosophe. Le premier apprend à reconnaître les erreurs des siècles passés, à se tenir toujours sur ses gardes, à imiter la conduite des grands hommes, à suivre leurs traces, à profiter de leurs découvertes et de leurs opinions, et à étendre audelà des limites ordinaires la sphère de ses connaissances.

Le philosophe placé sur un point plus élevé, jouit en voyant l'esprit humain stimulé par le besoin de conserver son être, et poussé par un instinct naturel à accroître le domaine de ses connaissances, s'ouvrir, au milieu des ténèbres de l'ignorance et de l'enfance de son siècle, une route nouvelle et sans bornes ; la parcourir par mille chemins divers ; tantôt arrêté dans

sa course, luttant en vain contre la fureur et la barbarie; tantôt reprenant de nouvelles forces, s'élancer avec ardeur dans les sentiers qu'il a commencé à parcourir, et se signaler par des succès. Il le voit, après tant de prodigieux efforts de courage et de constance pour surmonter tous les obstacles, après tant de défaites et de victoires plus nombreuses encore remportées sur les erreurs et les préjugés des siècles qu'il traverse, sur le point d'atteindre au terme de ses longs travaux : mais ce terme échappant à ses efforts, il les redouble et rien n'arrête la rapidité de ses progrès. Il n'est aucune histoire qui, comme celle de la médecine, offre un tableau aussi vrai et aussi contrasté de la marche et de la destinée de l'esprit humain, et qui retrace mieux dans un même ensemble les monumens d'une raison éclairée, et les écarts de l'imagination.

Au reste, mon but serait entièrement rempli si je pouvais me flatter d'avoir médiocrement réussi à fixer avec justesse la

date des diverses époques, à caractériser avec précision l'esprit des principaux systèmes, à en montrer les bases, à faire voir l'incomparable supériorité de la médecine moderne sur l'ancienne, à faire connaître la solidité et la certitude qui distinguent le système des physiologistes de celui des physiciens, et de toutes les autres doctrines; et je serais suffisamment récompensé de mes travaux, si la lecture de ce petit ouvrage, au milieu de la fermentation générale qui agite l'Europe pour l'avancement de toutes les sciences et de toutes les connaissances humaines, pouvait exciter l'enthousiasme des jeunes médecins, et les engager à concourir aux progrès de la plus étendue et de la plus importante de toutes les sciences.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
DE LA
MÉDECINE.

MÉDECINE ANCIENNE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.
MÉDECINE MYTHOLOGIQUE.

Cette époque embrasse l'histoire fabuleuse des anciennes nations d'Orient et de la Grèce, jusqu'à la prise de Troie.

Si nous considérons avec attention l'intérieur de l'homme, la structure, le mécanisme et les fonctions des organes qui le composent, nous sommes forcés de rechercher dans les sources mêmes de la vie et de la santé les instrumens immédiats de la maladie et de la destruction. L'exercice continuel des fonctions de

l'économie animale, les différens mouvemens par lesquels ils s'exécutent, tendent directement à la dissipation progressive et continue de la vie elle-même. Cependant ces forces intérieures inhérentes non-seulement à l'espèce humaine, mais encore à tous les êtres vivans, n'auraient exercé qu'une action lente et imperceptible, sans l'impression de causes extérieures et accidentelles capables d'en déterminer les effets. Les agens extérieurs et les influences des élémens qui nous environnent, sont ces puissances nuisibles qui, portant continuellement sur la constitution délicate des êtres organisés, et sans rapport proportionnel avec leurs besoins, changent les dispositions préexistantes en causes actuelles et matérielles, altèrent l'harmonie des parties, et accumulent principalement sur l'homme avec mille formes différentes l'infirmité et la mort.

L'homme dès les premiers instans de sa naissance, exposé au choc violent des puissances extérieures, voyant son existence menacée, dut bientôt sentir le besoin de se soustraire à leurs impressions, ou de les éloigner. Le premier pas qu'il fit dans la recherche des moyens nécessaires pour atteindre ce double but, fut l'époque de la naissance et de l'invention de la médecine.

Dans cet état de faiblesse et de souffrance, il appela de toute part l'industrie à son secours; et un sentiment intérieur, dicté par la nature elle-même, l'excita dans l'instant à rechercher ce qui pouvait maintenir sa conservation, ainsi qu'à éviter ce qui pouvait lui être nuisible. Cette inspiration naturelle, connue sous le nom d'instinct, fut le premier ressort que le besoin mit en jeu et servit de premier guide aux hommes dans la recherche des secours qui leur étaient convenables. La médecine et le besoin furent donc coexistans chez l'homme, et l'instinct fut son premier mobile.

Si l'on étend ces idées sur les moyens ultérieurs qui concoururent successivement à l'accroissement de l'art de guérir, on peut établir avec certitude qu'après l'instinct, le hasard et l'observation contribuèrent également à en étendre les élémens : car il est vraisemblable que ces deux moyens eurent la plus grande part à l'invention des remèdes dont la simple connaissance constituait la médecine primitive. Je pourrais en effet le prouver par quelques événemens, quoique postérieurs à cette époque. L'analogie vint ensuite s'y joindre. Elle put en effet engager les hommes à user des remèdes que les animaux employaient dans la guérison de

leurs maladies. L'analogie put encore suggérer l'usage des évacuations artificielles, d'après l'observation que quelques désordres de l'économie animale étaient guéris par le secours des excrétions naturelles et spontanées. L'homme imita pour la première fois la nature, et cette imitation fut un grand pas pour l'avancement de la médecine. C'est probablement à l'analogie que nous devons l'invention des autres moyens curatifs dont nous ignorons l'origine. Malgré cette réunion de secours, la médecine serait restée dans l'imperfection sans le raisonnement; et quoiqu'il ait été appliqué le dernier à l'art de guérir, il contribua néanmoins plus que tous les autres moyens à l'affermir, à l'étendre et à le perfectionner. Ce fut donc l'instinct précédé du besoin, le hasard, l'observation, l'analogie et le raisonnement qui furent les premiers et les véritables inventeurs de la science médicale. Mais quittons ces spéculations; car, quelques développemens que nous voulussions leur donner, le défaut de monumens relatifs à l'enfance et à l'accroissement progressif de la médecine, leur ôterait toute vraisemblance. Contentons-nous de jeter un coup-d'œil rapide sur son état chez les peuples anciens.

D'après ce que je viens de dire succinctement,

on voit que l'origine de cette science, comme celle de toutes les autres, remonte jusqu'à l'antiquité la plus reculée : mais plus elle s'enfonce dans la nuit des tems, plus elle s'enveloppe de ténèbres impénétrables. Les médecins, non contens du titre honorable de disciples d'*Hippocrate* leur premier maître, ont porté leurs prétentions orgueilleuses jusqu'à vouloir descendre directement d'*Hermès*, d'*Osiris*, d'*Horus*, d'*Apollon*, et de tous les héros que la crédule Phénicie, la mystérieuse Égypte et la fabuleuse Grèce érigèrent en divinités tutélaires de la santé. De là ces origines divines de la médecine qui, au lieu d'en relever la dignité, de donner des éclaircissemens sur son histoire primitive, n'ont fait que la rendre plus obscure et plus incertaine. De là cette série de contes merveilleux sur la généalogie des héros qui se plurent à la communiquer aux mortels, et sur les talens de ses premiers inventeurs dont on rapporte l'existence à cette époque ; mélange romanesque et puéril de fictions, d'invraisemblances et d'absurdités. Voilà pourquoi j'ai donné à cette époque le nom de médecine mythologique.

Cette période comprend l'intervalle de tems qui s'est écoulé depuis la première connaissance que les hommes eurent de l'art de guérir, jusqu'à la

prise de Troie qui arriva peu après *Esculape*. L'histoire de cette science chez les anciens peuples d'Orient, les Chinois, les Chaldéens, les Babyloniens, les Assyriens, les Juifs, les Indiens, les Egyptiens et les Grecs, pendant les siècles qui ont précédé la guerre de Troie, se rapporte à cette époque. Il est une chose bien remarquable, c'est que cette période d'histoire éloignée de nous de plus de trois mille ans, quoiqu'elle exige de la part de l'historien qu'il affronte à chaque pas la distance des siècles et l'obscurité des traditions la plus impénétrable, qu'il soit continuellement à la recherche de témoignages souvent imaginaires et toujours suspects, qu'il fixe les dates incertaines d'événemens fabuleux, qu'il concilie des rapports contradictoires, qu'il supplée en un mot par les seuls efforts du génie et de l'érudition à l'abondance, à l'évidence et à l'authenticité des faits; il est, dis-je, bien étonnant que cette période ait exercé la stérile et infatigable industrie de plusieurs écrivains qui se sont occupés à répandre sur elle le plus grand jour, et que personne n'ait consacré ses veilles à élever un monument éternel à la gloire des siècles plus rapprochés de nous, féconds en découvertes intéressantes, et signalés par les lumières et

les connaissances les plus brillantes. Néanmoins, au milieu de ces traditions obscures et confuses qui composent l'histoire de cet âge, on peut citer deux objets qui méritent spécialement notre attention; je veux dire l'usage de quelques peuples d'exposer les malades sur les places publiques, et en second lieu l'état de la médecine chez les Egyptiens. L'exposition était usitée sur-tout chez les Babyloniens, afin que les passans qui avaient éprouvé la même maladie indiquassent les remèdes dont ils s'étaient servis. Par le moyen de ces expositions publiques, employées quelquefois chez les Grecs, et auxquelles nous devons une partie des observations contenues dans les livres d'*Hippocrate*, la médecine ancienne s'enrichit successivement d'un précieux trésor de remarques nouvelles, qu'on avait coutume d'inscrire dans quelques pays sur des registres particuliers, et qu'on suspendait aux murs des temples. Mais laissons les Babyloniens, et reportons nos regards vers l'Egypte.

La médecine égyptienne était singulière. Les médecins formaient une classe distincte entretenue aux frais de l'Etat, et qu'on appelait le Collège sacré, parce qu'il était composé de prêtres auxquels était attachée la préro-

gative exclusive d'exercer l'art de guérir. Ils avaient un code de réglemens et de préceptes dont il n'était pas permis de s'écarter dans la pratique, et les maladies étaient réparties parmi les différens ordres du collège, de manière que chaque individu devait se borner à en guérir un genre particulier. On peut juger par-là du peu de progrès que la médecine devait faire dans un pays où les règles de guérison étaient déjà établies et inviolables, et où la science était démembrée et divisée en autant de parties isolées et sans connexion les unes avec les autres. On est porté seulement à présumer que par l'usage des embaumemens, les Egyptiens avaient acquis quelques connaissances grossières en anatomie, loin d'être versés dans l'anatomie transcendante, comme le prétendent ceux qui par une basse jalousie, ou par une ignorance réelle des progrès des modernes dans les sciences physiques et métaphysiques, rapportent tout à la haute antiquité. Du reste, la médecine était en grande vénération chez ce peuple, et l'on sait que quelques rois se faisaient honneur de l'exercer.

Mais il est tems de quitter la mythologie, et de passer à la seconde époque dont les faits sont moins incertains, où les ténèbres commencent

à se dissiper, et où le flambeau de la vérité va jeter quelques faibles lueurs sur l'histoire. Dans cette époque, je suppose que la médecine a pris naissance dans la Grèce, qui est véritablement pour nous la mère des sciences, et je passe sous silence toutes les autres nations.

SECONDE ÉPOQUE.

MÉDECINE EMPIRIQUE.

Depuis la prise de Troie, treize cents ans avant l'ère vulgaire, jusqu'à la guerre du Péloponèse.

LA fameuse guerre de Troie, regardée communément comme le premier monument de l'histoire ancienne des Grecs, et la prise de cette ville, treize siècles avant l'ère vulgaire, formeront la seconde époque de la médecine, sous le nom de médecine *empirique*. *Esculape* (1) peut être regardé comme son auteur. Il vivait, à ce que l'on croit, à-peu-près cinquante ans avant cet évènement. Un empirisme pratique succède aux premiers guides de l'homme, à l'instinct, au hasard, à l'observation; il devient la base élémentaire de la médecine grecque, et doit être considéré comme un système généralement admis, et sur lequel était

(1) Je m'en tiens à l'opinion générale sur la vérité de la guerre de Troie, comme de l'existence d'*Esculape ;* quoiqu'on connaisse les objections des critiques sur la certitude de ces deux faits.

établie la méthode curative pendant cet intervalle de tems. J'ai dit de la médecine grecque, parce que l'usage de remonter aux siècles reculés de cette nation pour y chercher les traces des connaissances humaines, adopté par tous les hommes de lettres, fait que j'oublie les autres peuples et que je passe sous silence leurs progrès dans les sciences et les arts. Je sais que des écrivains éloquens en ont cherché ailleurs la source; mais, dans un écrit comme celui-ci, il serait hors de propos de suivre une telle opinion, quoiqu'elle soit soutenue par des hommes recommandables. Je considère donc *Esculape* comme le père de la médecine empirique, de même qu'*Hippocrate* le fut de la médecine dogmatique.

Il paraîtrait convenable de s'arrêter ici pour observer sa première origine, de suivre pas à pas ses progrès successifs, et de considérer le caractère des vicissitudes auxquelles elle fut sujette dans son enfance. Nous verrons comme ses premiers pas furent incertains et chancelans dans cet état de faiblesse, ses moyens imparfaits et douteux, son domaine restreint et limité, jusqu'à ce que le raisonnement, venant à s'unir au pur empirisme, lui eut donné plus de consistance et plus d'étendue; mais ces réflexions,

bien propres sans doute à nous faire juger raisonnablement des fondemens de cet art, nous écarteraient trop de notre but : d'ailleurs toutes les relations qui concernent cette période sont partout mêlées de traits fabuleux. Je me bornerai donc à rapporter ce qu'il y a de moins invraisemblable.

Mélampe fut, à ce qu'on dit, le premier qui passa d'Argos en Egypte pour s'instruire dans les sciences qu'on y cultivait, et qui à son retour apporta dans la Grèce les germes des connaissances médicales des Egyptiens. Si cela est vrai, on peut le regarder comme le *Thalès* de la médecine. Quoi qu'il en soit, on rapporte quelques faits relatifs à sa pratique, qui prouvent que tout l'art de *Mélampe* et celui de son fils *Théodamante*, ne consistait que dans des enchantemens et des pratiques superstitieuses. Après *Théodamante* fleurit *Polyidus* de la même famille ; mais il fut bientôt éclipsé par le fameux centaure *Chiron*. Versé dans la connaissance des plantes et la cure des plaies, ce dernier eut beaucoup d'élèves, parmi lesquels le plus célèbre fut *Esculape*, dont on fixe l'existence quelque tems avant la prise de Troie par les Grecs. Ses connaissances en médecine, en botanique et en chirurgie, furent plus étendues

que celles de *Mélampe* et du fabuleux *Chiron*. La Grèce lui érigea partout des statues, lui consacra des temples, et établit un culte en son honneur. Dès ce moment la médecine fut principalement exercée par ceux qui étaient chargés de son culte, et ses temples en furent les premières écoles. A l'exemple des nations plus anciennes, les prêtres y écrivaient sur des registres, avec des observations, les remèdes qui avaient procuré la guérison de différentes maladies. Ses fils, *Podalire* et *Machaon*, aussi instruits que leur père dans l'art de guérir, se distinguèrent parmi les médecins de l'armée grecque sous les murs de Troie, quoiqu'au dire de *Celse*, ou plutôt d'*Homère* que *Celse* copie, ils s'appliquassent plus à la cure des blessures et des plaies qu'à celle des maladies internes. Enfin, quelque tems après cette époque, les Asclépiades (c'est ainsi qu'on nomma les descendans d'*Esculape*) ayant conservé dans leur famille la science de la médecine, se répandirent dans toutes les provinces de la Grèce, et y devinrent les fondateurs de différentes écoles, telles que celles de Rhodes, de Cnide et de Cos. Ils conservèrent et accrurent le dépôt ancien des connaissances ou plutôt des traditions qui composaient le sys-

tème empirique de ces tems. *Hippocrate*, le dix-septième descendant de cette race, sortit de l'école de Cos, la plus fameuse de toutes.

Tandis que les Asclépiades, héritiers des secrets de leurs pères, étaient seuls en possession d'exercer l'art de guérir, *Thalès* et *Phérécide*, à leur retour d'Egypte où ils avaient voyagé, rapportèrent dans la Grèce avec d'autres connaissances ce qu'ils avaient pu apprendre de la médecine du pays. Presque dans le même tems fleurit *Pythagore*, vers le milieu du sixième siècle avant l'ère vulgaire. Cet homme, célèbre par ses voyages et par ses systèmes, introduisit l'étude de la médecine comme partie de la philosophie naturelle, et son exemple fut suivi par ses successeurs jusqu'à *Hippocrate*. Crotone devint alors la plus fameuse des écoles de philosophie et de médecine de l'antiquité. Néanmoins *Pythagore* rendit peu de services à cette dernière science. Sa physiologie était infectée des mêmes absurdités et des mêmes superstitions que sa philosophie. Il paraît qu'il s'occupait principalement de l'hygiène ou de la médecine préservative, et on lui attribue communément la doctrine des jours pairs et impairs dans la cure des maladies, doctrine qui fit dans la suite une des bases du système hippocratique.

Mais nous ne pouvons porter un jugement certain sur les principes obscurs et mystérieux de ce philosophe, et l'histoire de *Pythagore* a peu de rapport avec celle de la médecine.

Parmi ses disciples, on distingue *Empédocle*, né en Sicile. Peut-être devrions-nous regretter autant la perte de ses ouvrages, que nous plaindre de l'ignorance où nous sommes des choses qui appartiennent à la philosophie pythagoricienne, puisqu'on sait qu'*Empédocle* s'appliqua avec un soin particulier à l'étude de la médecine, qu'il en exposa le système philosophique en vers héroïques, et en fut le premier écrivain. La doctrine des élémens, qui jusqu'à ce jour a fait une partie considérable de la physique, lui appartient. Il fit quelques découvertes en anatomie, et observa le premier l'analogie des semences des végétaux avec les œufs des animaux; grande découverte confirmée et développée par l'industrie des naturalistes modernes (1). On croit aussi qu'il fonda une école

(1) L'auteur veut sans doute parler de son illustre compatriote l'abbé *Spallanzani*, qui a traité ce sujet avec tant de clarté et de précision. On peut consulter son célèbre ouvrage sur la génération, ou la notice littéraire sur la vie de ce savant, par M. *Tourdes*, professeur à Strasbourg; ouvrage dans lequel il paya le tribut de sa reconnaissance à son maître et à son ami. (*Note du Traducteur.*)

de médecine en Sicile, ou même à Agrigente, sa patrie.

Parmi les philosophes qui parurent après *Empédocle*, et qui, suivant les institutions de *Pythagore*, unirent l'étude de la nature à celle de la médecine, *Alcméon*, *Hérodicus* et *Démocrite* acquirent une grande réputation. *Alcméon* eut la gloire d'avoir le premier tenté les recherches les plus curieuses sur l'anatomie des animaux, et d'avoir fait d'autres découvertes nouvelles. *Hérodicus*, de Sicile, le maître d'*Hippocrate*, fut l'inventeur de la gymnastique médicale, genre d'exercice aussi estimé des anciens qu'il est négligé aujourd'hui; et *Démocrite* dont l'histoire est remplie de tant d'incertitude et de doute, fut l'auteur de cette philosophie corpusculaire que les méthodistes appliquèrent ensuite à la médecine. Il fonda aussi la doctrine de l'humorisme, et *Hippocrate* qui fut, à ce qu'on croit, son disciple, imbu de ces principes en étendit ensuite l'application à la théorie physiologique et pathologique.

Tels sont, en général, les faits les plus remarquables de l'enfance de la médecine grecque. Si nous la considérons dans les écrits des descendans d'*Esculape*, elle ne nous présente qu'un corps informe de préceptes et de règles particulières,

particulières, fort peu d'observations et beaucoup d'absurdités. Sa pratique consistait uniquement dans l'usage de quelques remèdes empiriques, connus par les traditions anciennes et employés sans discernement. *Hippocrate* lui-même reprochait sans cesse aux médecins de l'école de Cnide de ne savoir pas distinguer les maladies qu'ils confondaient avec leurs symptômes, défaut suffisant pour faire connaître le caractère de la médecine des Asclépiades et de cette époque : d'un autre côté, *Pythagore* et les philosophes ses successeurs, qui à son exemple s'adonnèrent à l'étude de cette science, la transformèrent en un amas de spéculations abstraites et extraordinaires sur la physiologie, et de quelques préceptes sur l'hygiène. Les Asclépiades uniquement adonnés à la pratique ne pouvaient pas s'élever à la connaissance des premiers principes de l'art, et les philosophes divaguant d'abstractions en abstractions, et éloignés des occasions d'observer, ne s'étaient point appliqués à faire servir la théorie à la pratique, à démontrer les rapports qu'elles ont entr'elles, et à marquer le nœud intime qui les unit ensemble. Il arriva de-là, que les progrès de la médecine pendant cette période furent très-lents, faute de raisonnement d'une part,

et d'expérience de l'autre. *Hippocrate* nous a conservé dans ses écrits la majeure partie des faits qui étaient connus des Asclépiades. Pour ce qui regarde la doctrine des philosophes, les traditions des historiens ne sont ni assez claires, ni, suivant moi, d'un assez grande utilité, pour fixer nos incertitudes.

TROISIÈME ÉPOQUE.

MÉDECINE DOGMATIQUE.

Depuis la guerre du Péloponèse, quatre cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, jusqu'à la guerre civile des Romains sous Jules-César et Pompée.

HIPPOCRATE.

C'est de cette époque que date, à proprement parler, la véritable histoire de la médecine. Elle se rapporte au système créé par *Hippocrate*, qui fut proclamé par toutes les nations et dans tous les âges le fondateur de l'art de guérir. Ce génie supérieur, qui a mérité à juste titre le nom de l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, fixera pendant quelques instans nos regards, fatigués d'errer continuellement à travers les obscurités des tems fabuleux.

Jusqu'à cette époque, la médecine, comme je l'ai déjà dit, était restreinte à un empirisme grossier pratiqué dans les temples d'*Esculape*, ou bien se trouvait enveloppée dans le chaos d'une métaphysique abstraite et erronée, professée dans les écoles des savans.

Hippocrate parut. Né dans la famille des Asclépiades, élevé parmi les philosophes, plein d'ardeur pour les progrès de l'art de ses pères, il s'aperçut des défauts et de l'imperfection des moyens employés jusqu'alors pour son avancement. Il reconnut l'insuffisance de l'empirisme pur, et le peu de solidité des raisonnemens abstraits. L'unique moyen capable d'établir la médecine sur un plan scientifique et étendu, de la rendre à la fois utile, certaine, et susceptible de perfection, était de réunir les deux branches toujours divisées, la théorie et la pratique. Animé du feu de son génie, *Hippocrate* entreprit cette tâche, et les nombreux obstacles qu'il rencontra ne firent qu'accroître l'activité de son zèle. Dirigé par un discernement mûr et profond, éclairé par la pratique la plus étendue et la plus variée, il vint enfin à bout de son entreprise. Il sépara la médecine des autres parties de la science de la nature, et l'unissant aux résultats de l'observation et des faits, il en posa les fondemens sur la base la plus solide, l'expérience et le raisonnement (1).

Tel est le principal mérite d'*Hippocrate*, et

(1) C'est dans ce sens qu'on doit interpréter le passage de la préface de *Celse* où il dit qu'*Hippocrate* sépara la médecine et la philosophie.

sous ce point de vue, il a obtenu particulièrement le titre de fondateur de la médecine dogmatique. Sans le secours du raisonnement et de la philosophie, cette science ne serait qu'un art incertain, dangereux et limité : « à travers » une multitude de causes compliquées (pour » me servir de l'autorité d'un grand médecin) » (1) toutes capables de produire le même » effet, quelle apparence de rencontrer celle » qui l'a réellement produit, si l'on ne s'étaye » du secours du raisonnement et de la philo- » sophie? De-là vint le besoin d'une médecine » fondée sur les principes philosophiques, et » préférable par cette raison à une connaissance » des maladies concentrée dans les limites » étroites de la pratique et de l'expérience. Du » moment que la raison et la philosophie ac- » compagneront la médecine, l'explication des » phénomènes qui se présentent dans la pra- » tique se déduira de principes incontestables, » les moyens les plus salutaires seront suggérés, » et l'on découvrira la méthode la plus sûre de » traiter les maladies. Nous ne prétendons pas » nier que la médecine tire son origine de l'ex- » périence; mais il faut convenir aussi que ce

(1) *Hoffmann, de usû anatomes in praxi.*

» n'est qu'au raisonnement et à la philosophie » qu'elle doit ses progrès, et que le secours » des lumières qu'elle en a reçues lui a donné le » degré de perfection qui la met au-dessus des » autres arts libéraux. Maintenant, il n'y a point » de médecine raisonnée sans cette profonde » connaissance de la philosophie. » Nous pouvons juger par-là quelle reconnaissance mérite celui qui le premier réunit la pratique à la théorie, quelle que pût être la théorie hippocratique. Mais examinons plus en détail le système d'un médecin au génie duquel nous devons cette réunion si célèbre dans les fastes de la médecine ancienne.

L'altération que les œuvres d'*Hippocrate* ont éprouvée par l'injure des tems, le mélange de celles qui sont authentiques avec celles qui lui sont faussement attribuées, ne nous laissent que des incertitudes sur la philosophie de ce médecin. On peut néanmoins assurer que ses idées sur la formation des corps différaient peu de celles d'*Héraclide*, qui croyait que le feu était le principe de toutes choses. Il emprunta les opinions d'*Empédocle* sur les quatre élémens, et admit quatre substances dans le corps humain, le sang, la pituite, la bile, l'atrabile. Nous retrouvons partout dans ses ouvrages un

principe qu'il appelle *nature*, ou *chaleur innée*, principe de la vie, du sentiment, du mouvement, à qui il accorde une intelligence qui règle et qui dirige les facultés des corps qui lui sont subordonnées (1). *Hippocrate* attribue en général aux différentes modifications de la *nature* ou de la *chaleur innée*, la vie, la santé, le sentiment, le mouvement et la mort. Il réduisait à trois les parties constituantes des corps animaux, savoir : les solides, les fluides et les esprits; ou, ce qui est la même chose, il les divisait en contenantes, en contenues, et en impulsives.

Sous le nom de parties contenantes, il indiquait les solides et les vaisseaux; les humeurs, et spécialement le sang, la bile, la pituite, l'atrabile étaient les parties contenues; et par la dénomination d'*esprits*, il désignait une substance participant de la nature de l'air, et répandue dans toute l'habitude du corps. Suivant lui, toutes les causes matérielles des maladies ne dépendaient que de la disproportion de ces quatre humeurs, sous les rapports de la quan-

(1) Les modernes ont donné aux différentes propriétés des corps vivans les noms de sensibilité, tonicité, motilité, caloricité, etc.; variations de la vitalité, ou principe uniquement appartenant au règne animal. (*Note du Traducteur.*)

tité, de la qualité, du mélange, et de la prédominance de l'une sur l'autre. Quoique ce système détruise évidemment ce qu'il dit ailleurs des esprits ou de l'air auxquels il attribue la santé et les maladies (1), ce fut néanmoins cette hypothèse à laquelle le vaste génie de *Galien* donna des développemens, qui fit la base de la science médicale pendant l'espace de deux mille ans, jusqu'à *Van-Helmont*.

La pratique d'*Hippocrate* était fondée sur les idées de sagesse et d'intelligence qu'il attribuait à la nature. Il croyait que la maladie et la nature étaient deux êtres distincts combattant l'un contre l'autre, et dont la supériorité ou l'infériorité décidait le retour à la santé ou la mort. D'après ces principes, on doit prévoir que sa pratique consistait dans une attention permanente et scrupuleuse aux différens tems des maladies qu'il divisait en quatre stades ou périodes, d'invasion, d'augment, d'état et de déclinaison ; ainsi que dans une régularisation prudente des mouvemens excités par la nature, afin de la délivrer de la matière morbifique avec le secours de quelques moyens appropriés et peu nombreux, et sur-tout de la diète; en un

(1) *De flatibus.*

mot, c'était une véritable médecine expectante. De là la doctrine des crises, des métastases heureuses des maladies quand elles sont précédées de la coction; de là vint aussi celle des jours critiques destinés à ces opérations salutaires qui eut une si grande influence sur l'esprit de la pratique, qui fut adoptée aveuglément, et combattue même encore aujourd'hui par plusieurs modernes. Le médecin doit donc, selon *Hippocrate*, se borner simplement à aider et à modérer la nature, seule et souveraine médicatrice des maladies; et ses fonctions doivent consister uniquement à observer avec attention, et à diriger la marche de la maladie vers une heureuse terminaison, et non à la détourner par une administration intempestives de remèdes dangereux. Il recommandait néanmoins plusieurs remèdes dont il connut quelques classes, comme les émétiques, les purgatifs, les sudorifiques, les diurétiques, les somnifères, la saignée, et beaucoup d'autres appartenant principalement à la chirurgie dont il faisait un grand usage, soit dans les maladies internes, soit dans les maladies externes, et certes sa pratique dans cette partie de l'art de guérir mérite d'être imitée par les modernes; mais il attribuait à la puissance et à l'activité de la nature l'opération des

moyens curatifs, et en général il préférait dans les maladies aiguës la médecine expectante et d'observation à la médecine active, comme on peut le voir par ceux de ses livres qui sont reconnus universellement pour authentiques.

En analysant scrupuleusement et avec impartialité le système des idées et de la doctrine d'*Hippocrate*, nous sommes forcés de convenir qu'on trouve dans ses ouvrages les connaissances les plus utiles de la médecine ancienne, des faits importans relatifs à l'état de santé et de maladie, des vues neuves, et des traces de quelques doctrines modernes. On y trouve indiquées des maximes générales propres à régulariser les parties du vaste système pathologique, et ses ouvrages sont comme le dépôt des observations des médecins qui le précédèrent. Indépendamment de la réunion qu'il opéra de la théorie avec la pratique, *Hippocrate* mérite les plus grands éloges de la postérité pour avoir indiqué et ouvert aux enfans d'*Esculape* la véritable route qui peut conduire à l'avancement et à la perfection de la médecine, je veux dire l'étude et l'observation des faits. Cependant, que notre respect ne dégénère pas en une aveugle et superstitieuse vénération : regardons-le comme le fondateur de l'art autant qu'il put l'être dans un

tems où l'anatomie était encore au berceau, et où il n'existait pas encore de physique.

Son système, insuffisant sous le rapport de la théorie, l'est encore davantage pour nous dans ce qui concerne les faits, et sous tous les aspects il est défectueux. Il ne nous a fourni qu'une partie des matériaux pour l'édifice de la médecine, dont la construction et l'architecture sont entièrement l'ouvrage des modernes. On n'y trouve que des idées isolées, sans lien et sans rapport entr'elles, et le plus souvent discordantes; les faits n'y sont pas présentés sous un point de vue assez général ni assez étendu.

Ayons la sincérité de l'admirer et de l'excuser tour-à-tour (puisqu'il faut juger les grands hommes d'après les lumières de leur siècle); contentons-nous de profiter de tout ce qu'il a établi sur la réalité des observations nombreuses et des principes solides qu'il nous a laissés, et rejetons franchement les explications futiles qui les défigurent, et tout ce que les lumières des siècles postérieurs ont marqué au coin de l'insuffisance et de la fausseté.

Depuis *Hippocrate* jusqu'à l'établissement de la médecine méthodique, il s'écoula près de quatre siècles, pendant lesquels fleurirent plusieurs médecins illustres, qui, marchant sur

les traces d'*Hippocrate*, n'eurent d'autre but que d'amplifier ou de modifier sa doctrine. C'est pourquoi le dogmatisme établi par le vieillard de *Cos* devint la base des systèmes des médecins qui vinrent après lui; et la secte de *Sérapion*, qui fit tous ses efforts pour lui substituer l'empirisme, tomba bientôt dans le discrédit, et eut peu de partisans. Parmi les dogmatiques, on distingue *Dioclès*, *Prassagoras*, *Chrysippe*, *Erasistrate* et *Hérophile*. En général, comme je l'ai dit, leurs dogmes et leurs principes fondamentaux ne différaient de ceux d'*Hippocrate* que sur quelques points peu essentiels. Quelques-uns de ces médecins cultivèrent avec un soin particulier différentes branches de l'art de guérir. Ainsi *Erasistrate*, *Hérophile*, en renouvelant l'étude de l'anatomie, y firent plusieurs découvertes. Ils s'érigèrent en chefs de deux sectes particulières, dérivées chacune du dogmatisme, et qui fleurirent à Alexandrie et ailleurs, environ trois cents ans avant l'ère vulgaire. Les disciples d'*Érasistrate* s'attachèrent particulièrement à connaître la structure, l'usage des parties, et les causes des maladies. Ceux d'*Hérophile* s'occupèrent avec leurs maîtres de la recherche des médicamens et augmentèrent la matière médicale. C'est sous l'époque de ces

deux médecins que tombe la division de l'art de guérir, en médecine, chirurgie et pharmacie qui formèrent depuis trois professions distinctes.

Dans ce même tems Alexandrie jouissait de la plus grande célébrité sous le nouveau règne des *Ptolomées*. Cette ville fameuse par sa bibliothèque, et sur-tout par son école de médecine qui tenait le premier rang parmi toutes celles d'alors, était déjà devenue la rivale d'Athènes dans l'étude des sciences. Ce fut en effet à Alexandrie que se forma la secte des empiriques sous les étendards de *Sérapion*, natif de cette ville même, trois cents ans avant l'ère vulgaire. Ce médecin dégoûté des raisonnemens vagues et abstraits des dogmatiques divisés en différentes sectes, prit le parti de rejeter absolument l'usage de la science et de l'étude médicale, pour ne s'étayer que des résultats de l'expérience. Il trancha donc le nœud de la difficulté au lieu de chercher à le résoudre. Aux élémens du raisonnement dont se servaient les dogmatiques, *Sérapion* opposa l'observation, l'histoire et la similitude des causes dont il fit le trépied de l'empirisme. Bientôt l'épilogisme devint l'unique manière de raisonner des empiriques. Les raisonnemens absurdes et futiles par lesquels ces nouveaux sectaires s'efforçaient de

soutenir leur doctrine, sont généralement connus, et la réfutation victorieuse que *Galien* en a faite mérite la peine de m'y arrêter. Je crois cependant à propos d'observer que la doctrine proposée et soutenue par *Sérapion* n'était pas un empirisme naturel tel qu'il le fut sous l'époque de la médecine empirique proprement dite, mais un système spéculatif et théorique, appuyé par tant de raisonnemens, qu'on doit le considérer comme une simple restriction du dogmatisme plutôt que comme une doctrine qui lui était totalement opposée. L'empirisme naturel était le résultat de l'observation et de l'expérience sans aucun mélange de raisonnemens, au lieu que celui des sectateurs de *Sérapion* était le produit de méditations abstraites dont ils savaient profiter pour établir leur parti, et pour le soutenir, quoiqu'ils se déclarassent ouvertement contre ceux qui raisonnaient. Il y a donc une grande différence entre la médecine empirique qui précéda et devait précéder la dogmatique, et la secte empirique qui en dernière analyse n'était qu'un dogmatisme vicieux et erroné. Cette secte peu nombreuse par ses partisans, et de courte durée, ne forma pas proprement une époque comme quelques historiens l'ont cru, mais seulement un parti qui n'eut

qu'une légère influence sur la médecine. Et, en effet, tels devaient être le résultat et le succès d'un système qui, en excluant le raisonnement, prétendait uniquement s'appuyer sur une expérience incertaine, trompeuse et limitée. Mon intention n'est pas cependant d'affaiblir le mérite de l'empirisme raisonné, de cette espèce de philosophie qui n'admet pour base de ses raisonnemens que les faits et l'observation, seuls fondemens de la médecine et de toutes les sciences, mais de montrer sous son vrai point de vue cet empirisme pur et sans mélange que *Sérapion* s'efforçait d'établir contre son propre exemple, et qui, comme dit *Léibnitz*, n'appartient qu'aux brutes. Je terminerai cette troisième époque par cette réflexion, que c'est à tort qu'on a prétendu faire honneur à la Sicile en donnant pour chef à cette secte le sicilien *Acron*, qui ne fut qu'un empirique à la manière des Asclépiades, et presque contemporain d'*Hippocrate*. La patrie des *Empédocle*, des *Archimède*, des *Dicearche*, des *Maurolici*, des *Bacconi*, des *Cupani*, des *Ingrassias* et des *Fidélis*, ne s'enorgueillira pas pour avoir donné naissance à un médecin du mérite d'*Acron*.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

MÉDECINE MÉTHODIQUE.

Depuis Jules-César, *environ cinquante ans avant l'ère vulgaire*, *jusqu'à l'an* 200.

ASCLÉPIADE.

Le dogmatisme une fois établi sur les faits, les observations, l'analogie, l'induction, et sur tous les élémens du raisonnement, la médecine a toujours conservé les mêmes principes depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours. Les efforts des empiriques qui tendaient à mettre ce système dans un discrédit universel, furent vains et infructueux : mais il n'en fut pas de même des méthodistes. Ces derniers, tout en reconnaissant, ainsi que les dogmatiques, l'expérience et le raisonnement pour les deux points cardinaux de la médecine, admirent néanmoins de nouveaux principes généraux, et créèrent un système aussi différent de celui d'*Hippocrate*, que la philosophie humorale l'est de la mécanique. Le dogmatisme méthodique depuis celui d'*Hippocrate* et de ceux qui l'ont suivi ou corrigé,

rigé, fait la partie la plus essentielle et la plus importante de l'histoire de la médecine ancienne.

La secte empirique, quoique subalterne et peu répandue, dominait encore à Alexandrie, lorsque Rome, qui depuis deux siècles environ savait joindre aux talens de la guerre la culture des arts pacifiques et conservateurs, devint le théâtre de cette nouvelle révolution médicale. *Asclépiade*, né à Pruse en Bythinie, vint dans la capitale de l'Empire romain pour y exercer l'art de guérir; il y détruisit et changea la théorie et la pratique de la médecine reçue généralement, en adaptant à cette science la philosophie de *Démocrite* et d'*Épicure*. Doué d'un génie sublime et d'un esprit libre et indépendant, il ouvrit une nouvelle route en rejetant les ridicules hypothèses des humeurs et des qualités. Il réussit à appliquer à la physique de l'homme les principes des philosophes qu'il avait choisis pour maîtres. Selon *Asclépiade*, le corps n'est qu'un composé d'atômes et de pores. Les atômes sont de petites molécules douées des propriétés des corps solides. Sous le nom de pores il désigne les interstices que les molécules laissent entre elles. L'état de parfaite santé n'est autre chose que la proportion entre le diamètre des pores et la quantité des fluides qui s'en

échappent. Des défauts des solides et de leurs interstices, naissent les maladies qui prennent différentes formes, selon la différence des parties, et selon la quantité des altérations que ces dernières éprouvent. Il réduisait les vices contre nature des pores, au resserrement et à la dilatation, et ceux des solides, au défaut de dimension, et il ne voyait dans le corps humain que corpuscules, pores, passages étroits ou trop larges. Il restreignit les maladies à deux genres principaux établis sur la constriction ou la laxité des pores ; division qui devint dans la suite l'article le plus essentiel du système méthodique (1) : ce qui suffit pour empêcher de croire que c'est par pure fantaisie que j'ai mis *Asclépiade* à la tête des méthodistes.

Ce médecin réformateur méprisa hautement *Hippocrate* et sa médecine qu'il appelait *la méditation de la mort*. Il rejeta de même la doctrine des crises et des jours critiques, et toutes les idées anciennes qui en dérivaient. Sa pratique était, comme sa théorie, marquée au coin de la nouveauté et de la singularité. Elle devait réunir trois qualités essentielles, sécurité, promptitude et agrément. Les secours princi-

---

(1) *Gal. meth. med., lib. I, cap.* 6.

paux dont il recommandait l'usage, et dont il vantait l'importance, étaient la diète, la gymnastique, le vin et les autres moyens naturels. Il bannit les remèdes violens, ne conserva que les plus doux et les plus simples en employant à propos et avec prudence les plus efficaces suivant l'exigence des cas. Au moyen de ces innovations, il parvint à réconcilier les Romains avec les médecins et avec la médecine qui leur était devenue odieuse par la pratique cruelle du chirurgien *Archagathus*. Il exerça avec le plus grand succès, et écrivit plusieurs ouvrages pour venir à l'appui des dogmes nouveaux qu'il avait avancés et soutenus.

Nous pouvons inférer de là qu'*Asclépiade* fut le premier et peut-être le seul des médecins anciens qui ait raisonné avec subtilité sur la nature et les causes des maladies d'une manière plausible, la moins absurde et la plus éloignée de la physique ancienne, puisque ces raisonnemens avaient pour base le mécanisme du corps humain. Un autre mérite qu'on ne peut lui contester, c'est d'avoir répandu dans ses ouvrages les traces d'une doctrine qui, reproduite depuis et présentée plus en raccourci par un de ses disciples, donna naissance à une secte aussi nombreuse que respectable. Cette secte répandue

partout sous le règne d'*Auguste*, eut pour chef *Thémison* de Laodicée, qui tint après *Asclépiade* le sceptre du méthodisme dont ce dernier avait ébauché les premiers traits. *Thémison* adopta entièrement la doctrine des pores larges et étroits, et la division générale des maladies introduite par son maître. Il s'appliqua à rendre la théorie plus simple, et la pratique plus facile et plus régulière. Il supprima comme inutile l'étude des causes éloignées des dogmatiques, et des causes évidentes des empiriques. Il proposa et donna les causes immédiates ou prochaines comme le fondement de la connaissance et de la cure des maladies. Cette seconde partie de sa doctrine lui aurait mérité beaucoup d'éloges, s'il n'avait pas rejeté mal-à-propos les causes éloignées, et s'il n'était pas tombé dans une erreur plus grave et plus importante, en bornant à deux états, l'astriction et le relâchement, toutes les causes prochaines, et s'il n'avait pas banni en même tems les considérations tirées des différences particulières contre ce que son prédécesseur avait établi. Sans ce défaut capital, *Thémison*, en perfectionnant la doctrine d'*Asclépiade* sur les causes prochaines, aurait pu disputer la palme non-seulement à son maître, mais encore aux deux plus grands médecins de

l'antiquité, *Hippocrate* et *Galien*. Conformément à ses idées, il soutint qu'on pouvait impunément négliger la recherche des causes, pourvu qu'on s'attachât à l'analogie et aux rapports communs des maladies. Il les divisa toutes en aiguës et en chroniques. Il en distingua et fixa avec une exactitude jusqu'alors inconnue les différens tems, le commencement, l'accroissement, l'état et la déclinaison. Toute sa médecine consistait dans un petit nombre de principes, et il la définissait une méthode évidente de connaître ce que les maladies ont de commun, et de les traiter. En suivant ces suppositions théoriques, *Thémison* avait pour règle fondamentale de traiter les maladies aiguës autrement que les maladies chroniques. Celles qui étaient dans le période d'accroissement exigeaient une autre méthode curative que celles qui étaient dans leur commencement, ou qui tendaient à leur déclinaison. Il appelait ces convenances rapports temporels, dont il tirait différentes considérations pratiques. L'indication qui résultait des genres et des rapports communs, ainsi que des rapports temporels des maladies, était, selon *Thémison*, la boussole du traitement. Du reste, sa pratique, et en général celle des méthodistes, fut une copie parfaite de celle d'*Asclépiade*,

de même que leur théorie fut également fondée sur le solidisme, ou, si l'on veut, sur le mécanisme, nouveau point de conformité entre ces deux doctrines. La différence des deux systèmes ne consistait que dans quelques objets de spéculation. Le disciple s'éloignait du maître en ce qu'il rejetait la connaissance des causes cachées et éloignées, et qu'*Asclépiade* en vantait l'importance. Le premier regardait comme fort inutile de raisonner sur la structure et l'usage des parties, et le second subtilisait sur la physiologie et sur la pathologie. L'un ne s'occupait pas des différences particulières des maladies, et l'autre soutenait que les notions générales ne suffisaient pas sans la connaissance des rapports particuliers; et l'on pourrait dire que ses successeurs, en cherchant à perfectionner et à simplifier sa doctrine, altérèrent en grande partie ses principes.

Les méthodistes qui succédèrent à *Asclépiade* et à *Thémison*, ajoutèrent aux dogmes de leurs maîtres des maximes et des règles générales propres à les diriger dans la pratique; comme, par exemple, de ne pas changer la méthode curative d'après la différence des parties affectées, de ne faire aucune attention aux circonstances individuelles et autres choses semblables, qui

toutes démontrent évidemment la médiocrité des dogmes de *Thémison*. Ils choisissaient dans les remèdes ceux qui étaient les plus simples, et ils employaient sur-tout les impressions des choses dites non-naturelles. C'est pourquoi les spécifiques, malgré l'absence des lumières modernes, furent proscrits dans cette ancienne doctrine. Ils rejetaient les purgatifs. Quelques méthodistes néanmoins qui s'écartaient de l'opinion commune en admettaient l'usage. Conformément à leurs idées sur les deux formes primordiales des maladies, ils comprirent toute la matière médicale sous deux classes générales de remèdes, les relâchans et les astringens ; et au lieu de se perdre dans une richesse apparente, mais effectivement stérile de médicamens, ils n'apportaient tous leurs soins qu'à les bien choisir, et à faire un usage prudent et approprié des secours les plus simples et les plus naturels. Quelques-uns des sectateurs de *Thémison* qui s'étaient appliqués particulièrement à perfectionner sa doctrine, avaient déjà introduit la règle *cyclique*, le cercle résomptif, et d'autres formalités méthodiques. Aucun d'eux néanmoins n'eut autant de hardiesse que *Thessalus*. Ce médecin célèbre par sa jactance vaine et puérile, et par les invectives qu'il lança contre ses pré-

décesseurs, infatué de l'idée qu'ils n'avaient rien écrit de bon en médecine, se chargea franchement de perfectionner l'art de guérir, ou, comme il le disait avec impudence, de fixer la véritable médecine méthodique. En effet, il fit quelques additions aux dogmes reçus; il introduisit la *métasyncrise*, ou le changement total des pores de la partie malade. Il étendit la doctrine des convenances dont il s'attribuait l'invention, et regarda comme monstrueux tout ce que *Thémison* en avait écrit même relativement aux maladies chirurgicales, et il les divisa en différentes espèces. On peut cependant lui accorder comme propre découverte, au moins relativement à la fixation du terme, l'abstinence de trois jours à laquelle il assujettissait les malades dans le début, quoique ses collègues eussent l'habitude de la faire observer pendant un certain intervalle de tems. Telles sont les innovations sur lesquelles *Thessalus* établissait ses droits au titre de véritable fondateur du méthodisme. Il se flattait d'avoir facilité l'étude de la médecine, et promettait avec une assurance inconcevable de l'enseigner dans le court espace de six mois. On comprend aisément pourquoi les médecins couraient en foule à l'école de *Thessalus*, comme *Pline* le rapporte.

Ces principes, d'après lesquels l'étude d'une science aussi vaste et aussi étendue devenait si facile et si prompte, et dont l'exercice n'exigeait qu'un examen attentif des rapports communs des maladies, devaient être et furent adoptés universellement. En effet, la secte des méthodistes, portée au plus haut degré de crédit et d'autorité, par les soins de ses principaux fauteurs d'une érudition profonde, et principalement de *Soranus*, sut attacher à son char une foule de disciples qui s'accommodaient aisément de cette doctrine.

Le méthodisme occupe dans l'histoire de la médecine ancienne l'intervalle de tems qui s'écoula depuis *Jules César* jusqu'aux empereurs *Commode* et *Sévère*, ou même jusqu'à *Galien*, et pendant lequel la plus grande partie des médecins ne suivirent d'autres maîtres qu'*Asclépiade*, *Thémison*, *Thessalus* et *Soranus*.

On a fait plusieurs reproches mérités au système des méthodistes. Un défaut remarquable de leur doctrine était de ne considérer les maladies que dans leurs rapports communs, en faisant abstraction des différences spécifiques et individuelles; ils avaient en vue plutôt l'homme en général, ou l'espèce, que l'individu en particulier. Un autre défaut non moins important,

c'est le mépris que quelques-uns d'entre eux manifestaient pour l'étude de l'anatomie et de la physiologie, et, en un mot, pour tout ce qui tenait aux recherches des causes cachées et évidentes des maladies, deux moyens qui, réunis, sont une source de lumières pour le médecin clinique. Ils ne sont pas non plus exempts du reproche fait à la secte empirique, d'avoir trop restreint les limites de la médecine, avec cette différence, cependant, que les dogmes des empiriques étaient manifestement faux et erronés, au lieu que les méthodistes, en étendant trop loin l'application de la thérapeutique, ne firent qu'abuser d'un principe qui, entre les mains d'un homme prudent et habile, aurait pu être de la plus grande utilité. C'est d'après cette dernière considération que j'ai jugé la connaissance et l'étude des principes, des opinions, en un mot, du système entier des méthodistes, aussi avantageuses que celles de la secte dogmatique. Sans les invectives virulentes et la prépondérance imposante de *Galien*, dont les décisions furent pendant long-tems regardées comme des oracles, et qui employa tout pour anéantir le méthodisme, on l'aurait peut-être vu reparaître en Europe à la renaissance des lettres, et l'on peut reprocher aux modernes de l'avoir mis en-

tièrement en oubli, par l'effet de leur attachement aveugle au galénisme, et malgré les efforts du célèbre *Prosper Alpin* pour lui donner une nouvelle existence. *Hippocrate*, *Asclépiade* (1) et *Galien*, sont, à mon avis, les médecins de l'antiquité qui méritent le plus l'attention des modernes; en effet, si *Hippocrate* a élevé le dogmatisme sur les fondemens de l'observation, *Asclépiade* a la gloire d'avoir le premier réuni la théorie et la pratique, en déterminant leurs points d'union, rapprochement qu'on chercherait en vain dans le système spéculatif de *Galien*, tout recommandable qu'il puisse être sous d'autres rapports. La médecine méthodique, rectifiée et perfectionnée à l'aide des principes modernes, offrirait quelques points de doctrine thérapeutique qui, par leur simplicité et leur appropriation, pourraient aller de pair avec

(1) Je substitue *Asclépiade* à *Thémison*. D'abord, parce que le premier, comme je l'ai déjà dit, jeta les fondemens du méthodisme. *Pauca in senectute deflexit*, dit *Celse* de *Thémison*, en parlant du système d'*Asclépiade*. En second lieu, parce que *Thémison* ne peut entrer en parallèle avec son maître, ni pour la science, ni pour le génie, ni pour l'autorité, ni pour le nombre et le mérite des ouvrages qu'il a écrits. Il fallait cependant mettre en opposition à *Hippocrate* et à *Galien* un médecin d'un mérite supérieur; et parmi les anciens, *Asclépiade* est le seul qui dût être cité.

tout ce qu'on a imaginé ou proposé de meilleur dans cette partie de la science médicale.

Dans le tems que le méthodisme jouissait de la plus grande faveur, on vit paraître successivement quelques sectes qui lui devaient leur origine. La première fut l'épisynthétique, qui eut pour chef *Léonide* d'Alexandrie, et sur laquelle il nous est resté fort peu de notices. La seconde, sous le nom d'*ecclectique*, ou élective, fondée par *Archigènes* d'Apamée, fut un peu plus célèbre : il avait pour but de choisir dans les autres systèmes tout ce qu'ils avaient de bon, parti sage, et suivi avec succès dans ces derniers tems par quelques modernes (1). La troisième acquit une réputation plus brillante par les talens de son fondateur *Athénée* (2); elle est connue sous le nom de pneumatique ou *spirituelle*. Son chef appliqua à la médecine le sys-

(1) Peut-on donner le nom de secte à une classe d'hommes qui suivent un système fondé sur la raison, et qui substituent à l'enthousiasme et à l'esprit de parti, l'amour pur de la vérité ? Au lieu de juger servilement d'après ses maîtres quelque grands qu'ils soient, on devrait toujours avoir présent à la mémoire ce mot célèbre : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. (*Note du Traducteur.*)

(2) J'abandonne aux historiens le soin d'éclaircir les controverses élevées sur le fondateur de cette secte. Consultez *Leclerc* dont je suis l'opinion sur ce point de l'histoire ancienne, ainsi que sur beaucoup d'autres articles.

tème philosophique des stoïciens; c'est pourquoi *Galien* appelle *Chrysippe* fameux stoïcien, le père de la secte pneumatique.

Athénée ajouta aux quatre élémens, par lesquels il entendait non le feu, l'air, l'eau et la terre, tels qu'on les admettait dans les écoles, mais bien les qualités de ces quatre substances, c'est-à-dire, le chaud, le froid, le sec et l'humide; il ajouta, dis-je, un cinquième élément, auquel il donnait le nom d'*esprit*, lequel pénètre et conserve tous les corps, et dont les affections variées donnaient lieu à la plus grande partie des maladies. Les pneumatiques lui attribuaient le mouvement du cœur et les pulsations artérielles. Le plus fameux partisan de cette doctrine fut *Arétée de Cappadoce*; il réduisit et coordonna, le premier, en système et en corps de doctrine toute la médecine ancienne : ses ouvrages, victimes des injures du tems, nous sont parvenus tronqués et incomplets. Du reste, les pneumatiques, en reconnaissant *l'esprit* pour principe de la vie, et ses altérations pour causes de maladies, admirent encore d'autres idées d'un second ordre, par le moyen desquelles ils parvinrent à faire un système entièrement différent des autres.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

MÉDECINE PÉRIPATÉTICIENNE.

Depuis l'an 200 *après l'ère vulgaire, jusqu'à l'an* 1600.

GALIEN.

TELLES furent les révolutions les plus remarquables qu'éprouva la médecine depuis *Hippocrate*. Les opinions nouvelles de *Dioclès*, de *Prassagoras*, de *Chrysippe*, d'*Erasistrate*, d'*Hérophile*, de *Sérapion*, d'*Asclépiade*, de *Thémison*, de *Thessalus* et de *Soranus*, quoique sorties originairement du dogmatisme, et toutes appuyées sur les mêmes bases, si l'on excepte celles de *Sérapion*, avaient néanmoins altéré et détruit en grande partie le système du vénérable vieillard de Cos; alors parut un génie transcendant et universel, qui rétablit le dogmatisme hippocratique dans son premier état, et sut s'ériger en législateur de la médecine. *Galien*, dominé par une ardeur et un enthousiasme excessif pour les progrès de l'art médi-

cal, rejeta les opinions de ses prédécesseurs, renversa les sectes dominantes, et, laissant loin derrière lui les bornes où s'était arrêté *Hippocrate*, entreprit de parcourir des routes plus vastes et plus épineuses. *Galien*, à toutes les qualités de l'esprit, dont nul dans l'antiquité, excepté *Aristote*, ne peut fournir l'exemple, joignait une érudition immense et surprenante; il avait étudié et presqu'entièrement approfondi le système encyclopédique des connaissances de son tems; il possédait à un égal degré et le désir ardent de l'instruction et l'amour de la gloire. Est-il donc étonnant que ses ouvrages, enrichis des dépouilles de la médecine ancienne, et mis au jour dans un siècle de barbarie et d'ignorance, aient été pendant si long-tems les oracles de l'Europe?

Avec un esprit moins indépendant, moins actif, *Galien* se serait borné à commenter *Hippocrate* et à éclaircir sa doctrine; mais il dédaignait de s'assujétir à un emploi purement servile, et de se renfermer dans une sphère d'activité si étroite; il est vrai qu'il fut toujours fidèle aux dogmes d'*Hippocrate*, mais comme doit l'être un disciple digne émule et rival de la gloire de son maître. Les livres du vieillard de Cos contiennent le germe du galénisme; mais il

était impossible qu'une doctrine aussi restreinte, en se modelant sur le génie vaste et pénétrant de *Galien*, ne prît pas une forme plus grande et plus imposante.

En effet, son système sur les solides est le même que celui d'*Hippocrate* sur l'organisme, ou sur les facultés sensitives et actives des organes, dirigées par la nature dans la santé comme dans la maladie. Quant aux fluides, en admettant les idées des quatre humeurs et des quatre qualités, il en étendit et généralisa tellement l'application, qu'avec leur secours il expliquait non-seulement la nature et l'origine de toutes les maladies, mais encore la propriété de toutes les substances naturelles et les vertus des médicamens. Néanmoins, la philosophie d'*Aristote*, bien propre à ouvrir un vaste champ aux spéculations métaphysiques, et favorable à la tournure d'esprit de *Galien*, lui fournit les matériaux des principaux changemens qu'il fit dans la théorie ; il suivit strictement dans la pratique les dogmes essentiels d'*Hippocrate*, en se bornant à les éclaircir et à les confirmer par ses découvertes et ses observations ; en un mot, le corps de la doctrine pratique de son maître prit sous lui une forme plus étendue, plus méthodique, et mieux raisonnée. Telles sont, en général,

général, les bases sur lesquelles *Galien* établit un système qui domina dans les écoles de médecine avec la même autorité que celui d'*Aristote* dans celles de philosophie : cette prépondérance était d'autant plus méritée, que les médecins ne trouvèrent à lui substituer rien de plus grand, de plus régulier et de plus ingénieux.

Si nous parcourons l'histoire des anciens médecins, il est facile de voir que très-peu d'entre eux peuvent le disputer à *Galien*. *Hippocrate* est le seul qui soit en droit de lui contester le premier rang; ils réunirent ensemble tout ce qu'il y a de plus distingué en mérite. *Hippocrate*, doué d'un esprit juste et profond, possédait à un degré supérieur le talent de l'observation; *Galien*, avec un génie vaste et brillant, savait élever sur un petit nombre de faits sa théorie et ses raisonnemens. Le premier, plus sage et plus judicieux, suivait pas à pas la marche de la nature; le second, impatient du joug, plus libre et plus hardi, voulait l'assujétir à son ardente imagination. *Hippocrate* unissait à la sagacité la doctrine la plus saine et la plus solide : les grands talens de *Galien* étaient secondés par une prodigieuse variété de connaissances.

Chacun d'eux était animé du zèle le plus pur

pour les progrès de la médecine; mais *Hippocrate* avait en vue le bien seul de l'humanité; *Galien* n'obéissait qu'à la passion de la gloire. Les injures du tems et le changement des opinions ont respecté plusieurs points du système du père de la médecine, et presqu'entièrement renversé celui de son compétiteur; mais son esprit philosophique, les observations médicales, les découvertes anatomiques dont il a enrichi la science, et cinq ou six livres remplis d'une doctrine profonde et d'une véritable érudition, lui donneront toujours une célébrité dont est privé le reste de ses nombreux volumes.

La réputation de *Galien* avait éclipsé celle de tous les médecins qui l'avaient précédé; il en fut de même de son système. Il renversa tous ceux qui étaient alors en vogue; il devint la philosophie dominante du tems. Les différentes sectes les plus opposées vinrent se confondre dans une seule, et *Galien* régna en monarque sur la médecine jusqu'à la fin du seizième siècle.

Les Arabes, ses sectateurs, ayant adopté sa doctrine, altérèrent ses principes, en l'amalgamant avec la philosophie d'*Aristote*, qu'il avait suivie lui-même : c'est pour cette raison que j'ai distingué cette longue période de tems sous le nom de *médecine péripatéticienne*.

Les médecins qui, dans les siècles postérieurs, soutinrent la dignité de la médecine grecque, contribuèrent peu aux véritables progrès de l'art. Nous leur devons cependant la découverte de plusieurs remèdes, et la description de quelques nouvelles méthodes de guérir, sur-tout en ce qui concerne la chirurgie. On distingue parmi eux *Oribase*, *Aétius*, *Paul d'Egine* et *Alexandre de Tralles;* ce dernier sur-tout fut remarquable par son caractère original. Du reste, ces médecins, ainsi que ceux qui les suivirent jusqu'au douzième siècle, faisaient consister leurs grands talens à compiler et à faire des extraits des différens ouvrages, principalement de ceux du médecin de Pergame, et ils ne méritent de fixer notre attention que parce qu'ils nous ont conservé quelques fragmens précieux des anciens écrivains.

Cependant, la médecine italienne, de même que les autres connaissances, s'était perdue par l'effet de l'irruption des peuples du nord, qui arriva dans le cinquième et le sixième siècles: l'Italie était barbare; mais tandis que les ténèbres de l'ignorance obscurcissaient le ciel pur et brillant de cette contrée, la médecine était encore cultivée, et faisait des progrès non-interrompus dans Alexandrie, qui était alors le théâtre des

sciences et l'asile des gens de lettres. Déjà cette ville s'appropriait toutes les connaissances des Européens, en offrant aux savans une retraite assurée, et favorisait avec ardeur tous les genres de sciences, lorsqu'un peuple dévastateur, et ne respirant que fanatisme et conquêtes, après avoir soumis l'Egypte, et brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, le plus grand monument de l'antiquité, détruisit sa fameuse école de médecine, et dispersa tous les savans qui en faisaient l'ornement. Cependant il ne s'écoula pas un siècle que les Arabes, reconnaissant l'existence précaire et incertaine et la nullité d'un peuple privé des secours de l'instruction dont ils sentaient le besoin, commencèrent à rassembler les restes épars de ce qu'ils avaient inconsidérément détruit; ce fut alors qu'ils s'emparèrent du domaine des sciences, et qu'ils devinrent possesseurs des manuscrits grecs qui avaient échappé aux flammes, et qui avaient été conservés par les savans. On vit s'élever des écoles publiques à Antioche, etc.... et les lumières de la science médicale, qui commençait à reparaître, se répandirent dans tout l'empire des Sarrasins. Les traductions faites en langue syriaque des originaux grecs firent, pour la première fois, connaître aux Arabes les progrès de ce peuple

dans tous les genres de sciences. Vers le milieu du huitième siècle, *Almanzor* fonda la ville de Bagdad, et la destina à être le siége de son empire : cette cité nouvelle devint en même tems le lieu de résidence des califes, et le centre des lettres. C'est là que la médecine fleurit avec les autres sciences dont l'étude devenait plus suivie de jour en jour. *Almamon*, qui les protégea avec plus de zèle qu'aucun autre calife de sa dynastie (d'ailleurs très-recommandable dans l'histoire des Arabes, par la faveur spéciale dont elle honora les savans) recueillit de toutes parts et réunit dans sa bibliothèque leurs écrits, en demanda aux empereurs grecs, et fit traduire tous les livres qu'il put trouver dans quelque genre de connaissances que ce fût; il employa principalement un certain *Honain*, le plus fameux traducteur de ce tems, qui le premier, avec ses descendans, traduisit en arabe les ouvrages des médecins grecs sur les versions qui en avaient été faites en langue syriaque.

Néanmoins les progrès des Arabes dans les sciences furent lents, et quant à l'art de guérir, on peut assurer, en général, que loin de perfectionner la médecine, ils n'ont fait que la défigurer et la corrompre. L'Europe leur doit

de la gratitude plutôt pour avoir conservé le dépôt des connaissances anciennes que pour les avoir perfectionnées; ils introduisirent dans la théorie médicale la philosophie d'*Aristote* avec toutes ses vaines subtilités.

A la vérité, *Galien* avait commencé cet amalgame, mais les Arabes allèrent encore plus loin : tel est, en général, le caractère de la médecine arabe, et si on n'y remarque pas des traces de la belle simplicité hippocratique, on y trouve cependant la doctrine de *Galien*, mais défigurée et dans un état de travestissement. Malgré cela, nous ne pouvons leur reprocher de s'être emparés de la médecine, en pure perte et à son désavantage.

Rhasis, médecin arabe, y joignit le premier la chimie; cette science, venue d'Egypte, où elle avait pris naissance, était passée en Arabie. Nous devons encore à ce médecin quelques compositions chimiques, quoique peu nombreuses. *Albucasis* perfectionna les opérations chirurgicales. Les Arabes augmentèrent aussi la matière médicale et la pharmacie; mais ils méritent le reproche d'avoir affaibli la médecine mâle et vigoureuse des Grecs. Parmi les médecins de cette nation les plus renommés par leur doctrine et par les ouvrages qu'ils ont publiés;

on cite *Hali-Abbas*, *Mesué*, *Rhasis*, *Avicenne*, et parmi les Maures, ou Arabes occidentaux, *Avenzoar* et *Averroës ;* on distingue surtout *Rhasis* et *Avicenne*, et chacun sait que pendant le cours de quatre siècles les écoles de médecine ne s'occupèrent qu'à expliquer le *contenant* du premier, et le *canon* du second (1).

Ce long espace de tems, pendant lequel les Arabes conservèrent précieusement le dépôt sacré des sciences, où l'Italie était plongée dans la barbarie, et l'empire romain était démembré, peut encore compter quelques médecins savans qui cultivèrent l'art de guérir avec succès sous les empereurs grecs en Orient. On voit figurer dans cette période *Palladius*, *Théophile*, *Etienne d'Athènes*, *Nonus*, *Siméon d'Antioche*, *Michel Psellus*, *Démétrius Pépagomène* et *Actuarius ;* ce dernier acquit une grande réputation, et mérite d'être distingué de tous les autres. Du reste, la science, entre les mains de ces médecins et de quelques Latins qu'on vit paraître pendant ce long cours d'années, ne fit aucun progrès, puisqu'ils se bornaient à com-

(1) Ce sont les titres des deux ouvrages les plus classiques des médecins arabes.

piler et à éclaircir, à leur manière, les anciens, et même les seuls ouvrages de *Galien*, et les tentatives de *Gariopontus*, déjà précédé, dans la même entreprise, par *Vindicianus* et *Priscianus*, pour substituer au galénisme les principes de la médecine méthodique, n'eurent aucun succès.

Après cette époque, c'est-à-dire, entre le onzième et le douzième siècles, la médecine arabe, ainsi que les autres branches de la philosophie naturelle, pénétrèrent en Europe, au moyen du commerce des Maures avec les frontières d'Italie et des Croisades. Les juifs qui seuls, sur la fin du dixième siècle, entendaient l'arabe, communiquèrent les premiers aux Italiens, et sur-tout aux Siciliens, les connaissances dont ils étaient en possession. Quelques circonstances, dont l'histoire fait une mention particulière, contribuèrent à réveiller les esprits, déjà plongés dans une ignorance léthargique, et à les porter à l'étude de toute espèce de science. Les premiers rayons de ce flambeau pénétrèrent dans toute l'Europe. *Frédéric II*, vers le commencement du treizième siècle, entreprend de faire traduire les ouvrages des Arabes; il fonde une université, encourage les talens et protège les lettrés. Il mérita particu-

lièrement de l'art de guérir, en rétablissant l'école de Salerne, le berceau de la médecine moderne en Europe; on fait remonter sa fondation jusqu'au tems de *Charlemagne*, et suivant des traditions anciennes, elle eut jusqu'à sa restauration des professeurs hébreux, arabes et latins, qui enseignaient publiquement la médecine. Quoi qu'il en soit de son origine, elle resta dans une espècė d'obscurité jusqu'à la fin du onzième siècle, que l'on vit paraître cette fameuse compilation connue sous le nom d'*Ecole de Salerne*, œuvre barbare, et tissu d'ignorance digne du siècle où elle fut mise au jour, mais qui, néanmoins, donna beaucoup de célébrité au collége de cette ville, et fut ensuite bien plus accréditée par les commentaires du célèbre *Arnaud de Villeneuve*. *Constantin l'Africain*, persécuté et banni de sa patrie, l'un des aggrégés de cet institut, s'occupa à traduire du grec quelques ouvrages d'*Hippocrate* et de *Galien*, et contribua, en même tems, à faire connaître les Arabes. Ce fut alors, et principalement par les soins de ce traducteur, que la médecine de ces peuples fixa définitivement son siége en Europe : ce tems fut pour la science médicale l'époque de la barbarie la plus grossière. *Rhasis* et *Avicenne* dictaient des lois dans toutes les

écoles. L'exercice de l'art de guérir devint en grande partie l'apanage des clercs et des moines, et les médecins instruits croyaient ne pouvoir mieux employer leur tems qu'à transmettre à la postérité les erreurs respectées de leurs maîtres, enrichies de commentaires obscurs et ridicules.

Cet état déplorable de la médecine italienne, ou, pour mieux dire, européenne, plongée dans l'arabisme, continua jusqu'à la fin du quinzième siècle, et même au-delà. Dans cet intervalle de tems, l'histoire ne nous présente aucun événement digne de notre attention. Les écrits des Arabes, remplis d'une métaphysique subtile et ridicule, composaient le code sacré des médecins, ce qui leur valut le nom d'arabistes. La médecine alors méritait plutôt le nom de scholastique et de pharmacologie que celui de théorie médicale. On subtilisait d'une manière chimérique et abstraite sur les causes des maladies, et on accumulait indistinctement les remèdes et les formules des médicamens; alors s'introduisit cette polypharmacie absurde et incohérente qui devint le goût dominant des deux siècles suivans; alors, d'après un article impératif de la législation des Arabes, on abandonna l'étude de l'anatomie, sans laquelle cependant la médecine n'est plus qu'un empirisme incertain:

enfin, ces abus donnèrent naissance à la doctrine de l'astrologie et de la magie médicale, seconde source des extravagances qui déshonorèrent le seizième et le dix-septième siècles.

Mais bientôt la médecine parut sous un autre aspect, et la prise de Constantinople par les Turcs, dans le milieu du 16e siècle, fut l'époque de cette révolution. Plusieurs savans arrivés en Italie pour y chercher un asile, apportèrent avec les livres grecs, les précieux restes des connaissances de cette nation. La médecine grecque, presqu'anéantie par l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, reparut alors en Italie, et les médecins, avides de puiser dans les sources véritables, lurent dans les originaux mêmes les œuvres d'*Hippocrate* et de *Galien*, tronquées dans les écrits des arabes, et traduites sans exactitude. Partout les arabistes furent abandonnés; *Curtius*, *Brissot*, *Ingrassias*, s'élevèrent avec force contre la doctrine de *Rhasis* et d'*Avicenne*; et sur-tout ils combattirent leurs préceptes sur les usages et les effets de la saignée dans la pleurésie, ainsi que sur la révulsion et la dérivation du sang (1). Leur opposi-

(1) Il est digne de remarque que le même sujet ait excité des controverses dans le commencement de ce siècle entre les médecins mécaniciens et leurs adversaires : et si on fait attention aux

tion hardie et quelques autres circonstances détruisirent enfin l'Arabisme, ce qui arriva dans le commencement du seizième siècle.

Une nouvelle carrière s'ouvrit bientôt aux médecins, et la science parut sur un théâtre plus vaste. Les œuvres de *Galien*, plus propres que toute autre à satisfaire l'imagination, et qui avaient détruit la réputation des Arabes, exercèrent seules l'activité de ce siècle. On vit tout-à-coup paraître une foule de commentateurs et de compilateurs qui employaient toutes les ressources de leur esprit, ou plutôt les efforts de leur patience, à développer, étendre et soutenir la doctrine de *Galien*; les quatre humeurs, les quatre qualités, les esprits vitaux, animaux, naturels; les facultés d'attraction, de concoction; les intempéries sans matière et avec matière, la pléthore, la cacochymie; en un mot, le nombreux cortége de la philosophie galénique reparut en Europe, et vint fonder le système scientifique de la médecine.

L'art de l'imprimerie, inventé à l'époque de

longues disputes suscitées par la découverte de la circulation du sang dans les premiers tems du siècle passé, on ne peut qu'être étonné du sort de la médecine pendant les trois époques précédentes.

la prise de Constantinople, et perfectionné vers la fin de ce siècle, concourut à rendre les œuvres de *Galien* plus communes, et en multiplia les exemplaires. C'est à cet art bienfaisant et merveilleux qui rapproche l'homme de l'homme, les nations des nations, que l'Europe moderne doit la culture des lettres, les progrès de sa civilisation, et son bonheur. Le genre humain lui devra aussi un jour la destruction des erreurs et des préjugésqui le déshonorent, et l'apothéose de la vertu.

L'empire de *Galien* jetait tous les jours de plus profondes racines; bientôt les médecins n'eurent d'autre occupation et d'autre but que d'expliquer ses ouvrages, de les commenter, d'en concilier les contradictions, d'en résoudre les difficultés, d'en convertir les principes en questions oiseuses et en raisonnemens abstraits. Au milieu de cette foule aveugle de sectateurs, il se trouva des esprits sages et éclairés qui comparant, d'une part, le peu de solidité des maximes galéniques, et de l'autre la certitude des principes d'*Hippocrate*, osèrent abandonner leur maître, et qui, suivant le plan tracé par le vieillard de Cos, portèrent une sévère attention à la marche et à la nature des maladies. Ce parti régénérateur, élevé dans sa naissance par un

médecin italien, fut ensuite suivi et soutenu avec honneur par les médecins français. Ce fut la secte des *Martian*, des *Settala*, des *Calvi*, des *Mercurialis*, *Duret*, *Houllier*, *Baillou*, et d'autres encore qui firent tous leurs efforts pour rétablir la doctrine hippocratique, et pour diriger vers le chemin le plus sûr les pas de leurs successeurs. Le génie de l'observation, qui avait inspiré le prince de la médecine grecque, fut le guide tutélaire qui introduisit ces nouveaux Asclépiades dans le sanctuaire de la médecine hippocratique, et ils ajoutèrent un grand nombre de faits à la masse des anciennes connaissances.

L'apparition en Europe du mal vénérien, qui se répandit en tous lieux au commencement de ce siècle, et sur lequel on ne trouvait rien dans les ouvrages de *Galien*, soit pour la théorie, soit pour la pratique, diminua un peu l'attachement servile des partisans du médecin de Pergame. Cette affreuse maladie, nouvelle dans son origine, violente dans ses symptômes, mystérieuse dans sa cause, dangereuse dans ses effets, devait fixer sur elle toute l'attention, et exciter une effervescence générale dans tous les esprits. C'est ce qui arriva. Mon objet n'est pas de m'arrêter sur l'origine, la transmigration et

les progrès de ce mal contagieux; mais j'observe seulement que les faits multipliés dont la médecine s'enrichit à cette occasion, et les recherches savantes entreprises pour en connaître l'origine et la nature, devaient apporter quelques changemens dans l'art de guérir. On employa pour détruire le virus vénérien un remède nouveau, dont les Arabes n'avaient pas connu toutes les propriétés, et son usage donna lieu à une foule de disputes et d'écrits polémiques. L'esprit d'observation, d'examen et d'indépendance prit alors de nouveaux accroissemens, aux dépens du goût d'imitation qui avait si long-tems tenu les médecins dans la servitude.

Mais, ni l'introduction du mal vénérien en Europe, ni l'autorité et le succès de la secte hippocratique, ni les attaques vigoureuses et les nouveaux principes de *Fernel*, d'*Argentière* et de *Pereira*, ne purent détruire entièrement l'empire du galénisme, respecté par le tems et fortifié par d'autres autorités. Ces petites secousses furent plutôt les signes précurseurs que la cause effective de son discrédit, et nous devons son entier anéantissement à l'enthousiasme de *Paracelse*, ou plutôt à la critique sévère de *Van Helmont*, aux progrès

ultérieurs de l'esprit d'observation, à l'industrie de l'infatigable *Vésale*, à la nouvelle méthode de raisonner introduite par *Bâcon*, et mise en pratique par *Galilée*, à la naissance de la physique expérimentale, à la découverte de la circulation du sang, en un mot, au concours de toutes ces causes favorables. C'est à cette heureuse réunion qu'il faut rapporter le renversement des absurdes hypothèses de l'antiquité, et la plus grande révolution qui soit arrivée dans l'art de guérir, révolution qui fixe à jamais la supériorité de la médecine moderne sur la médecine ancienne.

MÉDECINE MODERNE.

SIXIÈME ÉPOQUE.

MÉDECINE CHIMIQUE.

Depuis 1600 *jusqu'à* 1680.

VAN HELMONT.

Les Arabes, en réunissant la médecine à la chimie, avaient facilité les progrès de cette nouvelle science. Il se trouva bientôt quelques savans en Europe, depuis la renaissance des lettres, qui suivant leurs traces, s'adonnèrent à un genre de recherches jusqu'alors inconnues. *Albert-le-Grand*, *Roger Bâcon*, *Guillaume de Salicet*, *Arnauld de Villeneuve*, *Raymond Lulli*, *Basile Valentin*, se distinguèrent particulièrement dans l'art chimique, quel qu'il pût être dans ces tems d'obscurité, et ils étaient les seuls qui possédassent le secret de certains remèdes et de quelques préparations; néanmoins la chimie avait eu fort peu d'influence sur la médecine, dont la pratique était bornée à l'em-

ploi des seules compositions galéniques. Ce fut *Paracelse* qui, s'appliquant avec enthousiasme à l'étude de cette science, y puisa des connaissances utiles et nouvelles, et qui, en propageant l'usage des remèdes chimiques, devint le chef d'une secte dont les efforts, pour substituer des principes entièrement opposés à ceux qui régnaient dans les écoles, préparèrent une grande révolution dans l'art de guérir (1). Ce médecin, passionné pour l'alchimie, la magie, l'astrologie, et en proie au délire d'une imagination déréglée, inventa un jargon arbitraire et inintelligible; et croyant avoir renversé l'ancienne doctrine des Grecs, il présenta comme un vrai système scientifique un amas d'hypothèses absurdes et incohérentes. Il opposa aux quatre

(1) Il est difficile d'indiquer d'une manière précise l'état de la médecine au milieu du seizième siècle, d'abord parce qu'à cette époque il s'introduisit une nouvelle manière de raisonner; en second lieu, parce que dans les mêmes époques les principes médicaux varièrent chez les différentes nations d'Europe. En Allemagne, par exemple, on adopta les dogmes de *Paracelse* presque dès leur naissance, tandis que l'Italie resta fidèle à *Galien* jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Il en est de même des autres nations. On trouve des périodes d'années où l'on vit dominer en même tems en Europe le galénisme, la chimie, le cartésianisme et le mécanisme. C'est pourquoi, dans la fixation des époques, j'ai pris un terme moyen et plus rapproché de la vérité historique.

humeurs de *Galien* les trois principes chimiques, le sel, le soufre et le mercure. Il plaçait après eux, selon le besoin, le principe infernal. De-là les maladies infernales qui figurent dans sa théorie. Les diverses altérations et le jeu varié de ces élémens constituaient, suivant *Paracelse*, les causes matérielles des maladies. Il les rapportait à cinq sources, ou à cinq classes de puissances actives qu'il appelait *entia*, ou êtres. De-là les maladies de l'Etre Suprême ou divines, des astres, des défauts naturels, de l'imagination, et des poisons. Ce chimiste se vantait de posséder un remède universel, qu'il nommait *quintessence*, avec lequel il guérissait presque toutes les maladies, sans avoir égard à leur histoire, à leurs signes, ni sans faire aucune attention à l'inspection des urines, dont ses sectateurs firent ensuite tant de cas. Mais c'est perdre son tems que de rappeler les écarts de ce théosophe extravagant. Il suffit de dire que c'est à son imagination fougeuse que les modernes doivent la théorie des astres, les cures magnétiques, sympathiques, les facultés médicatrices des paroles et des caractères, la connaissance des vertus des corps d'après leur forme extérieure, des remèdes universels et secrets, ainsi que de tant d'autres

folies qui déshonorent la vraie médecine. Il agrandit aussi la science de la magie et de l'astrologie médicale, qui avait été mise en avant par les Arabes. Tout le mérite de *Paracelse* (car il ne faut rien dissimuler), est d'avoir mis en vogue l'usage de quelques remèdes actifs, tels que l'opium, le mercure, l'antimoine, le soufre, le fer, et d'autres semblables, inconnus jusqu'alors ou tombés dans l'oubli, et d'avoir donné à la méthode curative un ton de vigueur et d'énergie qu'elle n'avait pas. Mais ses successeurs réussirent mieux que leur maître.

L'amour de la nouveauté devenu plus ardent après une longue servitude, et la manière hardie avec laquelle *Paracelse* propageait ses opinions, lui attirèrent quelques partisans, surtout en Allemagne où ses maximes furent le mieux accueillies. Néanmoins, cette secte peu imposante, soit par sa doctrine, soit par le petit nombre de ses prosélytes, serait peut-être restée dans l'obscurité, et n'aurait pas pris l'empire qu'elle acquit depuis, sans le crédit et l'autorité de *Van Helmont*, le véritable auteur de la médecine chimique, et de la révolution qu'elle opéra. Tous les efforts des antigalénistes, et même ceux du fougeux *Paracelse*, tendant à la destruction

de l'ancien édifice médical, n'avaient été que des attaques faibles et partielles, jusqu'à ce que l'éloquence mâle et foudroyante de *Van Helmont*, secondée par des circonstances favorables, semblable à l'explosion d'une mine profonde, le renversa jusque dans ses fondemens. Ce génie hardi et original, qui joignait à une force rare d'imagination un discernement juste et sévère, et que les historiens ont confondu mal à propos dans la foule des partisans de *Paracelse*, fit des changemens si remarquables dans la médecine chimique, que son système prit sous sa dictature un aspect plus lumineux et plus imposant. Il réfuta d'abord victorieusement les principes de *Galien*, que *Paracelse* avait combattus plutôt avec les armes du ridicule qu'avec celles d'un esprit observateur et analytique, et substitua au jargon barbare de son prédécesseur un langage plus intelligible et plus significatif, quoiqu'enveloppé dans des métaphores hardies et peu convenables. *Van Helmont* admit au fond de l'estomac un principe actif doué de vie qu'il appela *archée*, dont les déréglemens, excités par l'action des puissances extérieures, étaient les causes primitives et éloignées des différens troubles de l'économie animale. Il combina avec la doctrine

de l'archée celle des agens chimiques qu'il supposa exister dans le corps humain, en les subordonnant néanmoins à ce premier moteur. Suivant lui, les maladies aiguës ne sont produites que par un acide coagulant, qu'il faut chasser du corps par le moyen des sudorifiques et des remèdes alcalins. Il donnait des remèdes opposés lorsque les alcalis dominaient. Il proscrivit entièrement l'ancienne doctrine des crises et des jours critiques, qu'il appelait le produit de la pusillanimité; il ne fit pas plus de cas des remèdes purgatifs, non plus que de la saignée, dans les maladies inflammatoires. Les acides, les alcalis et les fermens qui existent dans chaque partie du corps, prirent la place des quatre humeurs. La médecine pratique acquit le ton vigoureux et actif du nouveau réformateur. Il substitua la méthode alexipharmaque et stimulante à la méthode évacuative et antiphlogistique, et l'activité de l'art à l'inutile et tardive expectation des forces douteuses de la nature. Tels sont, en abrégé, les principaux traits d'un système qui, en partie, du vivant de l'auteur, mais plus encore par suite et à l'aide de ses partisans et réformateurs, commença à prévaloir dans les écoles, aux dépens du galénisme, depuis le commencement du 17e siècle.

Malgré les abus innombrables que *Van Helmont* introduisit dans la médecine, et le crédit dont il appuya quelques-unes des folies superstitieuses de *Paracelse*, cette science lui doit de grands avantages. Sans le secours des remèdes chimiques dont il rendit l'usage plus assuré, l'art de guérir, réduit à une triste et dangereuse routine, atteindrait rarement le but qu'il se propose. Nous consultons encore aujourd'hui avec utilité la théorie de *Van Helmont* sur la génération des calculs, aussi nouvelle que savante ; et l'hypothèse sur l'archée mérite les mêmes éloges et les mêmes censures que le naturisme d'*Hippocrate* et le principe autocratique de *Sthal*, avec lesquels il a plusieurs points de ressemblance. Du reste, je ferai connaître bientôt les défauts et les avantages de la doctrine chimique ; car je suis forcé de porter ailleurs mon attention, et d'interrompre le fil des progrès de cette science pour arrêter mes regards sur un grand événement arrivé dans ce tems (1), qui fit faire de grands pas à l'art de guérir, et fixa dès-lors l'époque de la médecine moderne.

Depuis que *Bérenger de Carpi* eut rétabli

(1) En 1628.

en Italie la science anatomique, et que *Vésale* l'eut presqu'entièrement réformée en détruisant les anciennes erreurs, cette branche de l'art de guérir s'était enrichie d'un fort petit nombre de découvertes strictement utiles ; soit pour la théorie, soit pour la pratique. La connaissance des vaisseaux lactés, trouvés peu de tems auparavant par *Gaspard Aselli*, ne pouvait opérer aucune innovation dans la physiologie, puisque cet anatomiste ignorait le système entier des lymphatiques dont les vaisseaux lactés sont une dépendance. Les expériences de *Sanctorius* sur la transpiration insensible, qui précédèrent de deux ans le grand événement dont nous allons parler, quelqu'exactes qu'elles fussent, appartenaient plutôt à la médecine qu'à l'anatomie. Mais il n'en fut pas de même de la circulation du sang, découverte qui appartenait aux savans italiens long-tems avant l'anatomiste anglais (1). Elle fut le prélude

(1) En passant sous silence la petite circulation du sang, dont on trouve des vestiges dans les œuvres de *Galien*, et sur-tout dans celles de *Michel Servet*, en mettant de côté quelques passages peu clairs d'*Hippocrate* sur la grande circulation dont il est question dans ce chapitre ; il semblerait que parmi tous les rivaux d'*Harvey*, *André Césalpin* aurait le plus de droits à lui disputer la gloire de la priorité. Cet auteur fameux dans la littérature italienne, décrit, à peu de chose près, de même que les anato-

d'une multitude de connaissances également intéressantes, et la source de tant de conséquences heureuses et d'applications nouvelles, que malgré les obstacles qu'elle rencontra de la part des préjugés en faveur de l'antiquité, et des efforts réunis de l'ignorance et de l'autorité jalouse, elle fut adoptée par-tout vers le milieu de ce siècle, et en opérant une des plus grandes révolutions, changea entièrement la face et la constitution intime de la médecine. Ce fut alors que cette science, s'unissant étroitement à l'anatomie et à la physique, marcha constamment d'un pas égal avec elles. Elles firent ensemble des progrès rapides et heureux, ce qui mérita à cette période de tems le juste titre de siècle des découvertes et des sciences. Depuis ce moment leur sort fut commun, elles éprouvèrent les mêmes vicissitudes, les mêmes accroissemens, et se modelèrent toutes sur le caractère des siècles suivans. Il serait facile, mais hors de propos, d'établir entr'elles un parallèle exact, et de

---

mistes modernes, les canaux destinés à la circulation du sang, et les valvules des artères et du cœur en indiquant leur usage et leur importance. Mais on est convenu dans le monde savant, et avec raison, d'attribuer la principale gloire de cette découverte à *Harvey*, comme à celui qui a appuyé sa démonstration par un plus grand nombre d'expériences, et par une plus grande variété de preuves évidentes et irrécusables.

vérifier tous les rapports d'uniformité qu'elles eurent dans leurs progrès ultérieurs. Les hypothèses chimiques, qui à la vérité leur procurèrent quelque retard dans le commencement, n'empêchèrent pas que les découvertes en physique et en anatomie ne vinssent enrichir le domaine de la médecine en même tems que les nouvelles observations pratiques : en un mot, cette époque brillante par les succès de la physique et des sciences mathématiques, ne fut pas moins remarquable pour l'art de guérir.

En effet, il faudrait n'avoir aucune idée de son état précédent pour ignorer combien il acquit d'avantages. Ce fut la circulation du sang qui dissipa les ténèbres dont la théorie était obscurcie, en répandant un nouveau jour sur toutes les branches de la médecine ; elle favorisa l'usage de la philosophie expérimentale, et de la méthode d'induction que *Bâcon* en Angleterre, et *Galilée* en Italie, avaient employée avec tant de succès. Les médecins adoptèrent une nouvelle manière de raisonner. Les hypothèses chimériques sur l'origine et les causes de la vie, imaginées par les anciens, qui avaient été privés de ces secours, s'évanouirent devant des principes plus lumineux, plus certains et plus solides ; enfin, la découverte d'*Harvey*

porta le dernier coup aux opinions de *Galien*, qui, malgré les réfutations de *Van Helmont*, subsistaient encore dans quelques écoles de l'Europe. Telles étaient la chaleur innée, la flamme vitale existante dans le cœur, les prérogatives et les fonctions du foie, les qualités, les intempéries. On leur substitua une action, un mouvement continuel, la circulation constante des fluides et la réaction des solides qui préservaient les corps de la dissolution et de la mort. Ces différentes propriétés constituèrent les fondemens de la vie, de la santé et de leurs effets. Tout ce qui tend à troubler ce mouvement, à arrêter cette circulation, et à empêcher la réaction des solides, tend dès-lors à l'altération de ces puissances, au désordre de la santé et à la destruction de la vie. Ce fut encore cette découverte qui ouvrit la route à l'application de la mécanique à la médecine; mais les chimistes qui vinrent après *Van Helmont* en retardèrent l'époque; ils profitèrent promptement des nouvelles lumières pour éclaircir et consolider leur théorie, dont l'histoire, les vicissitudes et les succès nous obligent de revenir sur nos pas.

En effet, un système qui substituait à la profonde connaissance des maladies et de leur marche différente l'usage de quelques remèdes

particuliers, et qui, par le moyen d'un petit nombre de principes, rendait raison de tous les phénomènes de l'économie animale, en santé comme en maladie, ne pouvait manquer d'attirer une grande foule de partisans et d'admirateurs. La doctrine de *Van Helmont* se propagea rapidement dans presque toutes les universités d'Allemagne. *Tachenius* fit tous ses efforts pour la mettre en crédit par l'impression de plusieurs ouvrages, et s'attira beaucoup de sectateurs à la faveur de quelques nouveautés. Sa philosophie, comme celle des autres chimistes, ne consistait que dans ces deux mots : *alkali* et *acide*. Il trouvait, par leur moyen, les causes génératrices, les remèdes des maladies, et l'origine de tous les accidens qui les accompagnent. Mais le défenseur le plus zélé et le plus recommandable de la médecine chimique fut, sans contredit, *François Silvius de le Boë.* Orné d'un savoir profond, avec une éloquence entraînante, et secondé par les lumières qu'il puisa dans la nouvelle découverte de la circulation du sang, qu'il fut un des premiers à adopter, il étendit l'application et le domaine de sa théorie médicale ; il soutint et développa les opinions de *Van Helmont* sur les causes des maladies, et si, dans la suite, l'emploi des sudorifiques et

des alkalis prévalut dans la pratique, ce fut l'ouvrage de *Silvius*. Non content d'avoir donné plus d'étendue et une autre forme aux idées de son prédécesseur, il inventa encore l'ingénieux système de l'influence, de l'altération et des usages de la bile, système qui a eu, jusqu'à nos jours, tant de part à l'explication des principaux phénomènes qu'on observe dans les maladies.

Mais pourquoi insister plus long-tems sur les hypothèses capricieuses de ce chimiste ? Comment se faire une idée claire de cette triple humeur produite par le suc pancréatique, la pituite et la bile, de cette faculté fermentatrice de la pituite, de l'acidité du suc pancréatique, et de tous les effets et de la fermentation que leur mélange avec la bile, et que leurs différentes qualités produisent en donnant naissance aux maladies ? Cependant, tel est l'apanage de l'esprit humain, qu'en adoptant avec ardeur les nouveautés, et refusant de soumettre à un examen rigoureux ce qu'il lui importe le plus de connaître, il croit indistinctement ce qui a l'apparence du vrai, et tout ce qui favorise son penchant naturel à s'en rapporter aux opinions des autres. L'exemple et l'autorité de *Silvius* finirent par accréditer dans toutes les écoles le système chimique, et les universités d'Allema-

gne, de la Belgique, de la France, et des autres nations, ne retentirent plus que des nouveaux termes ampoulés avec lesquels les médecins croyaient expliquer l'énigme si difficile de l'origine des maladies. Enfin, l'Europe entière resta dans une espèce d'enchantement, et il en coûta beaucoup de peines aux médecins mécaniciens pour dissiper cette illusion. En parlant de *Silvius*, je ne dois point passer sous silence un des services les plus importans que son zèle rendit à la médecine moderne; je veux parler de l'établissement d'une école de clinique, et, sous ce rapport, *Silvius de le Boë* mérite un souvenir particulier.

En effet, si la médecine s'est enrichie jusqu'à nos jours de nouveaux faits, et si les médecins se sont perfectionnés dans l'art d'observer exactement la marche des maladies, leurs changemens, leurs différentes formes, et d'en décrire les histoires avec plus de soin et de vérité, nous devons en payer le tribut d'éloge à ce grand homme, qui nous en donna le premier l'exemple dans la fameuse école de Leyde. Le siècle où nous vivons a senti les grands avantages d'un pareil établissement, et dans toutes les universités de médecine, l'institution de la clinique a été un des premiers soins de leurs fonda-

teurs. Je ne dois pas non plus passer sous silence les services que *Silvius* rendit à l'anatomie, ainsi que les différentes observations de pratique qui se trouvent confondues parmi les hypothèses dont fourmillent ses ouvrages, et qu'il puisa dans la dissection des cadavres, de laquelle il s'occupa, comme l'on sait, avec beaucoup de soin et une adresse peu commune.

Le système de *Willis*, puisé dans la même source, n'est pas moins absurde que celui de *Silvius*. Ses suppositions gratuites sur les siéges et les causes des fièvres, qu'il fait dépendre de la fermentation viciée du sang, ainsi que sur l'explosion des esprits animaux, leur dégénération en différentes acrimonies, et les effervescences de diverse nature, sont si évidemment privées de solidité, que nous pouvons nier, sans crainte, tout ce qu'il donne comme démontré. Ses préceptes relatifs à la pratique ne s'écartent pas de ceux de *Van Helmont* et des autres chimistes. Les mêmes remèdes sudorifiques, alkalins, volatils, avec quelque restriction seulement, suffisaient, d'après ses principes, pour la majeure partie des indications curatives. Le mérite et la réputation de cet homme célèbre étaient appuyés sur des titres plus valides et plus assurés; en effet, quel médecin ignore les

découvertes de *Willis* sur le système nerveux? qui ne sait que *Willis*, en démontrant l'importance d'un système d'organes peu connus, ou négligés jusqu'alors, a eu la gloire de diriger la médecine par une voie plus sûre à la connaissance intime de l'économie animale? Il fut le premier parmi les modernes qui rechercha, avec des soins infatigables, l'origine et le principe des nerfs, et les suivit jusque dans leurs plus petites ramifications. Il démontre, par des observations nombreuses et incontestables, que le cerveau et les nerfs qui en dérivent sont la source de la sensibilité et de la mobilité inhérente à toutes les parties du corps. Ce fut *Willis* qui imagina la différence des fonctions du cerveau et du cervelet, en plaçant dans le premier le principe des actes et des mouvemens volontaires, et dans le cervelet celui des actes involontaires, hypothèse déjà célèbre dans la physiologie moderne, et qui fut, dans la suite, embellie et mise en crédit par le grand *Boerhaave*; et s'il est vrai qu'après la destruction des erreurs des chimistes, et la rectification des théories inconséquentes des mécaniciens et des physiciens, s'il est vrai, dis-je, que la médecine s'éleva sur des bases plus solides à la faveur des connaissances plus certaines des lois du système

tème nerveux, chacun voit quelle portion de gloire doit rejaillir sur le nom de celui qui, le premier, s'adonna à de semblables recherches. Tous les ouvrages de *Willis*, quoique modelés sur le goût des hypothèses, fourmillent de réflexions originales et de pensées ingénieuses, et méritent d'être étudiés par ceux qui, dirigés par un jugement sain et pénétrant, peuvent y démêler des préceptes utiles et de grandes vérités : c'est là ce qui assimile les ouvrages de *Willis* à ceux de *Silvius* et de *Van Helmont*.

Telles sont les notions les plus générales de la doctrine chimique établie par *Van Helmont*, augmentée et accréditée par *Silvius* et *Willis*. Le défaut principal de ces sectaires est d'avoir fondé leurs raisonnemens sur des principes erronés; ils comparèrent ensemble, pour en mieux connaître les rapports, des phénomènes différens et sans analogie, tels que ceux de l'économie animale et ceux que présentent les opérations naturelles ou artificielles de la chimie. Les systèmes vivans sont animés par un principe interne d'activité qui modifie différemment, et selon des lois particulières, l'action des forces extérieures. La chimie peut nous aider dans la connaissance des propriétés intimes des corps

externes qui agissent sur les êtres vivans ; elle peut nous fournir des lumières sur la composition élémentaire du matériel de ces machines, et sur le mécanisme de quelques fonctions subalternes ; mais le principe constitutif de la vie et des phénomènes multipliés qui en dépendent n'est point soumis aux lois ordinaires de la chimie. Pour en connaître la nature intime et ses différentes modifications, il fallait, comme ont fait avec succès les physiologistes et les médecins modernes, étudier l'homme dans l'homme même, et ne se servir des secours que donne la chimie unie avec les autres sciences physiques que comme de moyens auxiliaires : c'est de là que vinrent les erreurs des chimistes, des mécaniciens et des physiciens ; voilà l'écueil contre lequel échoua la philosophie des plus grands hommes. *Stahl* reconnut et inculqua dans ses écrits la vérité de cette règle de la logique médicale ; mais, outre qu'il accordait trop à l'autonomie du principe vital, son système est encore rempli de principes évidemment faux et absurdes. Cependant, sans une attention constante à cette maxime fondamentale et régulatrice, nous ne pouvons pas espérer d'élever la théorie de la médecine sur des bases assurées. La chimie, comme l'a dit *Boerhaave*, ne doit

être qu'une science auxiliaire, dépendante, et non dominatrice de la médecine. Néanmoins nous pouvons puiser dans son application, ainsi que dans celle des autres branches de la philosophie naturelle, quelques vérités secondaires, capables de nous éclairer sur la cause de certains effets; mais nous devons chercher dans d'autres sources les principes généraux nécessaires pour la connaissance des grandes propriétés des systèmes vivans.

Nous sommes en droit de reprocher aux chimistes, relativement à la pratique, que leur méthode ne tendait à rien moins qu'à détruire entièrement la science. Il est en effet connu que leurs vues se portaient à dénaturer les maladies dès le début par les remèdes les plus violens et les moins appropriés, sans avoir égard à la variété des circonstances qui en changent la nature, et exigent dès-lors un traitement différent et proportionné. Les chimistes substituèrent un empirisme dangereux et hasardeux à un raisonnement méthodique. De là le renversement de la doctrine sur la nature, les causes et les signes des maladies; de là encore l'usage des spécifiques et des remèdes secrets si contraires aux principes de la véritable philosophie médicale. Au lieu d'une description

fidèle et détaillée des maladies, suivie de méthodes curatives appropriées, leurs ouvrages ne présentent que des relations de prodiges opérés par leurs médicamens; on trouve surtout ces merveilles dans ceux des écrivains de seconde classe qui appartiennent à cette secte. Convenons cependant qu'au milieu de tant d'abus les chimistes introduisirent et accréditèrent des pratiques utiles et dignes d'être suivies par les modernes. Comme je l'ai observé, l'art de guérir ne peut donner des secours prompts et efficaces que par l'usage de quelques préparations que nous devons à l'industrie des chimistes, et nous pouvons assurer que relativement à l'efficacité de la méthode, la médecine commença à s'améliorer dès les premières années du dix-septième siècle.

SECTE CORPUSCULAIRE,

Sous Descartes.

Pendant le règne de la médecine chimique, il s'éleva une secte nouvelle qui vint en arrêter les progrès et en restreindre la puissance. *Descartes,* peu satisfait de la gloire qu'il avait acquise en dissipant le chaos et l'obscurité du péripaté-

tisme, et d'avoir fait renaître la philosophie dans le sein des écoles, voulut encore exciter une révolution dans le domaine de toutes les sciences. Le succès couronna le plan qu'il s'était tracé. Tourmenté de la manie de tout expliquer par des principes généraux et abstraits, fruit ordinaire d'une imagination féconde et déréglée, de tout rapporter à une analyse rigoureuse et exacte fondée sur la comparaison des faits particuliers, il osa créer un système de la nature au lieu de l'interroger. Alors succédèrent aux qualités d'*Aristote* les fausses lois du mouvement, la matière subtile, et tous les principes gratuits et arbitraires de la philosophie cartésienne; c'est-à-dire, que des absurdités surannées firent place à des chimères nouvelles et brillantes. Imbue des maximes d'une philosophie présomptueuse, la secte des cartésiens corrompit bientôt la médecine en lui communiquant le goût des hypothèses chimériques et des vaines spéculations, et augmenta le nombre des fausses doctrines qui jusqu'alors avaient dominé d'une manière si funeste pour l'art de guérir. Le système de ces nouveaux sectaires eut pour base un mélange d'idées mécaniques et chimiques. Ils imaginèrent les principes phy-

siologiques les plus arbitraires, comme le prouve l'hypothèse sur la formation du fœtus dans le sein de sa mère. Ils supposèrent et attribuèrent aux maladies des causes purement factices et idéales. En admettant des corpuscules de figure et de conformation variées, un éther subtil et invisible, des pores de différentes grandeurs, la viscosité et l'acidité des humeurs, de nouvelles formes de mouvement, ils prétendirent donner raison de tous les phénomènes physiologiques et pathologiques. On crut revoir sur la scène l'ancienne doctrine des atômes d'*Asclépiade* parée des vêtemens de la philosophie moderne, et rendue plus imposante par le génie brillant de *Descartes*. La pratique médicale suivit les mêmes aberrations. Changer la figure des corpuscules, altérer l'état des pores, faciliter la circulation des fluides, neutraliser les acides surabondans, empêcher les stases et modérer les différentes manières de mouvement, telles étaient les indications principales que les médecins cartésiens se bornaient à suivre dans la cure des maladies. L'action et les effets des médicamens étaient expliqués par les mêmes hypothèses. Les *Régis*, les *Crdanen*, les *Bonte-Koë*, les *Blanchard*, les *Waldschmidt*

furent les plus célèbres partisans de cette doctrine. Ils suivirent fidèlement les enseignes de leur maître; mais leur exemple produisit peu d'effet, et ne put réussir à maintenir leur théorie vacillante. Le système de *Descartes* n'influa que faiblement sur l'état de la médecine, et il fut bientôt renversé par des contradicteurs aussi savans que courageux. Tout son mérite ou plutôt la principale circonstance par laquelle il a pu fixer l'attention des modernes, c'est d'avoir précédé d'un demi-siècle l'application plus étendue et moins hypothétique du mécanisme à la médecine.

Tandis qu'à la place de la vérité et de la science, on voyait régner tant de chimères différentes, filles d'une méditation abstraite et de jugemens faux, il parut en Angleterre un médecin qui, offrant un guide pour diriger les pas incertains des enfans d'*Esculape* déjà écartés de la véritable route, eut le courage de s'opposer au goût dominant de son siècle. Ce fut le célèbre *Thomas Sydenham*. Cet homme judicieux et sensé, connaissant tout le vide des hypothèses qui déshonoraient la science médicale, dont l'ensemble ne consistait plus qu'en un vain appareil de suppositions et de principes

insignifians et inapplicables, répéta sans cesse que l'unique moyen de la dépouiller des erreurs sans nombre dont elle était infectée, et de la mettre en voie de perfectionnement, était de s'en tenir à l'observation seule, et de laisser à la sagacité des siècles postérieurs et aux tems à venir le soin de rassembler les faits, et d'en former sur cette base un corps de principes généraux et théoriques. Le médecin de Cos fut en même tems son guide et son modèle. *Sydenham*, laissant de côté toute hypothèse, s'astreignit scrupuleusement à suivre le plan expérimental d'*Hippocrate*. En effet, à force de patience et de travaux, et en joignant toujours l'exemple au précepte, il présenta à l'Europe lettrée non pas un système uniquement théorique, mais un corps de doctrine pratique relatif aux maladies les plus ordinaires et les plus importantes, conforme à l'expérience, et basé sur ses propres observations. *Sydenham* ne fut pas à la vérité le premier qui ouvrit la route, mais les médecins observateurs, qui depuis le rétablissement des sciences avaient commencé la même entreprise, en se bornant à des relations stériles de cas et d'observations particulières, n'avaient pas retiré de leurs travaux tout le fruit possible.

Sydenham au contraire, assuré de l'insuffisance d'une pareille méthode, adopta un plan différent, et plus propre à favoriser les progrès de la médecine. Au lieu de se borner à de simples notices de cas individuels, suivant l'usage de ses prédécesseurs, il sut comparer ses observations entr'elles, et en composer une histoire générale des maladies, avancement remarquable que la médecine moderne doit à la sagacité de *Sydenham*. L'histoire et le traitement des maladies, et sur-tout des maladies aiguës, reçurent de nouveaux éclaircissemens, et le médecin anglais, en proscrivant les remèdes échauffans et alexipharmaques des chimistes, présenta et mit en crédit une méthode plus certaine et plus naturelle. Sa méthode curative, contredite et traversée dans le principe, obtint enfin la sanction des médecins les plus instruits de l'Europe, et devint la règle des praticiens les plus sensés. Si l'on convient que les moyens les plus efficaces de perfectionner les sciences sont de généraliser les faits particuliers et de rectifier les méthodes pratiques, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à celui qui le premier a imaginé de présenter sous un point de vue général l'histoire complète des maladies, et d'exposer le traitement le plus

utile et le plus heureux de quelques-unes d'entre elles!

Tels sont les avantages du système de l'Hippocrate anglais. Mais combien de corrections et d'additions sa doctrine n'a-t-elle pas reçues dans ces derniers tems! et si nous comparons ses vues médicales avec les connaissances étendues d'aujourd'hui, combien nous devons les trouver restreintes sur les parties mêmes de la science qui ont été spécialement discutées par son génie pénétrant et observateur! Personne n'ignore jusqu'à quel point ses compatriotes ont étendu nos connaissances sur les maladies putrides et nerveuses, affections que *Sydenham* connut peu, et sur lesquelles il n'a donné que quelques règles insuffisantes et dangereuses. Mais, quoique nous le regardions comme le restaurateur de la méthode hippocratique, comme le créateur de l'histoire générale des maladies, et du traitement le plus approprié, sur-tout pour celles qui sont inflammatoires, nous conviendrons en même tems des défauts et des imperfections que présentent au moins dans l'état relatif de nos connaissances ses dogmes principaux de pratique si universellement respectés.

Cependant la circulation du sang adoptée presque généralement dès le milieu du dix-septième siècle, et les explications mécaniques des maladies par les cartésiens, en fixant les esprits vers une philosophie nouvelle, préparaient sourdement et peu à peu une révolution nouvelle dans la médecine moderne.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

MÉDECINE MÉCANIQUE.

Depuis 1608, *jusqu'à* 1730.

DESCARTES avait renversé les qualités occultes des péripatéticiens, et leur avait substitué les principes du mécanisme universel sur lesquels il basait toutes les lois du monde physique. Son autorité avait mis en crédit la découverte d'*Harvey;* dès-lors on put le considérer comme le premier auteur de la médecine mécanique. Il faut avouer cependant qu'il ne poussa pas fort loin cette application de son système, bien qu'il en eût donné l'exemple, et ses disciples, occupés à élever hypothèses sur hypothèses, au mépris des faits et de l'expérience, avancèrent fort peu cette branche de la philosophie de leur maître. Celui qui le premier unit d'une manière plus immédiate et plus précise le calcul à la médecine, fut *Jean-Alphonse Borelli.* Il s'appliqua à réduire en démonstrations géométriques exactes plusieurs théorèmes physiologiques, sur-tout pour ce qui concerne le mouvement des corps animés, comme le prouve

son célèbre ouvrage sur le mouvement des animaux. Cependant *Borelli* ne s'écarta pas des bornes de la physiologie, ni même de la partie qu'il avait traitée spécialement, et ses applications furent assez limitées. Le véritable fondateur de la médecine mécanique, celui qui assujétit au mécanisme et aux mathématiques, non-seulement la physiologie, mais encore la pathologie, celui enfin qui mérite la meilleure partie de cette gloire, fut *Laurent Bellini*, médecin de Florence. Instruit dans les mathématiques par *Borelli*, et dans l'anatomie par le célèbre *Malpighi*, il cultiva ces deux sciences avec un succès égal. Il appliqua sa méthode à toutes les branches de la médecine, sur-tout à la doctrine de l'ætiologie médicale, et expliquant ainsi les phénomènes même les moins importans, il rédigea un corps de théorèmes médico-mécaniques sur lesquels il fonda toutes les règles de la thérapeutique. Son système sur la révulsion et la dérivation, sur l'accélération du sang après la saignée, sur les causes des fièvres, sur les obstructions des vaisseaux capillaires, sur le *lentor* du sang, et sur d'autres théories mécaniques, gagna promptement le suffrage des médecins contemporains les plus renommés, et ses principes répandus par-tout

devinrent bientôt la doctrine favorite de cette foule de médecins qui, sous les étendards de *Bellini*, formèrent dans la suite la secte des mécaniciens, secte qui caractérise l'époque la plus brillante et la plus spécieuse de la médecine moderne, et qui, après avoir détruit l'édifice chancelant du système chimique, parut avoir acquis ce degré de solidité qui n'appartient qu'aux sciences exactes. J'exposerai très-succinctement, selon ma coutume, les principes non-seulement de *Bellini*, mais en général de tous les mécaniciens les plus remarquables qui succédèrent aux chimistes et aux cartésiens. Du reste, le rapport intime de cette doctrine avec celle de *Boerhaave* me dispensera de m'étendre sur ce sujet, lorsque je parlerai ultérieurement du système de ce grand homme.

Les mécaniciens disposés à croire depuis la découverte de *Harvey* que tous les actes des êtres animés étaient l'effet du mouvement et de la circulation des fluides, séduits d'ailleurs par la certitude des lois de la mécanique ordinaire, établirent pour principe fondamental que le corps humain étant de même nature que les autres corps au milieu desquels il se trouve placé, il était conséquemment soumis à l'influence des mêmes lois, et comme ces lois sont

le résultat de propriétés et de circonstances purement physiques, telles que la masse, la configuration, la pesanteur, l'action, la réaction, etc, ils en conclurent que tous les actes et les mouvemens qui s'opèrent dans l'homme n'avaient point d'autre origine, ni une cause différente. Maintenant, si on examine plus en détail les diverses parties du corps humain, il sera facile de reconnaître qu'il est composé de solides et de fluides, c'est-à-dire, qu'il représente exactement une machine mécanico-hydraulique. Par une conséquence nécessaire, il est donc soumis aux lois de la mécanique et de l'hydraulique. C'est donc ces deux sciences qu'il faut prendre pour guide dans la recherche des causes de tous les actes intérieurs. C'est dans ces deux sources qu'il faut puiser les vrais principes physiologiques et pathologiques.

Les auteurs de cette nouvelle doctrine, en admettant ces axiômes et portant plus loin ce parallèle, définirent le corps humain une réunion de différentes machines mises en mouvement par différens fluides, et tendantes toutes à la production d'un seul et même effet. Tous les instrumens mécaniques, tels que les leviers, les cordages, les coins, les poulies, les canaux, les cribles, les pressoirs, les poutres, etc.,

trouvèrent leurs modèles dans les organes correspondans des êtres animés, c'est-à-dire qu'on fit de l'homme la machine la plus merveilleuse et la plus compliquée qu'il soit possible d'imaginer. Parmi les solides, les veines et les artères faisaient les fonctions de canaux élastiques destinés à la circulation des fluides; les muscles servaient d'instrumens pour les mouvemens des corps, et les autres organes étaient autant de machines différentes propres à des usages relatifs et déterminés. Les fluides circulaient au travers des solides par l'effet de l'impulsion du cœur (ou de la cause motrice première, comme pensait la majeure partie des mécaniciens) et des artères; ils se combinaient et se mêlaient entr'eux de différentes manières, et à mesure que dans leur circulation ils s'appliquaient à des vaisseaux de diamètre, de structure et de mécanisme différens, ils devenaient propres à être séparés sous la forme de diverses humeurs destinées à des usages particuliers dans l'économie animale. L'état de santé résultait du mouvement égal des fluides proportionné à la réaction des solides. Le désordre de cet équilibre, sous quelque forme qu'il s'établît, constituait la maladie. Les origines, les causes, les sièges des maladies remontent donc toutes primitivement

mitivement aux altérations des fluides et des solides, c'est-à-dire, au changement de densité, de fluidité, de vélocité, de direction dans les premiers, et d'action, de réaction, d'élasticité, de contractilité et de relâchement dans les seconds.

C'était par de semblables raisonnemens que les mécaniciens expliquaient tous les phénomènes vitaux. D'après ces lois, il était facile de rendre promptement raison de tout ce qui peut arriver dans l'économie animale. Une fois ces principes admis, on pouvait, par une conséquence nécessaire, unir le calcul et les supputations mathématiques à la médecine. Il suffisait de s'assurer avec justesse et précision de la somme d'action, de mouvement, de résistance, de force motrice, et de tous les rapports multipliés qui pouvaient exister entre ces puissances. Telle est l'origine de l'usage et de l'application que l'on fit des calculs mathématiques dans toutes les parties de la science médicale, que l'on trouve répandus si fréquemment dans les ouvrages des mécaniciens, et qui sont embellis par des démonstrations géométriques et analytiques, si toutefois on peut donner le nom de démonstrations à quelques calculs fondés le plus souvent sur des données arbitraires et sur

des hypothèses plus ingénieuses que solides. Par suite de ces nouvelles maximes, la doctrine de la nature, des causes et de la cure des maladies subit des changemens remarquables. La pathologie fut uniquement basée sur l'altération mécanique des solides et des fluides, le trouble de leur équilibre, l'irrégularité de leur mouvement, l'excès ou le défaut d'action et de réaction, sur le changement de la constitution intime de la température des fluides, la variation de leur quantité, de leur qualité, etc. Quant à la thérapeutique, les médecins mécaniciens dirigèrent leurs indications curatives vers un seul point, qui était de rendre aux solides le degré de ton et de force qui leur était naturel, et de maintenir les fluides dans un état libre de circulation, d'empêcher ou de dissiper les stases et les embarras, de délayer ou d'épaissir le sang selon la prédominance de la partie rouge ou de la sérosité, d'atténuer ou de fondre la lymphe, en un mot, de tenir tous les fluides dans un état de mixtion et de température toujours proportionnel. On expliquait l'action et les vertus des médicamens par leurs propriétés mécaniques, et la configuration de leurs parties constituantes. Ce fut aussi la base de leur classification. Les astringens, les relâchans, les

atténuans, les incrassans, les désobstruans, les tempérans, les délayans, formèrent la majeure partie de la matière médicale, où l'art puisait pour remplir tant de différentes indications curatives. On proscrivit presque tous les remèdes chimiques, et on ne conserva que ceux qui agissent d'une manière évidente sur le système des solides vitaux.

Tels furent les dogmes essentiels de la médecine mécanique. Les écrits de plusieurs médecins illustres, qui employèrent tout leur zèle à la défendre et à la propager, la répandirent promptement et l'établirent dans les plus célèbres écoles de l'Europe. L'éclat brillant de ce flambeau mathématique dessilla les yeux des savans étonnés, et dissipa toutes les illusions du système des chimistes. Le succès de cette doctrine fut rapide et universel, puisqu'on peut assurer que la médecine mécanique pure a régné dans les universités depuis l'époque de *Bellini*, le prince des mécaniciens, jusqu'à celle de *Boerhaave*, qui, en amplifiant ses principes et son application, en combinant la théorie des fluides avec quelques idées chimiques moins hypothétiques en apparence que celles de *Van-Helmont* et de *Silvius*, mais au fond également futiles, en y joignant des connaissances anato-

miques et physiques modernes, et en y adaptant les dogmes les plus sages de l'école de Cos, sut lui donner, avec quelques traits d'originalité, une forme toute nouvelle.

Dès la fin du dix-septième siècle, on avait reproché plusieurs défauts à la doctrine mécanique, qui s'appuyait uniquement sur une analogie fausse et infidèle. Ses défenseurs se trompaient en appliquant indistinctement et sans restriction le mécanisme, qui dirige la matière passive et inorganisée, à l'économie des êtres doués d'un principe de vie intérieur et actif qui échappe à la grossièreté de nos sens, se soustrait au calcul, et suit des lois particulières. Ils admettaient une analogie chimérique, et leurs inductions étaient fausses. Les sectateurs de *Bellini*, en mettant de côté la nature différente des agens, et la vitalité inhérente aux canaux par lesquels les fluides circulent, considérèrent le mouvement dans le système vasculaire sous le même point de vue que les mécaniciens hydrauliques l'apprécient dans les machines privées de vie. Ce n'est pas que cette application, exécutée avec les restrictions nécessaires, et dirigée d'après une critique philosophique, ne puisse fournir des lumières pour déterminer avec précision les quantités et les

rapports réciproques de certains effets entr'eux et avec leurs causes ; mais quelle sagesse et quel discernement n'exige pas une semblable entreprise ! Bien loin de là, nos calculateurs, au lieu de faire servir les instrumens mathématiques à éclaircir les points obscurs, à fortifier les autres moyens de preuves lorsqu'ils se trouvaient insuffisans, et d'en faire l'application aux seuls cas dans lesquels ils pouvaient les admettre, négligèrent l'activité d'une puissance perpétuellement active, qui modifie à chaque instant le mécanisme intérieur, et expliquèrent les causes des phénomènes physiologiques par les résultats idéaux de leurs calculs, malgré leur opposition avec les faits et l'expérience.

Un autre défaut également commun aux mécaniciens, aux physiciens et aux médecins, concourut à diminuer les avantages que la médecine pouvait tirer de l'application du nouveau système. Les mécaniciens, au lieu de s'appuyer sur des faits constans et évidens dans leur démonstration, prenaient pour principes incontestables des suppositions arbitraires qui, bien qu'embellies de toute la magie du calcul jusque dans leurs derniers résultats, n'en étaient pas moins imaginaires. On peut donc avancer que les légers avantages que la science médicale sut

retirer de la mécanique furent suffisamment compensés par le mélange de quelques hypothèses aussi séduisantes que pernicieuses, puisque, sous l'appareil imposant du calcul, elles n'en étaient pas moins vides de sens. Du reste, il est inutile de pousser plus loin ces réflexions critiques déjà faites dans le dix-septième siècle. Les médecins de nos jours, en démontrant l'abus qu'on a fait du mécanisme, ont fait voir en même tems l'utilité qu'on peut en retirer, et ont fixé les limites de son application à la médecine.

SECTE AUTOCRATIQUE,

Sous Stahl.

La doctrine spécieuse de l'italien *Bellini* avait assujéti à ses lois les plus célèbres écoles de l'Europe, lorsque sur la fin de ce siècle on vit paraître en Allemagne une secte nouvelle qui, en suivant des principes directement opposés au mécanisme, affaiblit et divisa l'autorité avec laquelle il régnait. Ce fut la secte des Stahliens qui dut son origine à l'usage indiscret et trop général des raisonnemens mécaniques, et des calculs mathématiques. *Stahl*, célèbre méde-

cin, chef de cette secte, s'aperçut le premier des inconvéniens du système dominant; il en exagéra un peu trop les défauts, et les combattit avec force dans ses ouvrages. Mais ce n'était pas assez pour lui d'attaquer de tous côtés les mécaniciens et de chercher à les renverser, il mit en œuvre tous ses moyens pour élever sur les ruines de leur doctrine un système nouveau et original (1) : ce fut celui de l'animisme, mieux connu sous le nom de médecine autocratique ou psychologique, qui gagna bientôt une foule de partisans et d'admirateurs aussi recommandables par leur nombre que par leur mérite distingué. De même que tous les auteurs systématiques, *Stahl* établit des principes préliminaires, afin d'étayer la nouvelle doctrine qu'il méditait. Il déclara donc que la matière était inerte par elle-même, purement passive, et incapable de produire aucun mouvement; que ce dernier phénomène était un effet nécessaire de l'action d'une substance immatérielle et intrinsèquement active. Relativement aux

(1) *Haller* assure que *Perrault* avait soutenu en France ce système quelque tems avant *Sthal*. Il s'agit de savoir si ce dernier a emprunté sa théorie du physicien français. Le naturisme d'*Hippocrate*, l'archée de *Van Helmont* n'empêchent pas que le système de *Stahl* puisse être regardé comme nouveau et original.

êtres animés, il avança que le principe immatériel était l'agent unique, le moteur et le régulateur du corps humain, et que par le moyen de l'intelligence et de la prévoyance qui le distinguaient, il gouvernait l'économie animale, de sorte que toutes ses opérations tendissent constamment à conserver cette même économie dans l'état de santé, et à éloigner les conditions morbifiques et destructives dans celui de maladie. L'ame fut donc, selon *Stahl*, la souveraine modératrice de toutes les opérations du corps dans quelqu'état qu'il se trouve, la cause efficiente des actions animales, vitales et naturelles, de la vie ainsi que de la mort; et d'après ces principes la mort elle-même, loin d'être l'effet des lois irréparables du mécanisme, n'avait pas d'autre cause que la paresse de ce principe moteur et régulateur qui abandonnait volontairement les pénibles fonctions de son empire (1).

Ces maximes fondamentales réglaient toute la médecine, selon *Stahl*, de la même manière que l'ame dirige le corps. Sa pathologie portait la même empreinte de simplicité. Il établit que

---

(1) *Sthal. theoria med. vera. pathol. général.* Cap. 1. Ce chapitre mérite d'être confronté avec l'ouvrage original de l'auteur. On y verra comment *Sthal* s'efforce de soutenir un paradoxe aussi absurde.

les maladies n'étaient autre chose que des mouvemens salutaires excités avec prévoyance par le principe intelligent pour éloigner les attaques de la mort, et pour prévenir la destruction du corps. Les fièvres et les autres maladies servaient à l'expulsion de la matière morbifique, qu'il faisait consister sur-tout dans la pléthore, ou dans l'épaississement des humeurs. Les poisons eux-mêmes ne produisaient leurs effets malfaisans et destructeurs que par la terreur qu'ils imprimaient à l'ame, d'où naissait l'abattement et la prostration des forces. *Stahl* attribuait la plus grande partie des causes primordiales des maladies à la différence des tempéramens, des âges et des sexes. La nature, veillant sans cesse à la conservation et à la défense du corps, cherchait continuellement à prévenir les attaques de ces causes en expulsant les élémens matériels de maladie par des émonctoires appropriés : par exemple, dans les enfans par l'hémorrhagie nasale, dans les jeunes gens par les vaisseaux pulmonaires, dans les personnes plus avancées en âge par les vaisseaux hémorrhoïdaux, et dans les femmes par ceux de l'utérus. Il soutenait, conséquemment à ses principes, que les maladies actuelles, excitées d'abord pour résoudre ou pour évacuer, n'étaient qu'un effet

de l'imperfection des efforts de la nature et de leur irrégularité dans le tems ou dans l'intensité de leur excitation, que par elles-mêmes elles n'étaient point pernicieuses, mais qu'elles le devenaient accidentellement, soit par l'erreur de la nature dans le choix des organes sécrétoires, soit par leur défaut de proportion dans le degré et le tems de leurs mouvemens. Il est facile de pressentir quel devait être le caractère de la méthode curative de *Stahl ;* elle était basée uniquement sur l'autocratie de la nature, c'est-à-dire sur la prévoyance et l'intelligence du principe interne moteur et directeur de l'économie animale. Toutes les fonctions des médecins devaient se borner, selon *Stahl,* à circonscrire, à observer le degré d'intensité ; et tous les rapports de mouvemens des maladies, à diriger ces mouvemens vers les parties que la nature semblait choisir de préférence pour se débarrasser, à les modérer lorsqu'ils étaient trop forts, et à les soutenir lorsqu'ils étaient trop faibles. La matière médicale fut subordonnée à ces dogmes. Ainsi la saignée et quelques remèdes évacuans et altérans composaient les classes de médicamens dont les Stahliens faisaient usage.

Voilà, en général, les fondemens de la doc-

trine de *Stahl*, le Platon de la médecine moderne. Si la simplicité et l'esprit de généralité sont les caractères distinctifs d'un grand système, nous sommes forcés de convenir que celui de *Stahl* a tous les titres pour obtenir la préférence. On ne voit dans sa théorie qu'un seul principe. Quelques anneaux intermédiaires suffisent pour en lier les différentes parties. Si l'on fait attention en même tems que ce médecin célèbre a le mérite d'avoir élevé avec les matériaux amassés par les chimistes qui l'avaient précédé, sur-tout par *Glauber*, *Kunkel*, *Boyle* et *Becker*, un système de doctrine chimique qui a régné dans les écoles pendant tout le dix-huitième siècle, et qui aujourd'hui, malgré les lumineuses découvertes qui peuvent le renverser, trouve encore de savans défenseurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans *Stahl* un des génies les plus grands et les plus extraordinaires qui aient paru dans les siècles modernes. *Léibnitz* et *Hoffmann* ont réfuté victorieusement son principe de l'inertie et de l'inactivité de la matière, et celui de la sagesse et de la prévoyance de l'ame usurpatrice injuste d'une autorité suprême, et d'un pouvoir tyrannique sur le corps humain. *Stahl* ajoutait foi aux remèdes et aux guérisons sympathiques; et en introduisant une patho-

logie vacillante et incertaine, basée sur des opinions absurdes, il rejeta les remèdes les plus actifs et les plus efficaces. Nous ne pouvons nier encore que ce nouveau Platon, en s'abandonnant aux sublimités de la métaphysique, s'égara souvent dans les obscurités des spéculations les plus abstraites. Mais *Stahl* fut celui qui pouvait réduire à la plus grande simplicité la pathologie en la purgeant de la théorie des sels et des acrimonies, et en réduisant à des élémens moins compliqués les affections premières des fluides. Il fut encore le premier qui conçut avec clarté le mouvement tonique des solides, quelle qu'ait pu être son opinion sur la non-existence du fluide nerveux; et son principal titre à la gloire est d'avoir concouru avec *Sydenham* à rappeler ses compatriotes et ses contemporains à l'observation de la marche des maladies, malgré l'enthousiasme et l'attachement universel pour les formules et la polypharmacie. Les opinions vulgaires sur le mérite de ce digne et unique rival de l'immortel *Boerhaave* sont évidemment partiales, et portent le caractère de l'injustice.

Parmi les auteurs systématiques qui fleurirent sur la fin du dix-septième siècle, dont nous avons tracé les principaux événemens, et au commencement du dix-huitième, la postérité

aurait sans doute accordé une place distinguée au célèbre *Baglivi* : mais une mort prématurée vint renverser les brillantes espérances qu'avait fait concevoir cet ornement de la médecine italienne. Il avait déjà ébauché les premiers traits du solidisme dans un excellent essai sur la fibre motrice. Ce système qui, malgré ses imperfections et ses défauts, avait intéressé des hommes d'un nom illustre, et qui aurait eu certainement plus de succès sans l'empire transcendant que commençait à prendre la théorie de *Boerhaave*, mérite d'être cité dans cet ouvrage historique. *Baglivi* attribuait à la fibre les mêmes propriétés que lui donnaient les anciens méthodistes, c'est-à-dire, qu'il la considérait sous les mêmes rapports de contraction et de relâchement. Il avait en vue de rétablir les dogmes d'*Asclépiade* et de *Thémison* en les combinant avec ceux d'*Hippocrate*, auteur qu'il chérissait par-dessus tous les autres : mais ce travail est resté imparfait entre ses mains. Malgré son attachement aux principes modestes du vieillard de Cos, il ne put se défendre de l'amour des hypothèses. On connaît l'opinion qu'il soutint sur la dure-mère à laquelle il attribuait un principe d'action dans le corps humain, et des mouvemens égaux et alternatifs semblables à ceux du cœur, système

rejeté presque dès sa naissance. Du reste, *Baglivi*, conformément à ses principes, s'appliqua à discréditer l'humorisme chimique, qui dominait encore de son tems dans quelques écoles d'Italie. Ses ouvrages, dans lesquels il rassembla et consigna une multitude de faits et de préceptes de pratique, prouvent un grand talent d'observation, et lui ont mérité le glorieux surnom d'*Hippocrate italien*.

PROGRÈS DE LA MÉDECINE

Dans le dix-septième siècle.

D'APRÈS l'esquisse que je viens de tracer des différentes théories qui ont paru dans le dix-septième siècle, on pourrait peut-être penser que les connaissances acquises pendant cette époque se réduisent uniquement aux rêveries des chimistes et des cartésiens, au pompeux et stérile appareil des calculs mathématiques, et aux absurdités métaphysiques des disciples de *Stahl*. Ce serait à tort qu'on porterait un pareil jugement. Nous sommes forcés de convenir que la fureur des hypothèses et des systèmes ingénieux prévalut dans ce tems sur la méthode expérimentale, et sur le goût des faits et de

l'observation ; mais d'un autre côté la découverte de la circulation du sang, jointe à la connaissance des lois du système nerveux, malgré le peu de lumière qu'elle devait répandre et qu'elle répandit en effet dans le principe, entraîna néanmoins des conséquences heureuses. Ce fut elle qui, en détruisant les anciennes erreurs, plaça la médecine sur les bases de la physique et de l'anatomie, et devint une mine féconde d'autres découvertes physiologiques, anatomiques et thérapeutiques. Le commencement de ce siècle, qui a fixé dans l'histoire l'époque de la plus grande révolution ; je veux dire de la supériorité de l'âge moderne sur l'antiquité, relativement aux sciences physiques et naturelles ; communiqua la même impulsion à la médecine, et facilita ses progrès et son perfectionnement. Est-il quelqu'un, en effet, qui ignore les résultats avantageux de l'industrie des anatomistes et des physiciens de ce siècle ? Et serait-il raisonnable de soutenir que les progrès de l'anatomie et de la physique n'appartiennent pas à la médecine ? Dès l'instant que la circulation du sang fut admise par tous les physiologistes, malgré les clameurs de quelques adversaires, comme une des premières lois de l'économie animale, on acquit des notions plus cer-

taines sur les fondemens de la vie et de la santé, et la doctrine des fièvres sur lesquelles le trouble et l'irrégularité de la circulation a tant d'influence, fut considérée sous des rapports plus lumineux et plus évidens. La découverte des vaisseaux par lesquels le chile se porte des intestins dans la masse du sang et s'identifie avec cette humeur, la connaissance de la structure et de l'usage des glandes mésentériques que le chile traverse, expliquèrent l'importante fonction de la chilification et de la sanguification, et les causes des maladies qui proviennent des vices de ces humeurs et des organes qui les contiennent ou qui les séparent, furent pour ainsi dire perceptibles aux sens, et déduites d'après les vrais principes de l'anatomie. Les connaissances positives que l'on acquit sur la structure et l'utilité respective des viscères et des différens organes, connaissances qui furent considérablement augmentées pendant cette époque par les travaux des anatomistes, ouvrirent un vaste champ aux médecins. Ils purent dès lors indiquer d'après les faits les causes des affections maladives qui surviennent à ces parties, en saisir plus distinctement la nature, et en expliquer plus clairement les symptômes. C'est ainsi que la connaissance de l'économie particulière

du

du système vasculaire hépatique et hémorrhoïdal nous a éclairés sur la nature des indispositions qui affectent spécialement l'âge mûr, et qui sont dues à l'irrégularité de la circulation dans ces vaisseaux, et aux différentes altérations organiques du bas-ventre. Ce sont encore les anatomistes qui nous ont dévoilé la structure merveilleuse et compliquée de l'utérus, ainsi que le nombre, la connexion, l'entrelacement et les anfractuosités de ses vaisseaux. Nous devons à leur patience tout ce que nous savons des vices de cet organe, et des conséquences maladives qui dépendent de l'irrégularité du flux menstruel. Les recherches de *Willis* et de *Vieussens*, sur l'origine, la distribution, le *consensus* et les fonctions des nerfs répandirent un grand jour sur les maladies mystérieuses et obscures, telles que les affections comateuses, asthéniques, spasmodiques et mentales. En un mot, les découvertes et les travaux des nombreux anatomistes qui brillèrent successivement pendant cette période de tems, devaient nécessairement fournir à la théorie médicale des élémens certains pour s'assurer de l'origine, du siége, des causes et des symptômes des maladies qui peuvent affecter les organes et les différentes parties dont ces savans avaient décrit les con-

nexions, la structure et l'usage. Les expériences du célèbre *Sanctorius*, sur la transpiration insensible, et sur les modifications variées qu'elle éprouve suivant l'usage des choses dites *non-naturelles*, lui assignent non-seulement une place distinguée parmi les grands médecins de ce siècle, mais encore méritent les plus grands éloges de la postérité reconnaissante. Le résultat de ses travaux entrepris avec ardeur et suivis avec constance, en portant la lumière sur une fonction remarquable de l'économie animale, établirent un nouveau point de doctrine médicale, et introduisirent dans la pratique un grand nombre de considérations et de préceptes utiles, surtout depuis que les médecins qui suivirent *Sanctorius* eurent approfondi et amplifié sa doctrine. Je ne dois pas non plus passer sous silence une institution de ce siècle de laquelle l'humanité a retiré tant d'avantages ; je veux dire l'établissement des écoles de dissection qui eut pour objet de rechercher les siéges internes et les causes des maladies, moyen sans contredit le plus sûr et le moins équivoque de perfectionner la médecine. Quelle riche moisson d'observations utiles, de faits nouveaux propres à nous guider dans la connaissance du travail secret et intérieur des maladies n'en avons-nous

pas recueillie ! Nous en trouvons la preuve dans les ouvrages des savans qui se sont occupés si glorieusement de ces recherches. L'apparition et le retour de nouvelles maladies contagieuses et sporadiques dont on ne trouve nuls vestiges dans les livres de la médecine grecque et latine, (ceux que l'on croit y trouver sont obscurs et incertains,) fixèrent pendant quelque tems l'attention des médecins, et devinrent, ainsi qu'il arrive dans toutes les nouveautés, la cause occasionnelle d'une foule de recherches intéressantes et de discussions utiles qui tournèrent à l'avantage de l'art de guérir. Si les faits simples et vrais, si les théories utiles et les découvertes médicales faites dans le dix-septième siècle, ne sont parvenus jusqu'à nous qu'avec un entourage d'opinions arbitraires, d'hypothèses ridicules ; comme l'objectent continuellement les détracteurs des progrès de la médecine, je ne vois là que le malheur commun à toutes les sciences, et la destinée de l'esprit humain. Les vérités circulent parmi les hommes, mais l'erreur et l'incertitude les accompagnent presque toujours.

La physique fit aussi des progrès non moins importans que ceux de l'anatomie : car, si cette dernière science a pour but de déchirer le voile épais qui couvre les origines cachées et les causes

des maladies, et de les découvrir à nos regards; d'un autre côté, la physique, en pénétrant à l'aide des instrumens dans l'intérieur des corps inertes, en recherche la nature et les propriétés, fait connaître leurs rapports, et secondée de l'expérience et des observations, elle détermine l'action et l'efficacité des agens extérieurs sur les êtres animés. La connaissance de la pesanteur, de l'élasticité et de la densité de l'air atmosphérique, son influence variée sur l'état de l'économie animale, les effets de la chaleur et du froid, puissances qui jouent un si grand rôle dans les opérations de la nature, par la continuité, l'efficacité et l'universalité de leur action, et d'autres nouveautés qu'il est inutile de rappeler, multiplièrent bientôt les points de communication entre la physique et la médecine; elles agrandirent la sphère de nos connaissances, et préparèrent une voie facile à la recherche et à la détermination des causes matérielles et éloignées qui produisent les différentes altérations que l'homme doit aux corps qui l'environnent. Les sciences se prêtent un appui mutuel; en recevant également l'influence des nouvelles découvertes, elles les réfléchissent les unes sur les autres. Tel fut l'effet de l'invention du télescope et du microscope sur la médecine. L'homme

doit à ces instrumens le pouvoir de se transporter à des distances immenses dans de nouveaux mondes, et de découvrir des classes d'êtres qui l'environnent et dont il ne soupçonnait pas même l'existence. La chimie, sortie de l'obscurité des souterrains, où la paresse et la folie la retenaient depuis plusieurs siècles, condamnée au grand œuvre de la transmutation des métaux et de la pierre philosophale, commença peu-à-peu à jouir d'une existence plus libre et plus indépendante. Transportée des laboratoires enfumés des alchimistes dans les cabinets élégans des philosophes, réunie aux sciences qui épient les plus secrets travaux de la nature, elle obtint enfin une place plus digne et plus honorable. Les avantages qu'elle procura à la médecine sont innombrables. C'est aux progrès de cette science que nous devons la découverte et la réforme d'une multitude de préparations qui enrichirent le domaine de la matière médicale. Sans la chimie et ses brillans progrès, à cette époque, l'antimoine, le mercure, différens sels, le fer et d'autres minéraux qui agissent si vivement sur nos organes, auraient été pour l'homme des substances dénuées de propriétés et entièrement inutiles. On n'aurait pas connu davantage l'action variée et étendue des substances végétales

et animales, si la chimie, en combinant de mille manières leurs formes et leur application, et créant pour ainsi dire de nouveaux êtres, ne les avait pas fait servir à l'usage et à l'avantage immédiat de l'humanité (1). L'histoire naturelle, cette science vaste et illimitée, augmentait aussi ses richesses. L'une de ses branches, la botanique, tandis que la curiosité des savans, l'ambition des potentats ou l'avidité des commerçans, ajoutaient de nouvelles contrées à l'ancienne géographie, fournit une multitude d'articles intéressans à la matière médicale, et accrut considérablement le catalogue des remèdes simples et énergiques. C'est en vain que quelques médecins enthousiastes, et infatués de je ne sais quel système scolastique, s'efforcent de répéter que la nature est une mère impartiale, également prévoyante, et qui distribue ses bienfaits entre tous ses enfans. En vain croyent-ils trouver sur leur sol et autour de leurs habitations tous les moyens propres à conserver ou à rétablir la santé sans mettre à contribution les climats éloignés ; on ne peut disconvenir que sans le secours précieux de quelques remèdes exotiques, les hommes privés des médicamens

(1) On veut ici parler des extraits, des teintures, des essences, etc.

les plus efficaces, succomberaient souvent sous le poids de maladies incurables. L'usage du quinquina particulièrement, sans parler de beaucoup d'autres, a non-seulement procuré mille avantages à l'humanité, mais il a encore servi au perfectionnement de la médecine par la variété des doctrines théoriques et pratiques que son emploi a fait paraître. En un mot, de même que la nature parut aux yeux des philosophes sous un aspect plus important pendant le cours du dix-septième siècle, toutes les autres sciences en général, et la médecine en particulier, prirent à cette époque une forme plus grandiose et plus solennelle.

HUITIÈME ÉPOQUE.

MÉDECINE PHYSIQUE.

Depuis 1730 *jusqu'à* 1780.

BOERHAAVE.

Le dix-huitième siècle, auquel nous sommes parvenus, l'emporte sur tous les précédens par le nombre des découvertes, par les lumières et les recherches qui signalèrent toutes les branches de l'art de guérir. Un horizon vaste et illimité se présente à nos regards; mais son immense étendue, de même que les sommités les plus élevées sur lesquelles l'œil s'arrête passagèrement, confond la vue la plus pénétrante. Pour peu que l'on soit initié dans l'histoire de la médecine, on s'apercevra aisément des obstacles que l'on trouve à chaque pas lorsqu'il s'agit seulement de tracer les principaux événemens de cette époque. C'est cette difficulté qui m'engage à laisser à des génies plus heureux l'exécution d'une grande entreprise, je veux dire l'histoire de la médecine moderne, dont notre

siècle fait sans doute la période la plus brillante et la plus riche de faits intéressans. J'y trouve aussi un nouveau motif de me renfermer dans le plan de briéveté et de concision que je me suis proposé.

Des quatre systèmes différens et opposés que vit naître le dix-septième siècle, deux seulement purent se maintenir dans le siècle suivant, le mécanisme et le stahlianisme. Les sectateurs de ces deux doctrines se disputaient également le terrain avec un succès jusqu'alors douteux; mais ce tems d'anarchie et de vacillation ne fut pas de longue durée. *Boerhaave* se mêle dans la foule des combattans, il prend la défense des mécaniciens, et se fait chef d'une nouvelle réforme. Génie supérieur et transcendant, doué de toutes les qualités qui constituent un grand réformateur, puisqu'il joignait à des talens variés et étendus le jugement le plus sain, et le savoir le plus profond, non-seulement dans la médecine, mais encore dans toutes les sciences subalternes qui en forment les accessoires, nul homme mieux que lui ne pouvait réussir dans une entreprise aussi difficile, s'il en était pour un esprit tel que celui de *Boerhaave*. Il fut également animé d'un noble désir de savoir, d'un zèle ardent pour les progrès de la médecine,

à laquelle il consacra uniquement ses veilles, et de l'amour le plus pur pour le bien de l'humanité.

Si l'on fait d'abord attention aux révolutions que la médecine avait éprouvées, à la propriété du principe philosophique adopté par *Boerhaave*, et à la trempe particulière de son génie, on pressentira facilement quel dut être le caractère général de ses nombreuses innovations. La médecine avait été un théâtre où brillèrent successivement plusieurs sectes avec des dogmes particuliers à chacune d'elles, et dont on pouvait faire usage en partie. *Boerhaave* admettait pour base de raisonnement qu'il fallait plusieurs causes réunies pour produire un même effet. En outre, il était doué plutôt d'un esprit d'analyse, de rapprochement et de combinaison, que d'un génie créateur et inventif, aussi son système porta-t-il l'empreinte du concours de ces trois circonstances. En effet, il se borna à choisir avec une critique judicieuse, à mêler et combiner diversement les théories les plus solides et les plus frappantes de tous les tems, de toutes les sectes, et les adapta au génie dominant de son siècle. Il mit à contribution la médecine ancienne et la médecine moderne; il s'appropria ce qu'elles contenaient de plus pur et de plus

essentiel, et le coordonnant sur un plan régulier et uniforme, il en composa le corps de doctrine le plus étendu et le mieux combiné qu'on eût vu paraître depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours. Le système de *Boerhaave*, comme dit *Quesnay*, est véritablement une médecine collective, on pourrait ajouter et ecclectique. En effet, on y trouve réunis l'humorisme d'*Hippocrate*, la doctrine des atômes d'*Asclépiade* et de *Descartes*, le solidisme de *Thémison* et de *Thessalus*, le mécanisme de *Bellini* et de *Pitcairn*, et la théorie chimique de *Van Helmont* et de *Silvius*; mais tous ces élémens, en concourant plus ou moins à sa composition, sont tempérés et contre-balancés les uns par les autres. Avec sa manière de voir et de représenter les choses, tantôt simple et modeste comme les anciens, tantôt hardi et indépendant comme les modernes, on le trouve sans cesse incertain et flottant entre l'un et l'autre de ces deux extrêmes. Mais il est nécessaire de particulariser davantage ces notions générales.

Boerhaave donna à son système pour bases principales, d'une part, le mécanisme, mais plus étendu et mieux ordonné que celui de ses prédécesseurs; et de l'autre les principes des chimistes en ce qui regarde la pathologie des fluides.

Il suivit particulièrement les théories de *Bellini* dont il sut tirer des conséquences plus nombreuses, et qu'il rendit plus étendues dans leur application. Son autorité et son appui accréditèrent les opinions de ce chef des mécaniciens sur la révulsion et la dérivation, et sur la théorie des fièvres par l'intermède de laquelle il expliquait les phénomènes appartenans à cette classe de maladies, et dont il faisait dépendre sa méthode curative. Il s'en rapporta pour l'anatomie aux observations de *Malpighi* et de *Ruisch.* Mais j'observerai à sa louange qu'il fut le premier à réunir et établir un corps de physiologie fondé sur les connaissances anatomiques et physiques modernes les mieux choisies, qu'il dégagea des hypothèses dont les médecins du siècle passé les avaient infectées. Aucun systématique avant *Boerhaave* n'avait mis à profit les découvertes faites dans ces deux sciences, qui sont réellement les deux points cardinaux sur lesquels est basée la pathologie. Il adopta et éclaircit l'hypothèse de *Willis* sur les fonctions du cerveau et du cervelet. Il faut lui attribuer en entier la doctrine des séries décroissantes de vaisseaux, tirée des prétendues observations microscopiques de *Leuwenhoëck* sur les globules du sang, le système des artères et des veines lymphati-

ques qu'il imagina avant *Vieussens*, ainsi que sa fameuse théorie de l'inflammation fondée sur la supposition des vaisseaux décroissans, et sur l'introduction des globules rouges dans les tubes lymphatiques. Le système de l'obstruction qu'il faisait dépendre de la conformation conique des artères, et de la viscosité des fluides qui y circulent, est aussi sa propriété.

Il adopta, comme nous l'avons dit, les dogmes des mécaniciens dans ce qui concerne les solides, et spécialement le relâchement et la rigidité de la fibre simple, sans cependant perdre de vue les affections des solides vitaux ; et pour les fluides, après avoir rejetté les hypothèses des acides et des alcalis dans le sens étendu que leur donnait *Silvius de le Boë*, il admit, outre la dégénération glutineuse spontanée, certaines dégénérations chimiques sous le nom d'acrimonies acides, alcalines, muriatiques, et autres semblables, auxquelles il attribua les causes de plusieurs familles de maladies humorales. Ces acrimonies furent universellement admises dans ce siècle, et on les retrouve dans tous les ouvrages de médecine. La pratique de *Boerhaave* était conforme à ses principes théoriques. Il dirigea principalement ses vues, et par conséquent celles des médecins contre la rigidité ou

le relâchement de la fibre simple, l'excès ou le défaut du mouvement circulatoire, l'obstruction des vaisseaux, et contre toutes les altérations acrimonieuses qu'il avait admises dans les fluides. De là l'usage accrédité et général des médicamens qui influent plutôt sur les fluides que sur les solides, et qui sont nuls pour les solides vitaux. Mais il est inutile de m'arrêter davantage sur un système qui a formé pendant si long-tems le code et la règle de toutes les institutions, et de tous les préceptes que l'on trouve dans les livres des médecins de cette époque.

Tels sont les points fondamentaux de la doctrine boerhaavienne; et comme elle a puisé ses matériaux dans toutes les sciences naturelles, l'anatomie, la physique, la mécanique, la chimie, c'est par cette raison que je l'ai caractérisée par la dénomination de médecine physique. En effet, la science médicale prit sous la direction de *Boerhaave* une forme nouvelle; elle s'associa par des liens plus étroits avec les sciences naturelles, et cette union plus intime doit être considérée comme une des causes efficaces des progrès rapides qu'elle a faits dans le dix-huitième siècle. Depuis *Boerhaave* la médecine ne fut plus simplement l'art de conserver la santé ou de la rétablir, et ne consista plus

uniquement dans la connaissance des choses salutaires, nuisibles ou indifférentes, mais elle devint la science des relations qui existent entre la nature et la vie et la santé de l'homme. C'est sous ce point de vue qu'il faut considérer la réforme exécutée par ce grand homme.

Parcourons les fastes anciens et modernes de l'art de guérir, nous ne trouverons aucun système qui puisse être comparé à celui de *Boerhaave*, ni pour la grandeur du dessein, ni pour l'enchaînement des parties, ni pour l'ensemble et la masse des faits connus qui s'y trouvent rassemblés. Il renferme toutes les connaissances propres à l'antiquité, et tout ce que l'âge moderne a fait de découvertes, mais modifié et réuni en principes généraux avec une sagacité et une intelligence supérieure. Cependant les progrès subséquens de la médecine, et les faits nombreux dont elle s'est enrichie par l'effet du tems, ont déjà détruit la plus grande partie de cette théorie; et de tout ce vaste et ingénieux édifice il n'existe plus que quelques fragmens isolés. En effet, les connaissances nouvelles et plus exactes que les médecins ont acquises sur la nature du principe vital, et sur les lois des forces motrices qui règlent les systèmes vivans, ont rendu moins utile et moins générale la doc-

trine de *Boerhaave* sur l'état des solides simples, et ont corrigé en partie sa théorie nerveuse. La supposition des artères et des veines lymphatiques n'est plus qu'une chimère depuis les découvertes qu'on a faites dans toutes les parties du système lymphatique. Les médecins français ont déjà réfuté victorieusement la doctrine de la révulsion et de l'inflammation. Les acrimonies chimiques, déduites d'une fausse application de phénomènes à l'économie vivante, figurent à peine aujourd'hui dans la pathologie. Nous avons des idées plus justes et plus vraies sur la cause des obstructions; nous ne regardons plus l'épaississement des humeurs comme la source principale des indications curatives, et nous avons rejetté comme inutile et infructueux dans le plus grand nombre de cas l'usage des remèdes conformes à cette théorie. La thérapeutique humorale a été remplacée avec avantage par celle qui est basée sur le solidisme, la pratique a pris un ton de vigueur plus efficace, et la science entière est fondée sur des principes plus simples et plus philosophiques.

Si aucun moderne ne peut comme législateur de la science médicale disputer la prééminence à *Boerhaave*, *Stahl* aurait peut-être le droit de la révendiquer comme auteur systématique. Tous

Tous les deux voulurent réformer l'art de guérir, et ils réussirent quoiqu'avec un succès inégal. Doués de qualités différentes, ces grands génies de la médecine moderne appartiennent au petit nombre d'hommes rares nés pour reculer les bornes d'une science, et pour exercer un pouvoir imposant sur les opinions de leurs contemporains. *Boerhaave* possédait éminemment le talent de combiner, et de réunir les faits sous des rapports généraux. *Stahl*, avec un génie créateur et plus original, concentra toute la science dans un seul phénomène. A un esprit profond et universel *Boerhaave* joignait les connaissances les plus étendues, et la plus vaste érudition. *Stahl*, pénétrant et sublime, s'attachait aux seuls principes généraux, dédaignant les connaissances subalternes et particulières. Le système de *Boerhaave* peut être comparé à une machine compliquée, mise en activité par le concours de plusieurs puissances; celui de *Stahl* n'admet qu'un seul rouage qui communique et imprime le mouvement à toutes les parties. Le premier est l'ouvrage de la raison aidée de tous les secours de l'industrie; le second est le fruit du génie guidé par l'imagination.

Parmi les auteurs systématiques qui parurent à cette époque, et dont les opinions ont con-

tribué aux progrès de la médecine moderne, nous ne pouvons oublier *Hoffmann*, célèbre médecin allemand, émule et collègue de *Stahl* dans la même université. Il faut l'avouer cependant, si l'on trouve dans ses ouvrages quelques points généraux de théorie, quelques pensées neuves, son système néanmoins ne présente pas ces traits d'originalité qui distinguent ceux de *Boerhaave* et de *Stahl*. Sa doctrine est composée de principes mécaniciens, cartésiens et chimiques qui lui servent d'appui. *Hoffmann* eut peut-être autant de savoir que ses deux rivaux, mais ses dogmes n'eurent pas le même succès. Les ouvrages dont cet écrivain infatigable a enrichi la médecine théorique et pratique, ne sont pas écrits avec ce laconisme et ce style vigoureux qui appartiennent à *Boerhaave*, ni avec cette précision mathématique et cette exactitude de diction qui caractérisent *Stahl* (1). Malgré ces imperfections, ils n'en sont ni moins utiles, ni moins instructifs. On y trouve une doctrine profonde et bien développée, des réflexions grandes et solides, des vues propres et originales, des préceptes de pra-

(1) Si les mots qu'il emploie sont exacts, l'ensemble de son style est d'une âpreté vraiment germanique, comme le dit *Pinel*. (*Note du Traducteur.*)

tique sages et raisonnés : en un mot, on peut les regarder comme un trésor précieux de connaissances médicales. *Hoffmann* a éclairci et développé avec une industrie infatigable, autant que le comportait la science à cette époque, toutes les parties de la médecine, et principalement cette branche de la chimie qui traite des eaux minérales, dont il a décrit les principes constitutifs par le secours de l'analyse, et dont il a étendu l'usage dans la cure des affections chroniques. Il a donné une théorie de l'inflammation différente de celle de *Boerhaave*, et le système du spasme qu'il proposa rendit moins obscure la doctrine des fièvres. Son ætiologie sur les flux sanguins est au-dessus de tout éloge. Sa thérapeutique l'emporte de beaucoup sur celle de *Stahl* et de *Boerhaave* pour la solidité des principes, et pour la multitude des détails, ainsi que pour le nombre des règles; mais son principal mérite est d'avoir indiqué les véritables notions élémentaires de la pathologie; et l'on sait que la doctrine de nos jours qui remplace, à si juste titre, celle du professeur de Leyde, n'est qu'une ampliation de celle d'*Hoffmann*. En un mot, la vraie théorie de la médecine, les institutions et les aphorismes, ainsi que la mé-

decine systématique et raisonnée (1), seront toujours des sources précieuses où les médecins instruits puiseront en tout tems les documens les plus purs et les plus utiles.

Le système de *Boerhaave* distingué, par tant d'avantages de celui de *Stahl*, obtint enfin une supériorité décidée, et servit de règle à toutes les écoles malgré les savans défenseurs de son rival, qui soutinrent sa doctrine jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Les nombreux disciples du professeur de Leyde, accourus en foule de toutes les parties de l'Europe, eurent bientôt répandu par-tout ses principes et sa doctrine. Il semblait que sous ce réformateur, la médecine, parvenue au dernier degré de perfectionnement, n'était plus susceptible d'amélioration, que les médecins devaient se borner uniquement à la propager, que ses fondemens reposaient enfin sur des bases solides, que ses bornes étaient reculées, et que la véritable théorie ne pouvait espérer de briller sous un jour plus lumineux. En effet, le système de *Boerhaave* n'éprouva pendant un long tems aucun changement remarquable, et si l'on excepte quelques

(1) Ce sont les titres de différens ouvrages de *Boerhaave* et d'*Hoffmann*. (*Note du Traducteur.*)

nouveautés, nous trouvons sous la durée de son règne fort peu d'évènemens relatifs aux progrès ultérieurs et aux modifications de la médecine physique qui aient été suivis de conséquences importantes.

Au nombre de ces évènemens les plus notables, nous citerons l'introduction de l'inoculation en Europe, l'application de l'électricité à la pratique médicale, et la doctrine des fièvres intermittentes pernicieuses. Ces nouveautés occupaient alors tous les esprits, et devinrent la source d'autant de lumières et de connaissances intéressantes. Personne n'ignore les disputes interminables que fit naître l'inoculation apportée du fond de la Circassie parmi les Européens. On convertit une affaire de fait en une dispute de théologie, de droit naturel, de politique et de mathématiques. Cette opération salutaire dut avoir jusqu'à ces derniers tems des adversaires estimables et d'un grand poids; et peut-être l'opinion publique ne serait-elle pas encore fixée, si une nouvelle découverte incontestable, dont nous parlerons bientôt, n'eût rendu inutile l'examen ultérieur d'un objet aussi intéressant.

Quelque tems après l'introduction de l'inoculation, l'électricité médicale devint également un des sujets les plus importans qui occupè-

rent l'esprit des médecins. On ne doit pas en être étonné, si l'on réfléchit à la nouveauté de ce phénomène surprenant, et aux découvertes curieuses et inattendues que les physiciens faisaient chaque jour dans la recherche des propriétés et des lois de l'un des agens les plus efficaces et les plus universels que la nature emploie. Les médecins s'emparèrent de l'électricité, ainsi que les physiciens; mais les résultats des expériences n'ayant point confirmé les avantages exagérés qu'on en attendait, et son application ayant été fort restreinte de nos jours, je ne dois m'arrêter sur cet objet qu'autant que peut l'exiger le plan que je me suis proposé (1). Mais qui pourrait payer un juste tribut de louange aux noms célèbres des *Torti*, des *Werlhof*, des *Cleghorn*, et d'autres praticiens à qui nous devons la doctrine des fièvres intermittentes pernicieuses, et le moyen véritable de les guérir? qui pourrait énumérer les avantages que la médecine en a retirés? Le plus grand éloge que l'on puisse faire de ces bienfaiteurs de l'humanité est de proclamer leurs noms.

Pendant la première moitié du dix-huitième siècle, et une partie de la seconde, la médecine

(1) Consultez l'excellente histoire de l'électricité médicale de l'illustre *Vivenzio*, premier médecin du royaume de Naples.

ne fut donc agrandie et illustrée que sous la direction et par les travaux des médecins physiciens, c'est-à-dire, boerhaaviens. Toutes les Universités d'Europe, excepté quelques-unes en Allemagne dans lesquelles le stahlianisme se maintint avec vigueur, n'étaient occupées qu'à commenter les instructions du grand réformateur et à en expliquer la doctrine. L'Angleterre, la France, l'Italie, la plus grande partie de l'Allemagne embrassèrent avec avidité les nouveaux dogmes de l'Hippocrate hollandais, et ne reconnurent qu'un seul et même maître. Si l'on fait abstraction du mérite intrinsèque de son système, *Boerhaave* dut principalement ses succès et la supériorité dont il a joui pendant si long-tems, au zèle ardent de ses illustres disciples qui, occupés à enrichir sa doctrine de leurs observations et de leurs découvertes, s'efforçaient de la consolider et d'augmenter son mérite et sa prééminence. Personne n'ignore le nom de ces fameux défenseurs, et il n'est aucun médecin qui ne connaisse les savans ouvrages de tant d'hommes célèbres, qui consacrèrent leurs veilles à répandre la lumière sur toutes les parties de l'art de guérir : mais il n'entre pas dans mon plan de faire l'énumération et de dis-

tinguer le mérite particulier de chacun de ces auteurs.

L'illustre *Haller* sur-tout se distingua parmi tous les disciples de *Boerhaave*. Ce grand homme, digne élève et émule de son maître, dédaignant l'emploi servile de commentateur, et s'abandonnant moins à l'exemple de ses condisciples qu'à l'impulsion de son génie, s'ouvrit une route nouvelle à l'immortalité. Quel qu'ait été le résultat des nombreuses expériences de *Haller* et de ses élèves sur le principe des mouvemens mécaniques du corps humain, les recherches multipliées faites sur cet objet excitèrent la fermentation dans tous les esprits. Après l'inoculation et l'électricité médicale, l'irritabilité est le point le plus important qui frappe les regards de l'historien pendant la moitié du dix-huitième siècle. Elle fixa l'attention universelle; elle produisit des discussions nouvelles, et des controverses longues et intéressantes qui procurèrent de grands avantages à la médecine. Ce qui paraîtra étonnant, c'est que de part et d'autre (car la doctrine de *Haller* eut beaucoup de contradicteurs) on combattit avec les armes de l'expérience, et que les résultats opposés semblaient également

propres à favoriser les inductions des deux partis. Du reste, l'histoire, les variations et l'état actuel de cette doctrine sont si connus qu'il est inutile d'entrer dans de plus grands détails. On sait encore que le plus grand avantage qu'en retira la physiologie fut de diriger les vues des médecins vers l'action de la nature, et les lois qui régissent le principe vital dont l'irritabilité ou la mobilité animale n'est qu'une propriété secondaire, et d'avoir sur-tout provoqué les expériences lumineuses et décisives de *Lecat* et de *Whytt* relativement à l'influence que la puissance nerveuse exerce sur les systèmes vivans, expériences qui contribuèrent efficacement à la réforme actuelle de la médecine. Mais la théorie fragile de l'irritabilité n'était qu'un des plus faibles titres à la gloire de l'immortel *Haller*. L'anatomie corrigée, rectifiée dans toutes ses parties, et perfectionnée par des observations et des découvertes nouvelles; le code de la physiologie moderne où l'on trouve, à travers quelques défauts qu'on pourrait lui reprocher, l'érudition et la science la plus profonde; les résultats nouveaux d'expériences nombreuses, où l'on voit briller la sagacité la plus ingénieuse et une critique supérieure,

attesteront à la postérité la plus reculée les succès immortels de l'industrie de *Haller*.

Indépendamment des observations de ce savant médecin par lesquelles plusieurs points du système physiologique de *Boerhaave* furent éclaircis et rectifiés, *Sénac* et *Sauvages* avaient attaqué par des argumens imposans la doctrine mécanique de la révulsion que *Boerhaave* avait à son ordinaire embellie, et celle de l'inflammation que toutes les écoles professaient unanimement. Il faut convenir que ces rectifications partielles ne pouvaient changer notablement l'ensemble de cette théorie; cependant il est hors de doute que si la destruction des erreurs accréditées équivaut à la découverte de la vérité, ces améliorations doivent nous convaincre que la médecine sous l'autorité de *Boerhaave* s'est perfectionnée par les changemens qu'a reçus son système, et par les accroissemens que prenait en même tems dans toutes ses parties le corps de la science médicale. En un mot, tout semblait disposer les esprits à une réforme que l'activité du siècle entreprenait d'effectuer dans l'art de guérir, ainsi que dans toutes les ramifications des connaissances humaines.

PROGRÈS ET CHANGEMENS

De la médecine depuis 1750.

Une nouvelle manière de raisonner, qui faisait le sujet des expériences de toutes les sciences, et dont elles s'occupaient avec ardeur, fut à cette époque la cause d'un changement qu'éprouva la médecine. Tous les philosophes qui ont brillé dans cette période, et qui ont contribué par leurs ouvrages au perfectionnement de la raison humaine, ont été indirectement les auteurs de cette révolution. Le génie d'un siècle influe sur toutes les connaissances et leur imprime un caractère uniforme. L'esprit philosophique dont les sciences abstraites, la littérature et les beaux-arts commençaient à sentir l'heureuse influence, et son application générale, constituent particulièrement le caractère scientifique de la seconde moitié du dix-huitième siècle. C'est cet esprit qui, dirigé par une métaphysique solide et lumineuse, s'élève à la hauteur des principes les plus sublimes dans tous les genres de connaissances, et pénètre dans toutes les parties de la médecine, comme dans toutes les sciences naturelles. Le

joug de l'autorité cède à l'empire équitable de la raison; les spéculations stériles et abstraites s'évanouissent devant les recherches utiles, et le goût des expériences fait sans cesse des progrès au détriment des rêveries chimériques de l'imagination. On abandonne les régions obscures d'une métaphysique idéale, et on étudie avec plus de constance le monde réel et sensible. La culture de l'esprit, bornée à quelques classes d'hommes, devient un besoin général. L'amour du grand, du sublime, du vrai et des connaissances utiles et instructives étend ses conquêtes sur les ruines du trône de la barbarie, de l'ignorance, du pédantisme et de l'erreur. L'Europe entière, rendue plus sociable et plus éclairée, s'unit d'une extrémité à l'autre, couronne par les applaudissemens et par les récompenses les produits de la littérature. Plus le théâtre de la gloire s'agrandit, plus aussi les savans trouvent dans leurs travaux de motifs d'enthousiasme, et plus l'esprit humain trouve d'alimens à son orgueil. Une émulation universelle anime les lettrés de tous les pays; une critique éclairée et indulgente, dédaignant les minuties insignifiantes, et dégagée d'une présomption pédantesque, préside à l'examen des ouvrages de tout genre, et à la distribution im-

partiale des lauriers littéraires; loin d'avilir les esprits, elle les soutient et les encourage à de nouvelles productions. De toutes parts, on entreprend, avec plus d'activité qu'on n'avait fait jusqu'alors, des recherches utiles propres à rectifier les anciennes connaissances, à en accroître le nombre, et à découvrir de nouvelles vérités. Enfin la nature, interrogée et investie de tous côtés par l'expérience et l'observation, est forcée de céder aux importunités des philosophes, de leur confier ses secrets les plus intimes et les plus cachés; et le génie se porte avec hardiesse et liberté jusque dans les parties les plus reculées et les plus inaccessibles du savoir.

Une autre circonstance concourut autant que la première au perfectionnement de l'art de guérir. La médecine n'est autre chose que l'application des sciences physiques aux corps vivans. Sa destinée et son état sont attachés au sort de ces sciences qui naturellement se prêtent un appui réciproque. Elles s'agrandirent bientôt d'une manière remarquable au moyen des découvertes, des lumières nouvelles, et des méthodes imaginées récemment. L'histoire naturelle, qui n'était qu'un labyrinthe inextricable de descriptions vagues, inexactes et diffuses,

devint, par l'industrie de *Linné*, plus claire, plus systématique et mieux coordonnée. Le génie de *Buffon* l'enrichit encore de trésors nouveaux. L'électricité et l'aérologie, en augmentant le domaine de la physique et de la chimie, tendaient à multiplier les applications de ces sciences à la médecine, et l'anatomie reculait ses limites en faisant des découvertes utiles propres à guider dans l'explication des phénomènes regardés jusqu'alors comme obscurs et impénétrables.

La classification des maladies est une preuve de la vérité de tout ce que j'avance. Cette méthode prise de l'histoire naturelle et appliquée à la médecine, dont *Sydenham* et *Baglivi* avaient pressenti tous les avantages, et dont ils avaient recommandé l'exécution aux médecins à venir, lui procura cette précision logique et cette forme systématique qui lui étaient si nécessaires. L'illustre *Sauvages* fut le premier qui réalisa cette heureuse idée. En faisant abstraction du jugement que devaient porter et que portèrent en effet les esprits sages sur sa distribution méthodique des maladies, remplie d'erreurs, et plutôt propre à faire naître la confusion qu'à donner des idées claires, on ne peut disconvenir que les physiologistes qui lui succédèrent,

réglant sa méthode sur une base différente, c'est-à-dire sur celle des causes prochaines, et des affinités naturelles des maladies, ont rendu la pathologie plus lumineuse et plus facile en précisant davantage les expressions, en donnant des définitions plus exactes, et en désignant d'une manière plus évidente les caractères des différentes maladies; et l'on peut assurer avec confiance que sans la connaissance préliminaire d'une méthode nosologique, les praticiens ne peuvent faire aucun progrès dans la science du diagnostic, ni dans l'application des moyens curatifs. C'est-là un avantage réel, et non de pure ostentation comme on voudrait le prétendre, que la pathologie de nos jours a gagné sur celle de *Boerhaave* et de ses prédécesseurs.

Cependant, malgré ces nouveautés et ces progrès, les fondemens du système de *Boerhaave* résistaient au choc continuel de tant de coups redoublés; mais bientôt après, quelques médecins, las de supporter le joug, firent tous leurs efforts pour se soustraire à la dictature et à l'autorité du jour. Les Français furent les premiers qui tentèrent cette entreprise; et quoique leurs travaux n'obtinssent pas un succès bien marqué, et que leurs opinions peu répandues fussent limitées au sol qui les

avait vu naître, néanmoins je ne puis m'empêcher, dans un ouvrage destiné à retracer les progrès, ainsi que les variations les plus importantes de l'art de guérir, de faire mention de ces nouveautés avec d'autant plus de raison que la médecine physiologique s'est enrichie d'une foule d'articles, et de plusieurs points de doctrine qui appartiennent spécialement à la secte de l'organisme, et que plusieurs traits de ressemblance établissent une grande conformité entre ce dernier système et la physiologie moderne.

SECTE DE L'ORGANISME,

Sous Bordeu.

Déja, depuis 1740, *Lacase*, médecin français, avait reproduit sur la scène l'ancienne hypothèse de *Van Helmont* sur l'archée, et en lui donnant une apparence différente, et une forme plus spécieuse, il avait fait naître parmi ses compatriotes quelques idées de nouveauté.

Conformément à cette supposition, il plaça dans le diaphragme et dans l'estomac le principe du sentiment, du mouvement, et de tous les actes qui s'opèrent dans le corps humain.

Cette

Cette doctrine fut connue dans la suite sous le nom d'influence ou de prédominance des forces gastriques et diaphragmatiques sur tout le système animé. Par une suite nécessaire de cette théorie, il refusait au cerveau l'exercice des fonctions que les médecins lui attribuent communément, et le considérait comme un simple corps bulbeux servant de soutien et d'appui aux nerfs. Mais cette opinion, qui tendait à renverser les idées les plus saines généralement reçues, trouva peu de partisans, comme cela était présumable, et malgré les vues neuves qu'elle semblait promettre pour expliquer l'origine de certaines passions (1), elle serait restée dans l'oubli dont l'avait tirée *Lacase*, sans l'autorité et le suffrage de l'un des plus grands philosophes du dix-huitième siècle, l'illustre *Buffon*, qui l'adopta.

Ce fut néanmoins cette doctrine hypothétique et obscure qui servit de base au système de la médecine organique que *Théophile Bordeu* proposa peu de tems après, et qui obtint un succès plus favorable. Ce médecin célèbre, l'un des plus estimables adversaires de *Boerhaave*, plein d'activité et d'ardeur, réussit à fonder en

(1) Voyez le *Specimen novi medicinæ conspectûs*, *Institutiones ex novo medecinæ conspectu*, et l'Idée de l'homme physique et moral.

France une secte nouvelle qui conserve encore des partisans respectables dans cet Empire, ainsi qu'en Angleterre, en Italie et en Allemagne. Il se déclara l'un des premiers contre les dogmes fondamentaux de la médecine physique, et en donnant un certain poids aux argumens par lesquels on réfutait le mécanisme et les acrimonies, il s'attacha à former un corps de doctrine composé de la réunion des principes de *Stahl* et de *Van Helmont*.

Bordeu attribue à chaque organe et à chaque partie une action et une vie particulières, et du concours de toutes ces actions isolées, résulte, suivant lui, l'action et la vie générale; leur harmonie ou le désaccord constitue l'état de santé ou de maladie; chaque organe, de même que chaque être isolé, possède une vie individuelle relative à l'âge, au sexe, au tempérament. La vie est donc un état relatif, et la diversité des tempéramens dépend de la différente manière d'être habituelle des opérations animales, modifications constituées et déterminées par l'action plus ou moins vive, plus ou moins faible de chacun des organes qui ont coutume de prédominer spécialement tantôt chez un individu, tantôt chez un autre. Ainsi, par exemple, de la prédominance du foie résulte le tempérament

bilieux. Il y a cependant des fonctions d'une influence plus générale et qui sont communes à tous les individus; telles sont celles du cerveau, du cœur et de l'estomac, qui forment, selon l'expression de l'auteur, le triumvirat de la machine humaine, le soutien et l'appui de la vie, et le centre d'où émanent et où se réfléchissent tous les mouvemens nécessaires à l'exécution des fonctions.

L'essence de la vie animale ne consiste que dans le sentiment et dans le mouvement. Toutes les fonctions vitales et naturelles appartiennent à l'une ou à l'autre de ces propriétés. Ce sont ces deux élémens qui règlent les systèmes vivans, et auxquels toutes les fonctions sont subordonnées. Mais le domaine de la sensibilité est le plus étendu, puisque la mobilité lui obéit et qu'on peut lui rapporter tous les phénomènes animaux. Le siége de la sensibilité est dans les nerfs, organes solides. C'est à elle seule que se réduit le principe vital, qui n'est autre chose que la faculté de sentir, propre à tous les organes et inhérente à toutes les parties. L'auteur de cette théorie rejette également les principes absurdes des stahliens sur l'ame et les dogmes hardis des mécaniciens.

Bordeu renouvela les anciennes divisions laté-

rale et transversale du corps; la première à droite et à gauche, qu'il nomma *raphé* général; la seconde est celle qui partage le corps en partie supérieure et partie inférieure au moyen du diaphragme. Tout le corps n'est, suivant lui, qu'un assemblage de départemens différens présidés par des organes spéciaux. Lorsqu'un organe principal agit, alors quelques parties entrent simultanément en action; voilà le département de cet organe. Ce mouvement se communique aux autres parties contiguës et éloignées, par les voies de la circulation, des filets nerveux, et du tissu cellulaire, ou tissu muqueux comme l'appelle l'auteur. Le département de certains viscères s'étend à tout le corps; celui de quelques autres est plus circonscrit. Au nombre des premiers, se trouvent l'estomac, le diaphragme, les intestins, les organes génitaux dans l'homme, et la matrice dans la femme. Ces viscères, néanmoins, malgré leur corrélation générale, agissent plus particulièrement sur quelques membres que sur d'autres; telle est l'origine de la sympathie.

Chaque organe jouit non-seulement d'une action propre, mais encore cette action est périodique et en rapport avec celle des autres. Chaque partie a son tems et son époque dé-

terminés pour agir. Quelques-unes sont congénères ou agissent en même tems. Il en est d'autres qui ne peuvent entrer ensemble en action, soit qu'elles se suspendent réciproquement, ou qu'elles ne doivent point avoir de mouvement simultané. Il en est enfin quelques-unes qui sont destinées à réparer et suppléer l'action de celles qui sont en repos. *Bordeu* pensait qu'il existait une certaine ordination, un certain rapport entre les actions périodiques des organes. D'après ce tableau, on peut saisir en général la manière dont il expliquait les accès de certaines maladies, et leurs retours périodiques.

Du principe de l'action spécifique de chaque organe, d'après lequel j'ai caractérisé ses partisans sous le nom de secte organique, *Bordeu* déduisit quelques idées particulières sur la sécrétion, la circulation et sur l'inflammation. Il attribue, en dernier résultat, à la sensibilité ou à la convulsion des nerfs l'action sécrétoire; c'est suivant lui une espèce de sensation, et elle rentre dans la classe des fonctions vitales. Ce changement des nerfs, cette espèce de sensation en vertu de laquelle s'exécute une fonction, tire son origne de l'action spécifique inhérente à l'organe, et excitée par quelques dispo-

sitions propres à la partie qui agit. Quant à la circulation, il croyait que tous les organes influaient particulièrement sur elle. Elle est accélérée, suspendue, modifiée de mille manières par cette action spécifique. De là naissent les reflux, les circulations pour ainsi dire partielles, les interruptions et d'autres altérations semblables qu'éprouve la circulation générale. L'impression que l'estomac produit sur cette grande fonction diffère de celle du poumon. De là le fondement des pouls organiques, comme nous le dirons bientôt. Chaque partie a donc sa circulation. L'inflammation est de même le résultat de l'action spécifique d'un organe prédisposé qui acquiert une nouvelle manière d'être, une vie et une circulation nouvelle, et qui s'établit centre particulier de sensation et de mouvement.

Pour ce qui concerne l'état de maladie, *Bordeu* admit les idées générales d'*Hippocrate* et de *Stahl* sur les forces de la nature. Il soutint l'opinion bizarre de *Lacase* (1), qui attribuait à la lésion primitive des forces épigastriques, à

(1) Quelques personnes attribuent à *Bordeu* les ouvrages de *Lacase*. Voyez *Minvielle*, Médecine théorique et pratique extraite des ouvrages de M. *de Bordeu*, Paris, 1774. De cette manière on entendrait peut-être mieux le système de *Bordeu*.

leur état de désaccord quel qu'il fût, et au défaut d'équilibre entre les différens efforts qu'elles doivent s'opposer, la cause primordiale des maladies tant aiguës que chroniques, et il fit consister leurs causes prochaines dans les modifications des solides, sur-tout dans le relâchement et la contraction. Il réduisit toute la pathologie aux oscillations, à l'irritation, au spasme, au relâchement, à l'atonie, en un mot, à la doctrine la plus étendue du solidisme mécanique. Il s'occupa peu des altérations des fluides, et il les circonscrivit toutes à la prédominance de quelques-uns d'entr'eux sur la masse universelle, à la privation du suc nutritif, ou au développement d'un principe acide. Il divisait en trois tems les périodes des maladies aiguës, ceux d'irritation, de maturité et d'excrétion. Ces mêmes périodes ont aussi lieu dans les affections chroniques, qui ne diffèrent des premières que par la lenteur et l'irrégularité de leur marche, et par l'imperfection des crises. Pour guérir promptement une maladie de cette classe, il faut, suivant *Bordeu*, la changer en maladie aiguë, et la réduire aux élémens les plus simples de l'état de complication où elle se trouve, principe qu'il ne faut pas non plus perdre de vue dans les maladies aiguës. Il soutint et éten-

dit ce dogme d'*Hippocrate* et de *Stahl*, que le médecin ne doit avoir aucun empire sur la nature, mais qu'il doit lui être soumis, ne point l'interrompre dans ses opérations, et ne recourir aux secours de l'art que lorsque les efforts salutaires de la nature sont insuffisans.

Avec cet assemblage d'idées en partie neuves, en partie renouvelées, et toujours spécieuses et bizarres, *Bordeu* se mit à la tête d'une secte nouvelle qui bientôt fut en vogue, et dont les dogmes principaux sont encore soutenus aujourd'hui par quelques partisans. Elle est entièrement opposée à celle de *Boerhaave*, et soutient le solidisme dans toute son étendue. Ceux qui connaissent les changemens que la médecine a éprouvés en France, et les innovations physiologiques et pathologiques qu'on a cherché à introduire dans les autres écoles d'Europe, ne m'accuseront pas, je pense, de partialité, pour m'être étendu sur ce système beaucoup plus que ne le comporte le plan que je me suis proposé dans cet ouvrage. Il est évident que le système de *Bordeu* manque généralement de cette solidité de principes qui peut en assurer la durée. On ne peut dissimuler que plusieurs de ses idées sont absurdes, quelques-unes originales, et que d'autres peuvent avoir une grande influence sur

la direction de la pratique. Si *Bordeu* porta trop loin le principe de l'action spéciale des organes qu'il fit servir de base à quelques hypothèses insoutenables, s'il admit un centre particulier de mouvement dans les organes épigastriques qui ne possèdent d'autre prérogative sur les autres parties que celle d'être pourvus d'une plus grande quantité de nerfs, s'il n'est aucun médecin qui soit disposé à placer dans l'épigastre et dans le bas-ventre l'origine primitive de toutes les maladies; le système de l'organisme, ainsi que beaucoup d'autres, n'en renferme pas moins des avantages distingués, sur-tout par les réflexions et les théories qu'il fournit à la médecine physiologique, et ne mérite pas d'être plongé dans cette espèce d'oubli où il est resté dans toute l'Italie, où l'on ne connaît *Bordeu* que comme l'auteur des recherches sur le pouls critique. A titre d'historien exact, j'ai cru qu'il était de mon devoir de réhabiliter la mémoire et l'honneur d'un des médecins les plus célèbres et les plus savans qui aient fait l'ornement et la gloire de la médecine française dans ces derniers tems.

Du reste, en rejetant les brillantes hypothèses de *Bordeu*, les médecins doivent étudier avec attention ses savans ouvrages, et princi-

palement ses recherches sur le pouls critique, sur les maladies chroniques, sur le tissu muqueux, dont la médecine a retiré de grands avantages. Outre les pensées originales et piquantes, les réflexions judicieuses qu'on y rencontre à chaque instant, on y trouve une masse d'observations propres à éclaircir les points de doctrine qu'il a proposés, et qui en augmentent l'utilité aux yeux des praticiens. Dans le premier de ces ouvrages, *Bordeu* est pour ainsi dire créateur d'une partie de l'art de guérir, ou au moins il la présente sous une forme si neuve et si différente de celle adoptée par les autres auteurs *ex professò*, il l'a tellement augmentée, qu'il peut à juste titre revendiquer l'initiative. Depuis *Galien*, qui après *Hérophile* avait écrit avec le plus d'ordre et de méthode sur les principales propriétés du pouls, et dont les opinions étaient obscurcies par une foule de subtilités, et déduites de théories fausses, la doctrine sphygmique, si utile pour la connaissance et la distinction des maladies, était tombée dans un oubli complet. *Solano* de Lucques fut le premier qui lui donna une nouvelle vie, en en rétablissant l'étude, et en dirigeant ses recherches vers des objets plus intéressans : mais ses travaux ne produisirent que la découverte et la

détermination de quelques pouls critiques. *Bordeu* alla plus loin; il établit non-seulement sur des principes plus certains les vrais caractères de presque toutes les différences des pouls critiques propres à indiquer les terminaisons prochaines des maladies par les divers émonctoires, mais encore ceux qui peuvent nous conduire, d'après les idées de l'auteur, à la connaissance des organes particulièrement affectés. Cette doctrine a acquis depuis tant de solidité par les faits nouveaux qui l'ont confirmée et éclaircie, que la théorie sphygmique de *Bordeu* est devenue la source principale où l'on va puiser actuellement les signes pronostics dans les maladies. « Tel était l'empire de la doctrine des » mécaniciens dit un illustre auteur (1), » qu'on ne se servait plus du pouls que pour » connaître la fièvre en général; on était loin » de prédire la cause et la crise d'une maladie » d'après la modification particulière de l'ar- » tère. Une pratique impatiente et tumultueuse » ne permettait pas de s'arrêter à la doctrine du » pouls, dont les principes avaient été si bien » indiqués par *Galien*. Tous ces signes étaient » considérés comme autant de superfluités, et

(1) *Gardane*, Éloge historique de *Bordeu*.

» l'on croyait avoir tout prouvé, lorsqu'à la » faveur de quelques théorêmes d'hydraulique » déduits d'observations faites sur des machines » privées de vie et de sentiment, et faussement » appliquées au corps humain, on avait proféré » les mots d'action et de réaction réciproque » entre les solides et les fluides. De là l'usage » pernicieux des saignées fréquentes, l'admi- » nistration précipitée des purgatifs, l'abus des » remèdes, l'oubli de la médecine expectante, » et tous les maux qui sont la suite de cette pra- » tique téméraire et mal assurée. La doctrine » du pouls, par rapport aux crises, établies sur » l'action vitale et particulière de chaque partie » du corps humain, convainquit, au moyen » des observations continuées depuis, que le » pouls devait ressentir cette variation toutes » les fois que la nature en travail affectait plus » particulièrement tel ou tel organe. En effet, » quel paradoxe pouvait renfermer cette doc- » trine admise aujourd'hui par les plus grands » maîtres? Le médecin le plus incrédule ne » peut s'empêcher de reconnaître la distinction » constante et sensible du pouls en supérieur et » en inférieur. L'action des parties situées au- » dessus du diaphragme, fait sur le système de » la circulation une impression essentiellement

» différente de celle qui est produite par les » organes situés au-dessous de cette séparation » transversale de notre machine. Dans le premier cas tout s'opère avec force, vigueur, » activité; dans le second, au contraire, le » pouls en général est plus petit, moins vif, » moins fréquent, plus mou, inégal, et même » intermittent. Voilà deux règles sûres pour » distinguer le véritable siége des maladies, » pour présager leur issue, et suivre la voie indiquée par la nature pour opérer les crises. »

Sans me charger de défendre et de garantir quelques idées singulières sur lesquelles *Bordeu* a établi sa doctrine, il est certain que les recherches de ce célèbre praticien ont répandu la plus grande lumière sur une partie de la science médicale, considérée ordinairement comme rétrograde depuis *Hippocrate*, et que quand on ne lui accorderait d'autre mérite que celui d'avoir déterminé avec la plus grande précision, et sous tous les rapports, les distinctions des pouls critiques ou non critiques, supérieurs ou inférieurs, cette seule découverte lui donnerait droit à la célébrité dans l'art de guérir. En effet, la séméiologie, cette partie de la médecine qui s'occupe de la connaissance des signes, acquit, par l'industrie de *Bordeu*, un nouveau lustre,

plus d'extension, et fut basée sur des principes plus grands et plus généraux que ceux d'*Hippocrate* et de *Galien*.

Les recherches sur le tissu muqueux ont aussi répandu le plus grand jour sur la nature et le caractère de quelques maladies. Plusieurs anatomistes et physiologistes avaient décrit et fait connaître un organe qui a tant d'influence sur tout le corps, qui en unit toutes les parties, et maintient une corrélation générale entre elles; mais le mérite d'en avoir appliqué l'usage à la thérapeutique, appartient en grande partie à notre auteur. « Il prouve (dit le même écrivain dans l'ouvrage déjà cité), que le corps entier » se réduit en dernière analyse en une masse de » substance muqueuse semblable au blanc d'œuf, » que l'on peut la considérer comme l'élément de » la nutrition, et qu'elle n'est que comme l'extrait » des alimens diversement élaborés; que cette » même substance disposée comme une éponge, » en couches, en lames, et en cellules, forme le » tissu muqueux et cellulaire où viennent s'im- » planter et où se nourrissent tous les organes, » toutes les parties fibrillaires et nerveuses, les » productions et les allongemens de tous les » vaisseaux, qui ne sont eux-mêmes que des » tubes cylindriques cellulaires, plus ou moins

» spongieux, et percés d'une infinité de pores
» par où s'insinue cette humeur. Cette doctrine
» qui répandit le plus grand jour sur celle du
» pouls, éclaira singulièrement la pratique de
» la médecine. La théorie des fluxions, établie
» par les anciens et méprisée par les modernes,
» reprit faveur. On connut mieux l'usage et
» l'action d'un organe présent à toutes les par-
» ties du corps, qui les unit, leur sert d'enve-
» loppe et de soutien, et qui se confond et
» s'identifie avec elles. La manière d'agir des
» vésicatoires, du cautère et d'autres remèdes
» extérieurs devint plus facile à concevoir. Alors
» le mécanisme de la nutrition animale se mon-
» tra plus perceptible aux yeux des physiolo-
» gistes, et la cause en apparence inexplicable
» de plusieurs symptômes de maladies diffé-
» rentes, ne fut plus un problême. La théorie
» des métastases cessa également d'être obscure;
» certains passages d'*Hippocrate* mal inter-
» prêtés furent éclaircis; et le traitement des
» affections de poitrine devint plus facile et plus
» sûr. On ne parut pas moins satisfait de voir
» reparaître dans la médecine la division cru-
» ciale du corps humain, si bien aperçue par les
» anciens, et si utile dans la pratique. En effet,
» de même que le corps est divisé transversa-

» lement par le diaphragme, il existe une séparation perpendiculaire dans notre machine, » évidemment marquée sur les os et les chairs, » depuis le sommet de la tête jusqu'au pubis. » Telles sont les idées principales et les accroissemens dont la médecine moderne est redevable au génie et à l'activité de ce médecin.

Les progrès que faisaient les anatomistes peu de tems après cette époque (1770) dans leurs recherches sur les vaisseaux lymphatiques, dont *Gunter* a démontré l'origine, principalement dans le tissu cellulaire, et qui ont une relation si étroite avec lui, donnèrent plus d'importance à l'usage de cet organe. Par suite le système des vaisseaux absorbans a paru aux anatomistes et aux physiologistes plus récens l'emporter beaucoup en utilité sur le tissu cellulaire, comme nous le verrons bientôt. Les vaisseaux lactés, découverts en 1622 à-peu-près, par *Gaspard Aselli*, sur la connaissance desquels on ne trouve que des traces obscures dans les ouvrages d'*Erasistrate* et d'*Hérophile*, et le réservoir du chile trouvé long-tems après par *Pecquet*, furent les avant-coureurs de cette intéressante découverte d'un système de vaisseaux aussi essentiels à l'économie animale que les artères et les veines. Elle ouvrit un vaste champ

champ à l'industrie des anatomistes, et à la curiosité des physiologistes : mais les uns et les autres occupés de discussions vagues et stériles sur ses avantages, en faveur de *Rudbeck* ou de *Bartholin* qui s'en attribuaient également la gloire, ne pouvaient faire de grands pas dans une partie si étendue de l'anatomie. Les recherches sur les vaisseaux lymphatiques ne reprirent un nouveau crédit que sous l'impulsion du jeune *Ruisch*, qui s'appliquant à détruire les hypothèses singulières de *Bils* relativement à leur origine et à leur direction, en ranima l'étude. Parvenu à renverser l'opinion de son adversaire, il alla plus loin que ses prédécesseurs, et fit connaître beaucoup mieux la structure et les valvules de cette espèce de vaisseaux. Depuis ce tems *Nuck*, et d'autres anatomistes célèbres occupés à cette même étude, avaient étendu les connaissances jusqu'à un certain terme; mais leurs travaux n'avaient produit aucune utilité à la physiologie ni à la pratique. Il était réservé à la fin du dix-huitième siècle, et à l'industrie ingénieuse et infatigable de nos anatomistes, de pousser au dernier degré de perfection cette partie de l'anatomie, et de fournir en outre des notions plus certaines et plus précises sur l'usage et l'influence dont jouit le

système lymphatique dans toute l'économie animale. *Monro*, *Weckel*, *Hunter*, *Hewson*, *Mascagni*, ont, par leurs découvertes, formé non-seulement un corps complet de toutes les notions éparses transmises par le dix-septième siècle; mais encore, en étendant leurs recherches aux autres classes d'animaux, et à d'autres parties du corps humain qui jusqu'alors avaient échappé au scalpel, ils ont accru prodigieusement nos connaissances, et en multipliant par les observations et par les découvertes les conjectures et les analogies suggérées par les faits, ils sont parvenus à créer une branche nouvelle de la science anatomique et physiologique, caractérisée par les applications les plus utiles à la théorie ainsi qu'à la pratique. Personne n'ignore l'usage qu'on a commencé à en faire dans toutes les parties de l'art de guérir. Quel vaste sujet de réflexions pour les médecins spéculatifs les découvertes récentes sur le système lymphatique n'offrent-elles pas! et combien de secours nouveaux ne devons-nous pas espérer en étudiant avec la même constance et la même assiduité l'usage multiplié de ces vaisseaux, et la nature du fluide qui y circule!

NEUVIÈME ÉPOQUE.

MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE.

Depuis 1780, jusqu'à nos jours.

CULLEN.

Dans le même tems que l'illustre *Bordeu* consacrait ses talens à perfectionner la théorie médicale, et à augmenter le nombre des prosélytes de la secte organique, une révolution plus grande et plus universelle, préparée depuis longtems dans le silence, était prête à éclater. Les faits multipliés et les connaissances nouvelles dont la médecine s'était enrichie dans toutes les parties qui la concernent, sur-tout depuis 1750, exigeaient une réforme générale; car c'est encore là un point de conformité entre la médecine et les sciences physiques. Dès-lors qu'on acquiert des faits nouveaux et que les anciennes observations sont rectifiées, il est nécessaire de corriger la théorie et de subordonner la science aux principes qui ne sont que des dérivations des nouvelles découvertes. C'est ainsi qu'à force

d'éliminations répétées, d'approximations, de tentatives hardies, on peut espérer enfin de parvenir au point difficile de deviner l'énigme mystérieuse sous laquelle la nature enveloppe l'origine et la cause première des phénomènes de l'univers en général, et de l'économie animale en particulier.

Au milieu des progrès étonnans que l'art de guérir faisait dans toutes ses différentes ramifications, un des points de la science médicale que l'industrie des modernes a successivement éclairci, et qui est devenu pour nous une mine féconde de richesses, c'est sans contredit le système nerveux. Les recherches non interrompues entreprises et continuées depuis long-tems sur cette partie intégrante et constitutive des corps animés, nous ont dévoilé peu à peu une multitude de faits. La fameuse dispute sur l'irritabilité contribua, comme nous l'avons déjà dit, à stimuler et à diriger les esprits vers l'étude de ce système, et devint l'occasion des connaissances les plus exactes, les plus claires, les plus étendues sur l'origine, les lois et les affections du principe vital. Le célèbre *Whytt* sur-tout, entièrement occupé à soutenir que l'irritabilité est subordonnée aux nerfs, parvint, après une série d'expériences soignées et pré-

cises, à obtenir un grand nombre de résultats propres à répandre la lumière sur l'économie physiologique du système nerveux. On put avec ces bases déterminer les fonctions des nerfs sur lesquelles on n'avait raisonné que d'après des hypothèses et des conjectures arbitraires, au lieu d'avoir assis un jugement sur les expériences et les observations. On vit tomber le voile qui cachait à nos yeux les fondemens, les causes et les puissances de la vie, du sentiment, et du mouvement; en un mot, la théorie médicale parut menacée d'une révolution prochaine.

Cette grande réforme fut, comme à l'ordinaire, devancée par quelques préludes légers et imparfaits. *Willis*, dès le milieu du dix-septième siècle, avait, à la vérité, fait concourir l'action des nerfs à la détermination de la nature de quelques maladies; mais *Willis* gâta ses applications, toutes limitées qu'elles étaient, par ses vaines hypothèses chimiques. *Baglivi*, en abandonnant l'humorisme, s'était attaché à l'étude des propriétés et des modifications de la fibre motrice dans l'état de santé et dans celui de maladie; mais *Baglivi* avait plutôt en vue les affections des solides simples que des solides vitaux.

Hoffmann démontra les avantages de ce système d'organes ; il applanit les routes pour les recherches ; il considéra les nerfs comme la cause d'un grand nombre de phénomènes physiologiques et pathologiques ; mais *Hoffmann*, incertain et vacillant entre les divers principes qu'il adopta et confirma, ne put embrasser toute l'étendue de ce sujet, et mêla à ses réflexions propres et originales sur l'influence marquée des nerfs dans l'économie animale, une philosophie vague, confuse et incohérente. *Boerhaave* aurait sans doute eu la gloire de vaincre ses compétiteurs, en anticipant d'un demi-siècle sur l'état présent de la médecine, si moins fatigué du poids d'une érudition immense, dont l'effet est de s'opposer au libre développement du génie, et plus fidèle observateur de cette maxime philosophique, que la simplicité est le caractère distinctif et le sceau de la vérité, maxime qu'il admettait de prédilection en théorie, et qu'il oubliait totalement dans la pratique, il eût réuni et employé tous ses travaux à confirmer et à développer son système sur les nerfs, qu'il démontra devoir être l'origine et la base de tous les solides du corps humain, et s'il eût tiré de ce fait important les conséquences nécessaires et étendues qui en dérivent. *Whytt*

enfin, quoiqu'il eût, par ses expériences, répandu la lumière sur quelques points de la physiologie des nerfs, sur l'importante doctrine de la sympathie, et qu'il eût surpassé tous ses prédécesseurs par ses recherches sur l'influence de la force nerveuse, ne considéra pas ces organes sous les points de vue les plus généraux et les plus importans, sur-tout relativement à la pathologie, et il ne put réunir les circonstances propres à former un corps de doctrine systématique.

C'est au docteur *Cullen*, génie vaste, élevé et pénétrant, qu'est due, à juste titre, la gloire d'avoir appliqué, d'une manière plus générale, les lois du système nerveux à la pathologie, et d'avoir établi sur une classe nouvelle de faits innombrables le corps de doctrine le mieux raisonné qui ait encore paru. Ce célèbre professeur d'Edimbourg, dont les talens supérieurs attirèrent dans cette Université des disciples et des admirateurs de toutes les parties de l'Europe, à force de lectures assidues, de méditations profondes, secondées par l'expérience la plus consommée, parvint enfin à remplir la moitié de cette entreprise : il mit à profit les inductions qu'il tira des expériences précédentes, ainsi que les résultats fournis par les

dernières discussions les plus exactes et les plus sévères, et à l'aide de ces matériaux, il établit quelques principes théoriques si simples, si lumineux et si évidens, qu'ils furent accueillis et approuvés par presque toute l'Europe.

Une logique sûre et solide dirigea la marche de ce réformateur; il rejeta les hypothèses, filles des raisonnemens abstraits et subtils, et toutes les doctrines fondées sur les chimères et les incertitudes; il se borna à comparer les faits entre eux, et il n'adopta que les conséquences directes et immédiates qui en dérivent. Toutes les fois que la comparaison des faits ne lui donna pas un résultat prochain et positif, il s'abstint de pénétrer dans le champ des hypothèses et des opinions arbitraires, et il se contenta de reconnaître l'insuffisance et l'imperfection de nos connaissances, et de substituer un scepticisme avantageux à une doctrine erronée; de là cette circonspection continuelle que l'on remarque dans sa doctrine, cette fluctuation entre le doute et l'assertion que l'on rencontre si souvent dans ses ouvrages, et qui donnent la mesure de la trempe de son intelligence et de son jugement sévère et difficile. En effet, *Cullen* l'emporte pour la critique sur les plus grands médecins modernes.

Le célèbre professeur d'Edimbourg prit pour guide une seconde règle de logique médicale, qui, autant que la première, prouve une sagacité peu commune. Attentif à éviter les écueils où vient échouer la folle témérité des théoriciens, et évitant de donner aux principes de sa doctrine une extension portée au-delà des inductions qui dérivent naturellement des faits, il résolut de se borner aux résultats les plus généraux, et par conséquent les moins susceptibles de porter à l'erreur dans les détails de l'application. Cette conduite sage et louable, à laquelle les médecins systématiques avaient fait trop peu d'attention pour en apprécier les avantages, et dont l'inobservance avait favorisé le développement des opinions les plus absurdes déduites avec effort d'une théorie générale adoptée par leurs auteurs, rend la doctrine de *Cullen* moins complète peut-être et moins satisfaisante; mais en revanche elle est plus fidèle, plus sûre, et plus exempte de défauts particuliers.

Après l'emploi mieux réglé et plus étendu de la critique, et l'application plus circonscrite et plus limitée des principes théoriques, il est un troisième caractère qui ajoute un prix particulier à la méthode de *Cullen*. C'est cet ordre

lumineux qu'il met dans le développement de ses idées, cette progression admirable, et cette manière philosophique de procéder dans ses recherches, à peine connues pour ainsi dire des médecins systématiques qui l'ont précédé, et qu'il a laissés loin derrière lui. Il adopte une marche de discussion rigoureuse, fondée sur la comparaison et l'examen des idées et des élémens particuliers. Sa recherche sur la cause prochaine de la fièvre en fournit la preuve. C'est un des traits distinctifs et les plus avantageux du faire de cet auteur, et on ne peut lui refuser la gloire d'avoir fait usage le premier en médecine de cette méthode analytique que l'Europe étonnée a admirée dans quelques ouvrages immortels de philosophie, de morale et de politique.

Si l'on compare exactement entre eux les phénomènes que nous présente l'économie animale, on apercevra bientôt qu'elle est gouvernée par quelques lois universelles, par certaines grandes propriétés qui ont une influence générale sur toutes les fonctions. Ce point important une fois bien connu et fixé, il fallait chercher, s'il était possible, l'origine et la source de ces grandes propriétés auxquelles sont subordonnées toutes les facultés secondaires qui en

dépendent, comme les effets dépendent de leurs causes. Or les faits les plus universels et les observations les plus exactes nous démontrent que les puissances sentantes et motrices inhérentes au système nerveux, constituent l'origine et la base de ces propriétés ; que c'est par leur moyen que s'exécutent les fonctions secondaires, et enfin qu'elles altèrent et modifient de différentes manières l'économie animale dans ses divers états de santé et de maladie. En partant de ce principe, *Cullen* considère les phénomènes de la vie, de la santé, de la maladie et de la mort comme les effets des altérations, ou de l'état différent, ou de la destruction de la force vitale résidante dans les nerfs ; c'est-à-dire, de la puissance motrice et sentante du corps humain. Les altérations, quelles qu'elles soient, qui en affectent la constitution mécanique, ou le fluide vital, ou les parties contiguës et sympathiques, constituent suivant lui les fondemens et les distinctions des maladies. Tel est le point de vue général sous lequel l'auteur regarde l'état de santé ou maladif de l'économie humaine, et telles sont en substance les bases de la doctrine de *Cullen*.

Indépendamment du mérite intrinsèque qui distingue les principes nouveaux de son histoire

nosologique, le professeur écossais l'emporte encore sur tous les systématiques qui l'ont devancé dans sa manière de considérer les maladies. On sait que ces auteurs, entièrement occupés à détailler les causes éloignées et prédisposantes ou immédiates, et à décrire les symptômes différens et multipliés qui précèdent ou accompagnent les maladies, ont négligé dans leurs considérations générales ce qui en constitue intrinséquement la nature, l'essence, ce qui en règle la marche; en un mot, la détermination des causes prochaines. *Cullen*, au contraire, dans ses recherches de pratique, craindrait de s'avancer sans avoir établi, d'après la comparaison des phénomènes, la cause prochaine de chaque altération morbifique; et si notre auteur n'a pas toujours eu le même succès, s'il n'a pu déterminer avec le même bonheur tous les cas différens, comme il a rempli sa tâche et satisfait à notre attente dans le plus grand nombre de points, il lui reste donc la prérogative d'avoir employé la méthode la plus convenable pour rendre sûre et démonstrative la pratique de la médecine. Sans la connaissance des causes prochaines, le médecin serait sans cesse exposé à s'égarer dans un labyrinthe inextricable et trompeur de causes

vraies ou supposées, qui au lieu de la lumière répandraient les ténèbres les plus épaisses sur l'origine véritable et sur l'essence des maladies.

Ce simple aperçu des principes généraux qui servent de base à la théorie de *Cullen*, peut faire pressentir les changemens qu'elle dut opérer dans toutes les parties de la médecine. La physiologie, surchargée d'explications chimériques et de doctrines incohérentes, dirigea ses recherches vers les grandes fonctions des êtres vivans. Le système nerveux, source originelle du sentiment, du mouvement, et de toutes les variations qu'éprouve le corps humain, devint l'objet principal de l'étude des physiologistes, et tous les points de cette science furent considérés sous un aspect nouveau et plus intéressant. Les pathologistes, après avoir rejeté les acrimonies humorales et avoir étendu le domaine du solidisme vital, commencèrent à reconnaître et à étudier les altérations des puissances motrices, et à classifier les maladies d'après un ordre jusqu'alors inusité, je veux dire d'après les causes prochaines et les affinités naturelles, méthode qui remit en crédit, et vengea des imputations injustes qu'on lui faisait, la nosologie moderne, jusqu'alors regardée comme un appareil pompeux et inutile

de distinctions et de définitions, et qui parvint à en faire sentir universellement l'importance et l'utilité. La doctrine de la sympathie, objet des recherches des médecins modernes, fut éclairée par le flambeau de cette nouvelle théorie. L'obscurité fit place à la lumière dans l'explication des causes qui produisent les phénomènes maladifs, qu'on faisait dépendre de je ne sais quelles dégénérations humorales, et des altérations de la bile. La séméiologie pathologique, abandonnant les erreurs que le vulgaire crédule des médecins avait successivement accumulées, et négligeant la considération des objets minutieux, rechercha les vraies sources des écarts de l'action vitale, et les causes immédiates de la mort. A la place des méthodes thérapeutiques qui consistaient dans un usage indiscret de médicamens particuliers consacrés par le tems et par l'autorité, on substitua l'application des moyens généraux propres à opérer des changemens opposés aux désordres de l'économie animale. On essaya de proscrire la doctrine des remèdes spécifiques et électifs. On chercha plutôt à altérer l'état des solides vivans que celui des humeurs, et les remèdes choisis, plus simples, aussi efficaces, non moins actifs, remplacèrent cette absurde accumula-

tion de médicamens proposés et recommandés sans discernement et sans utilité. En un mot, la médecine acquit dans toutes ses ramifications un ton de simplicité, de généralité, de certitude dont on n'avait pas encore ressenti l'influence.

Tels sont les principaux articles de réforme que ce médecin sage a exécutés ou indiqués. Il a combattu une foule d'erreurs et de préjugés qui déshonoraient l'art de guérir. Il a rapporté à un petit nombre de principes le plus grand nombre des phénomènes physiologiques; et en faisant usage d'une critique rigoureuse et d'un scepticisme convenable dans la matière médicale, il a déterminé avec une justesse et une précision inconnue la véritable efficacité des médicamens dont il a restreint le catalogue si volumineux.

Les ouvrages de ce célèbre médecin sont encore plus recommandables par plusieurs opinions particulières, neuves, ou reproduites sous une apparence de nouveauté. Sa doctrine sur la cause prochaine des fièvres, qu'il fait consister dans l'énergie diminuée du cerveau, est la plus satisfaisante et la plus simple qu'on ait encore imaginée. Ses idées nouvelles sur l'état d'excitement et de *collapsus* du cerveau, font com-

prendre plusieurs phénomènes dont l'explication était impossible par les théories ordinaires. Il a amélioré la doctrine d'*Hoffmann* sur l'hémorrhagie. Il a donné de nouveaux éclaircissemens sur les maladies nerveuses et humorales, soit relativement à leurs caractères distinctifs, soit relativement aux rapports plus généraux et plus vrais sous lesquels il les a considérées. En un mot, il est peu d'objets dans la médecine que ce grand homme, à l'aide de sa critique et de sa doctrine choisie, n'ait corrigés ou éclaircis de quelque manière. Il ne mérite pas moins nos éloges et notre admiration pour l'art singulier et difficile de retracer avec cette touche vive et énergique qui lui est propre, l'histoire fidèle et exacte des maladies dans leurs différens états; de commencement, de développement, etc., dans leurs complications, et l'existence simultanée, ou la succession variée des phénomènes qui les accompagnent; histoire qu'il a décrite d'après les observations, et qui n'est pas le fruit de la lecture, de la compilation, ni des méditations hypothétiques du cabinet.

Malgré tant de précieux avantages de la méthode de *Cullen*, cet auteur ne me paraît pas exempt de défauts, soit pour n'avoir pas assez généralisé ses principes, soit pour n'en avoir

pas

pas étendu suffisamment l'application, soit enfin à cause de la nature et de la limitation de son plan. Il n'a pas offert une théorie aussi complète et aussi satisfaisante qu'il le pouvait; ses discussions manquent quelquefois de profondeur, et son système pèche faute de principes. Il n'a pas toujours assez profité des recherches des modernes sur tous les points de la médecine. Le scepticisme critique dont il a indroduit l'usage d'après des vues utiles, le jette souvent dans le vague des incertitudes et des inutilités au milieu desquelles l'esprit du lecteur indécis et vacillant ne trouve rien qui lui serve d'appui, ni qui soit capable de le fixer. On peut encore lui reprocher la prévention injuste et défavorable qu'il eut pour la médecine des anciens. Le médecin sage, également éloigné d'un attachement commode pour l'antiquité, et d'un enthousiasme aveugle pour les modernes, compare indifféremment et met à contribution les découvertes et les pensées des savans de toutes les nations et de tous les âges. Si les idées des anciens ne sont pour nous que de simples opinions, on trouve néanmoins dans leur ensemble des vérités de fait, et des connaissances solides. Admirons donc le génie brillant et élevé, la conception claire et nette,

le jugement sain et dél cat, la sagacité rare et particulière, le choix et la cohérence de la doctrine, enfin l'ordre et la méthode du professeur d'Edimbourg dans l'exposition de ses idées, et dans la recherche de la vérité : toutes ces grandes qualités rendront le nom de *Cullen* aussi recommandable à la postérité qu'il a été respecté de ses contemporains; mais profitons nous-mêmes de cette liberté de critique dont il nous a proposé l'usage, et osons en indiquer les défauts, afin que ses successeurs apprennent à les éviter.

Le succès de cette réforme a été aussi rapide qu'étendu, et tout fait espérer qu'il sera durable. Les écoles, en reconnaissant enfin la faiblesse des dogmes anciens comparés aux connaissances nouvelles, ont adopté avidement des principes plus simples, plus lumineux et plus solides. Ce n'est pas que l'opinion d'un seul auteur doive tenir dans l'avilissement et l'esclavage l'esprit de tous les médecins. Souvent en médecine une sage hardiesse a complètement brisé l'idole de l'autorité; mais parmi toutes les théories qui ont paru dans ces derniers tems, celle qui est le résultat d'un demi-siècle de recherches, et de travaux dirigés vers l'objet le plus utile et le plus grand de l'économie ani-

male, et à laquelle le docteur *Cullen* a eu la plus grande part, relativement à la forme systématique, a enfin obtenu l'assentiment le plus général (1).

SECTE DES EXCITABILISTES,

Sous Brown.

Dans cette même Université d'Edimbourg où la théorie physiologique de *Cullen* obtenait les succès les plus brillans, *Brown*, son collègue et son rival, ne négligeait aucun moyen pour établir et lui opposer un système entièrement différent. Il paraît que dans le principe ses opinions ne fixèrent pas sérieusement l'attention des médecins, et ne furent alors regardées que comme le produit informe d'une imagination fantastique et ardente; mais l'auteur, irrité du peu d'accueil

(1) Le système du célèbre docteur *Rosa*, sur la vapeur animale expansible, dans laquelle il fait consister le principe de la vie, quoiqu'il soit accompagné d'une suite respectable d'expériences variées et bien combinées, n'a pas procuré à la théorie et à la pratique médicale, strictement parlant, cette révolution qu'elle paraissait devoir opérer; il ne m'appartient donc pas d'en faire mention. Du reste, l'Italie et les autres nations de l'Europe, ont déjà applaudi aux talens distingués, au savoir profond, à l'industrie expérimentale, et à l'élocution de l'illustre professeur de Modène.

qu'on leur faisait, et regardant d'un œil triste et jaloux les progrès toujours croissans du système de son adversaire, s'appliqua avec tant d'ardeur à embellir sa doctrine et à la consolider par des argumens nouveaux, qu'il parvint enfin à la présenter sous une forme moins irrégulière et plus attrayante. Il avait tous les talens nécessaires à un chef de parti, car il était doué d'un génie vif et pénétrant, d'un jugement ferme et sévère, et d'une force de raisonnement dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire de la médecine. Un certain nombre de jeunes gens éblouis par une apparence séduisante de simplicité et de régularité s'attacha à cette théorie, entreprit de la soutenir, accrut le nombre de ses partisans, et *Brown* se vit enfin à la tête d'une nouvelle secte qui compte quelques adhérens en Angleterre et ailleurs.

Brown suppose dans la fibre animale une faculté dont il convient ignorer l'origine et la manière d'agir, mais dont il conçoit les effets et les lois: il l'appelle excitabilité. C'est elle qui distingue la matière inerte de la matière vivante, l'animal et le végétal, du minéral. Mais cette faculté resterait toujours dans l'état de pure puissance, c'est-à-dire d'inaction, de nullité, si elle n'était mise en exercice par d'autres puis-

sances qui sont tous les agens extérieurs. Le produit de leur action sur l'excitabilité constitue l'état de vie. Tous les êtres animés ne vivent que parce que les puissances externes agissent sur eux, et réciproquement ces mêmes puissances n'agissent sur les mêmes êtres qu'autant qu'elles mettent en action l'excitabilité. C'est à cette faculté que les systèmes vivans doivent l'aptitude à la vie, et c'est aux forces extérieures qu'ils doivent l'aptitude à l'action. En conséquence, ils ne possèdent pas un fonds de vitalité intrinsèque, originel et indépendant; mais ils le reçoivent du dehors. Qu'est-ce donc que la vie ? Un état passif forcé et précaire. Une des propriétés de l'excitabilité est de se consumer à mesure qu'elle est exercée, et au contraire de s'accumuler à proportion qu'elle manque de puissance qui agisse sur elle. C'est sur cette accumulation et cette dissipation progressive, effectuée suivant certaines lois, que l'auteur fabrique l'explication du plus grand nombre des phénomènes physiologiques et pathologiques. La mort n'est que l'effet de l'épuisement total de l'excitabilité.

Toutes les puissances extérieures ne possèdent qu'une seule et même manière d'agir, c'est de stimuler; mais cette action, quoique seule et

uniforme dans sa nature, admet cependant une immense variété dans ses degrés et par conséquent dans ses effets. Cette grande variété d'effets produits par les stimulus extérieurs, et leurs rapports avec les différences d'intensité constituent les modifications que peut éprouver l'économie animale dans tous ses états, et dans toutes ses constitutions, soit de santé, soit de maladie. Si les stimulus agissent dans un degré médiocre, c'est-à-dire sans pécher par défaut, ni par excès, mais de telle manière qu'ils suffisent aux besoins de l'économie pour l'exécution des fonctions; alors ils produisent cet état que l'on nomme santé. Si, au contraire, ils agissent en moins ou en plus, alors ils donnent lieu à l'état opposé qu'on nomme maladie. Ce sont les mêmes causes qui produisent la vie, la santé, la maladie et la mort. Elles ne diffèrent que dans les degrés de leur action. Toutes les maladies ne dépendent donc que du défaut ou de l'excès de stimulus. L'auteur appelle les maladies qui proviennent de la première cause, asthéniques ou maladies de langueur, et celles qui proviennent de la seconde cause parvenue à un certain degré, sthéniques ou maladies de vigueur. Il y a deux formes de maladies; et c'est à ces deux classes qu'elles doivent se réduire.

Mais les maladies asthéniques ou de langueur peuvent naître également ou d'un excès de stimulus poussé à un degré trop fort de vigueur et d'énergie, ou d'un défaut absolu de ce même stimulus; de là deux espèces de faiblesses qui causent les maladies de langueur. On appellera la première, faiblesse indirecte, la seconde, faiblesse directe; distinction essentielle dans la pratique. En un mot, tous les états, toutes les formes, toutes les apparences différentes que peuvent offrir l'état de santé et celui de maladie, sont contenus essentiellement et ont leur existence dans la seule variété des degrés du stimulus; de même la différence des degrés de stimulus des médicamens qui rentrent tous dans la classe des puissances extérieures, et n'agissent pas autrement qu'en stimulant, constitue la diversité étonnante de leurs effets. Ainsi, par exemple, toutes les déviations légères et imperceptibles du point précis de la modération salutaire que peut éprouver l'action du stimulus, produisent tous les états pour ainsi dire collatéraux et limitrophes de celui de santé, jusqu'à ce que parvenues insensiblement au degré absolu de défaut ou d'excès, elles donnent lieu à une maladie asthénique ou sthénique. L'auteur appelle prédisposition le produit de tous les degrés de

stimulus qui s'éloignent du point fixe de modération, soit en moins, soit en plus. Elle comprend tous les espaces intermédiaires qui existent entre l'état de santé et celui de maladie. La prédisposition forme un article très-étendu de la pathologie *brownienne*.

Comme il n'existe que deux véritables formes de maladie ; les asthéniques, ou produites par l'une et l'autre espèce de faiblesse, et les sthéniques, ou celles qui sont causées par l'action d'un stimulus porté jusqu'à un certain degré de force, de même toutes les méthodes curatives se réduisent à ces deux nombres, la méthode sthénique ou fortifiante, et l'asthénique ou débilitante. Mais les maladies sthéniques sont très-peu nombreuses en comparaison de la classe immense des maladies asthéniques. L'auteur n'hésite donc pas entre les deux méthodes curatives et donne la préférence dans le plus grand nombre de cas au régime fortifiant ou sthénique, et précisément dans le rapport de 97 à 100 : de manière que sur cent maladies trois seulement réclament la méthode débilitante. En conséquence, *Brown* la proscrit presqu'entièrement de la pratique médicale, et il n'accorde la faveur de sa protection qu'à l'usage exclusif des fortifians, des excitans et des stimulans. Il ful-

mine des décrets d'ignorance et d'imposture contre les médecins anciens qui n'ont connu et employé que la méthode débilitante. Il rejette également et exclut de sa pathologie laconique les causes matérielles de maladie, les différens états morbifiques des solides et des fluides, et toutes les manières d'agir qu'on attribue aux médicamens, excepté la seule faculté stimulante. *Brown*, enfin, détruit d'un seul coup et anéantit les théories physiologiques, pathologiques et thérapeutiques enseignées jusqu'à présent dans les écoles. Il traite avec tant de mépris les médecins de tous les tems, il accumule de si grands reproches contre leurs doctrines, il montre à chaque pas tant de présomption, tant de confiance dans ses lumières et dans sa théorie, qu'à l'entendre parler on pourrait voir dans sa personne le véritable héros de la médecine, le seul exterminateur des monstres et des chimères qui ont infecté la terre ; en un mot, le génie divin et bienfaisant qui a eu le bonheur de faire d'un art conjectural et incertain, une science évidente et démonstrative. Au ton méprisant, impérieux et hardi avec lequel il donne ses opinions et ses décrets, il semblerait intimer à toutes les écoles de médecine de l'Europe, jusqu'alors livrées à l'ignorance et au délire de

leurs instituteurs, de le reconnaître enfin pour l'inventeur de la véritable science médicale, pour le nouvel Apollon de la médecine, et de recevoir, dans le silence et la soumission, les vérités infaillibles et divines que du fond de son sanctuaire il se complait à révéler au monde pour le bonheur des mortels affligés.

Jamais sur le théâtre de la médecine ancienne et moderne on n'a vu paraître un système aussi spécieux, et construit avec autant de travail et de symétrie du fond d'un cabinet et dans le silence absolu des faits ; et l'on ne doit pas être étonné qu'il ait trouvé en Angleterre un grand nombre de sectateurs parmi les jeunes médecins. L'imagination, au premier abord, est surprise, émerveillée, et la jeunesse est rarement en garde contre les charmes de l'illusion. Mais l'effet de la première impression une fois évanoui, et l'effervescence de l'imagination une fois calmée, si l'on veut soumettre tranquillement le système de *Brown* à la pierre de touche de l'observation et des faits, si l'on veut en estimer la valeur réelle dans la balance impartiale de la critique ; à quoi se réduira-t-il ? à un cercle captieux de quelques mots bizarres inventés avec adresse ; à une hypothèse spéculative créée par des hommes sédentaires qui, avec un génie ardent, une ima-

gination active, vivent dans l'habitude d'une oisiveté curieuse et savante ; à un édifice bizarre et spécieux, mais fragile et vacillant. En faire l'esquisse, c'est déjà l'avoir réfuté, et, suivant moi, l'examen de cette doctrine ne mérite pas une discussion sérieuse de la part des praticiens instruits.

L'excitabilisme de *Brown* est fondé sur deux points cardinaux, l'état passif et dépendant de la vie, et la manière d'agir de toutes les forces extérieuses réduites au seul stimulus. Ces bases me paraissent chimériques. D'abord, si l'on examine attentivement tous les phénomènes de l'économie animale, on verra clairement que le principe de la vie, loin d'être un état passif dû à l'action des puissances extérieures, a, au contraire, une existence propre, indépendante et essentiellement active. A la vérité, il est modifié par les causes externes de différentes manières et proportionnellement à leur action, mais il n'en est pas le produit. Je pourrais démontrer cette vérité par l'existence et l'origine de la vie qui a lieu avant l'action de ces causes ; par la constitution essentielle, et la mesure variée du principe vital qui est toujours constamment proportionné aux différentes époques de la vie, et relatif aux tempéramens et aux sexes ; par l'inef-

ficacité des substances médicamenteuses sur les animaux privés de la vie ; par l'action des remèdes, toujours conditionnelle et relative à l'état actuel du principe vital, ou, en d'autres termes, dépendante de la différente susceptibilité du corps vivant sur lequel ils agissent et qui n'est jamais absolue et nécessaire, c'est-à-dire, produite uniquement par leur impression. Je pourrais ajouter beaucoup d'argumens semblables pour dépouiller les forces extérieures du pouvoir indépendant que *Brown* leur accorde, et prouver que la véritable cause et l'explication des effets produits par les puissances externes, résident dans la réaction du principe de la vie. Une secte célèbre de médecins, et un grand homme qui lui est opposé, se sont déjà trouvés d'accord pour démontrer d'une manière plausible les différens points de physiologie et de thérapeutique sur lesquels est fondée la véritable théorie.

Quant au second principe fondamental de la doctrine brownienne, je veux dire l'unité dans la manière d'agir des causes extérieures rapportée exclusivement au stimulus, on pourrait demander simplement à son auteur, pourquoi, en supposant que tout agisse en stimulant sur les êtres animés, les effets produits par ce stimulus ne

sont pas du même genre, et ne portent pas tous le sceau de l'uniformité d'action de leurs causes? Comment une si grande diversité de résultats peut-elle naître d'une cause unique? Si l'identité des effets suppose, comme l'établit *Brown*, et comme tous les philosophes le pensent, l'identité de cause, la différence des effets ne doit-elle pas aussi entraîner et supposer la différence des causes? Les degrés du stimulus, me répondrait l'auteur, sont infinis; leurs effets doivent donc l'être aussi. Mais il faudrait ne pas avoir la moindre notion élémentaire de la logique, pour ignorer que la variété de degré dans une cause altère seulement l'intensité et la qualité de l'effet, mais n'en change point le genre ni la qualité. Elle le rend plus grand ou plus petit; mais il n'est pas entièrement dissemblable. Cependant quelle nombreuse différence, je ne dirai pas dans le degré et la quantité, mais dans la nature des effets, peuvent produire et produisent réellement sur les corps animés, non-seulement les diverses classes de remèdes, mais encore le même remède? C'est un fait connu de tous les médecins, et il faudrait porter l'impudence au dernier point pour le nier.

Relativement à quelques autres articles principaux de la même doctrine, entre lesquels je

citerai la réduction de toutes les affections maladives à deux seules classes, il me paraît superflu d'insister de nouveau sur les difficultés qu'elle entraîne, et de rebattre toujours le même sujet. Il s'est écoulé plusieurs siècles depuis que *Galien* a réfuté victorieusement la classification des maladies établie par le nouveau *Thessalus* écossais (1). C'est la meilleure preuve que je puisse avancer de la conformité qui existe entre le système des méthodistes et celui de *Brown;* encore le premier me paraît-il mieux conçu dans ce qui concerne la pratique. Lorsque j'ai traité de la secte ancienne des méthodistes, j'ai déjà exposé mon sentiment sur le mérite de cette doctrine, comme bientôt je ferai sentir les avantages de l'excitabilisme qui en renferme certainement de très-précieux si on le considère comme une simple opinion isolée, et si l'on s'abstient de le regarder comme un système général et susceptible d'une application universelle. Mais si l'on veut restreindre arbitrairement les formes multipliées des maladies à deux classes, et d'après le même principe, établir un nombre égal de méthodes curatives ; n'est-ce pas insulter à la dignité et à la vérité de la pratique, et

(1) *Methodus medendi*, dans les premiers chapitres et ailleurs.

rendre dangereux dans ses bases un art qui déjà le devient assez, soit par l'obscurité qui couvre son objet, soit par l'insuffisance des artistes? Il me semble que j'entends les médecins raisonnables dire aux nouveaux méthodistes: abandonnez un moment la lutte académique devenue inutile; occupez-vous un instant, au lit des malades, de la recherche des moyens de leur guérison; oubliez, s'il se peut, en faveur de vos méthodes chéries, toutes les autres manières de guérir réclamées et sollicitées par la nature même des maux; négligez la considération de la diversité des causes qui produisent les mêmes effets, et la diversité des effets produits par la même cause; mettez de côté les causes matérielles des maladies, les différentes complications, et beaucoup d'autres circonstances qui, non-seulement exigent des méthodes différentes, mais encore des modifications et des gradations infinies et imperceptibles dans leur emploi; n'ayez aucun égard pour toutes ces combinaisons, et trouvez s'il se peut dans les productions informes et variées de la nature le caractère et l'empreinte de cette simplicité factice et illusoire, de cette symétrie régulière et compassée que vous admirez avec enthousiasme dans les ouvrages et dans les systèmes de vos insti-

tuteurs contemplatifs. Vos succès recevront de notre part des applaudissemens vifs et sincères. Mais si, au contraire, le malheur de votre méthode prouve à chaque instant les conséquences pernicieuses des hypothèses chimériques que vous respectez ; si à chaque pas la nature protéiforme déconcerte vos plans limités et votre théorie idéale ; alors soyez plus francs et plus vrais ; renoncez avec courage aux prestiges de l'imagination, et aux périlleux attraits d'une spéculation ingénieuse et métaphysique. Écoutez les sages leçons que vous donne la nature ; entrez dans la carrière longue et pénible, mais utile, de l'observation et des faits ; soyez plus confians dans votre expérience et dans votre propre raison ; cherchez vous-mêmes un guide fidèle et sûr qui sache vous indiquer l'entrée de ce labyrinthe vaste et difficile. La nature, muette pour d'autres, se découvre à ceux qui s'appliquent à l'observer avec un œil attentif, pénétrant et dégagé de prévention.

L'auteur ne recommande dans la cure du plus grand nombre des maladies, que la méthode sthénique ou fortifiante, précepte opposé aux notions les plus saines de l'état pathologique. En général, les maladies ne se manifestent pas sans une réaction des systèmes vivans contre l'action

l'action des puissances nuisibles, ce qui suppose un certain degré de force. S'il était permis de mettre de côté, dans ces sortes de discussions, les généralités abstraites et les propositions absolues, on serait plus fondé à ériger en maxime générale l'opinion contraire, qui réclame en sa faveur la sanction du plus grand nombre des praticiens anciens et modernes ; mais les médecins vrais et sages, qui connaissent toutes les modifications et les changemens que les maladies doivent apporter dans les méthodes curatives, mettront sur la même ligne, et la proposition de *Brown*, et celle des praticiens vulgaires qui lui est opposée.

Quelles sont donc les prérogatives de la doctrine de *Brown?* En qualité de système, elle me paraît n'en avoir aucune : comme opinion particulière, elle mérite d'être connue des médecins, et de fixer leur attention; elle renferme, quant à la théorie, une des vues les plus grandes et les plus philosophiques sur l'origine et la nature de la vie, ainsi que des affections maladives, qui est propre à faire mieux connaître les lois mystérieuses, les modifications et la manière d'être de la puissance vitale, dont l'auteur, au moyen de quelques idées nouvelles, a amplifié l'histoire, et les connaissances qui s'y

rapportent ; mais tout ce qu'il avance comme principes indubitables, exige d'être soutenu et confirmé par les faits. Sa manière de considérer les maladies et l'action des remèdes, quoique évidemment fausse et absurde en elle-même, offre cependant au praticien des réflexions utiles. Elle tend à diriger l'attention des médecins vers les affections générales, à faire considérer les maladies plus en grand, à détruire la fausse doctrine des spécifiques, et à faciliter l'application des méthodes curatives ; et quoique tous ces traits ne soient pas particuliers et exclusivement propres à l'excitabilisme, comme on voudrait le persuader, ils y sont néanmoins tracés avec force et hardiesse. Qui pourrait encore croire à l'existence de toutes les différentes causes prochaines et matérielles des maladies imaginées par les médecins des siècles passés, et fondées principalement sur l'altération des fluides ? Qui pourrait ajouter foi à ces manières d'agir si multipliées, attribuées communément à autant de classes supposées de remèdes ? Quel médecin dépourvu de préjugés n'avouerait pas volontiers que la médecine se trouve encore surchargée de détails inutiles, de subtilités vaines, plus dignes de figurer dans les exercices scolastiques que dans les usages cliniques, et que les progrès

ultérieurs de l'art de guérir, ainsi que de l'esprit de critique, réclament même, depuis la réforme de *Cullen*, des rectifications et des améliorations nouvelles ? Mais réformer n'est pas détruire, et selon *Brown*, c'est-là l'unique moyen d'améliorer une science. Quoi qu'il en soit, les erreurs fondamentales de son système ne privent pas de leurs avantages intrinsèques quelques spéculations ingénieuses et originales que l'on trouve dans ses ouvrages, et il ne faut pas les confondre avec les opinions paradoxales et extravagantes pour lesquelles il montrait trop de prédilection. Le véritable philosophe compare et profite; il ne rejette pas avec dédain, et ne se laisse pas non plus dominer par un enthousiasme ridicule (1).

PROGRÈS ULTÉRIEURS.

État actuel de la médecine.

TANDIS que le célèbre *Cullen*, en soumettant à des principes généraux les faits récens ou

---

(1) Les médecins italiens doivent savoir gré au zèle des illustres *Moscati* et *Rasori* : au premier, pour la réimpression qu'il leur a procurée des élémens de médecine de *Brown*, et au second, pour l'élégante traduction qu'il a faite, de l'anglais, du *Com-*

mieux examinés dus aux recherches des modernes sur le système animal, s'occupait à

pendium de la nouvelle doctrine médicale, avec des notes et un discours préliminaire.

Brown, dans la seconde partie de ce *Compendium*, prétend réfuter le système de *Cullen*; et certainement si quelques faibles objections, jointes aux injures violentes, à l'acharnement et à l'aigreur la plus marquée contre la réputation d'un homme célèbre, méritent le nom de réfutation; personne mieux que *Brown* n'a réussi dans cette entreprise difficile. Mais quoi? au lieu d'un examen tranquille des principes fondamentaux établis par l'illustre réformateur de la médecine, et d'une critique raisonnée de la médecine physiologique, *Brown* se borne à attaquer la doctrine du spasme, comme il l'appelle, et la force médicatrice de la nature, comme si *Cullen* avait donné le spasme pour la seule cause prochaine de toute maladie, et la force médicatrice de la nature pour une loi universelle. Le spasme est-il la seule pierre angulaire de la doctrine de *Cullen*? Est-il mis en avant comme la source de toute affection maladive à laquelle le corps humain peut être sujet? Il est, dira-t-on, la cause de la fièvre. Mais *Cullen* fait-il consister réellement dans le spasme, ou plutôt dans l'énergie diminuée du cerveau, suivie et accompagnée du spasme de la peau, la cause prochaine et primitive de la fièvre? Que le lecteur examine avec attention le texte de *Cullen*, et qu'il décide impartialement jusqu'où peut aller la critique de *Brown*. Quant à la force médicatrice de la nature, ceux qui ont médité les ouvrages du *Boerhaave* écossais, connaissent l'estime qu'il en faisait lui-même, ce qu'il reproche aux stahliens, et sous quel point de vue judicieux et sensé il considère cette loi de l'économie animale dans son excellent *Traité de la fièvre*. Qu'est-ce donc que la réfutation de *Brown*? Une invective perpétuelle contre le mérite supérieur de son illustre collègue. Et quelle différence y a-t-il entre l'un et l'autre système? Celle qui distingue une réforme grande et salutaire d'une hypothèse pernicieuse et insuffisante.

opérer une réforme importante, la médecine ne cessait de faire des progrès assurés et rapides. Non-seulement les travaux réunis des médecins de toutes les nations cultivées de l'Europe l'ont améliorée et enrichie d'observations, de vues et de doctrines nouvelles, dans presque tous les points de théorie et de pratique, mais elle a profité en même tems des progrès des sciences naturelles qui ont avec elle des rapports directs et indirects. L'histoire naturelle, singulièrement perfectionnée et accrue depuis cette époque, indépendamment de ses méthodes qu'elle lui a fournies pour la division des maladies, a encore contribué à étendre le domaine de la matière médicale.

L'art de guérir doit à la physique expérimentale, dont l'avancement a été marqué depuis le milieu du dix-huitième siècle, par l'usage et l'application qu'il en a faite, une grande partie de ses progrès actuels, et les nombreuses découvertes dont il s'est enrichi dans toutes ses ramifications ont éclairci, d'une manière stable, ces points importans de la physique animale sur lesquels on n'avait eu jusqu'alors que des notions fausses ou imparfaites. La connaissance plus certaine des propriétés et de l'efficacité des agens extérieurs, ainsi que de plusieurs

fonctions de l'économie, devenues d'une explication plus facile, en fournit la preuve la plus claire. La révolution que la chimie a éprouvée par l'activité des chimistes français doit aussi s'étendre à la médecine. Cette science, dépouillée de ses anciennes erreurs, se régénère à l'aide des principes les plus lumineux. La théorie est soumise à l'observation : les méthodes sont plus précises et plus exactes. La nomenclature est réformée, et le corps entier de la doctrine médicale s'organise sur un plan plus grand et plus philosophique. S'il nous est plus facile actuellement de rendre raison des instrumens extérieurs de la respiration, de l'influence de l'air vital sur la production de la chaleur animale, si la doctrine de la transpiration n'est plus basée sur les expériences grossières et inexactes de *Sanctorius*, enfin, si la théorie de l'animalisation commence à sortir des ténèbres, nous devons ces avantages aux dernières découvertes de la chimie, à laquelle la médecine n'a pas moins d'obligations que tous les autres arts utiles.

L'anatomie, qui paraissait être arrivée au dernier point de perfection, en découvrant dans ces derniers tems plusieurs parties imperceptibles des systèmes nerveux et lymphatiques, a prouvé

par les faits l'utilité des recherches anatomiques minutieuses et subtiles, et a humilié la témérité imprudente de ceux qui ne manquent pas, de tems en tems, de nier son usage dans la pratique médicale.

La médecine, soit théorique, soit pratique, a participé au mouvement d'impulsion que l'activité du siècle a communiqué à toutes les sciences. La théorie est devenue plus simple, plus claire, plus satisfaisante et plus usuelle. Un nombre considérable de faits relatifs aux nerfs, découverts et recueillis par des hommes célèbres, a fourni des notions plus exactes et plus certaines sur la sensibilité et la mobilité, a fixé avec plus de précision les lois, et déterminé la nature du principe vital, dont ces deux propriétés dépendent et tirent leur origine. Les phénomènes de la circulation sont mieux connus par l'industrie de ces grands expérimentateurs. La digestion n'est plus le produit des agens mécaniques, ni de la trituration; elle est basée sur une théorie nouvelle, et étayée d'un grand nombre d'expériences concluantes. Un médecin hardi paraît vouloir dissiper les ténèbres qui couvrent encore l'histoire de la nutrition, et celle de la sécrétion a acquis plus de vraisemblance par la doctrine du principe vital.

Personne n'ignore combien les physiologistes modernes, à force de travaux, ont déjà éclairci le mystère de la génération. Quel vaste champ pour les spéculations philosophiques que la théorie de l'inhalation des vaisseaux lymphatiques, dont on trouve quelques traces confuses dans les ouvrages du commencement du 18e siècle! phénomène qui parmi tant d'autres est bien propre à dévoiler les rapports physiques de l'extérieur avec l'intérieur de l'homme, ainsi que l'origine de plusieurs affections maladives, et le mode d'action des substances médicamenteuses. Quelle ampliation n'a pas reçue dernièrement la théorie de l'ossification pour nous diriger dans la connaissance du mécanisme de l'organisation primitive, et de l'accroissement progressif des organes animaux!

Mais une nouveauté qui pourrait changer entièrement la doctrine actuelle sur quelques points importans de physiologie, c'est sans doute l'admirable découverte de l'électricité animale interne faite dernièrement en Italie. L'électricité animale, depuis sa première découverte jusqu'à nos jours, avait été considérée comme une propriété singulière et exclusive appartenant à quelques poissons seulement, tels que la torpille et l'anguille tremblante qui pos-

sèdent la faculté de donner une véritable commotion électrique à ceux qui les touchent immédiatement, ou par l'intermédiaire d'un bon conducteur de l'électricité. Quelques physiciens avaient à la vérité voulu étendre cette faculté à d'autres êtres, en la supposant universellement dans tous les animaux : mais à quoi se réduisaient leurs preuves ? à de simples présomptions, à des conjectures et à des raisonnemens. Il ne faut pas confondre avec l'électricité animale proprement dite, l'électricité artificielle produite par le simple frottement, et dont quelques animaux donnent des signes évidens. L'observation surprenante de *Cotugno*, célèbre médecin de Naples (1), étant isolée et unique dans son genre, ne pouvait autoriser les physiciens à la considérer comme le résultat d'une propriété universelle : mais les expériences mul-

(1) *Cotugno* rapporte que disséquant une souris vivante avec un canif, la pointe de l'instrument venant à pénétrer dans les entrailles de l'animal, il se sentit frapper inopinément dans les bras et dans la poitrine par une violente commotion, dont il conserva l'impression pendant plusieurs jours. Voyez la lettre écrite à ce sujet par l'auteur au premier médecin *Vivenzio*, et rapportée à la fin de son ouvrage sur l'histoire de l'électricité médicale. Une autre expérience, non moins concluante en faveur de l'électricité animale, est celle que fit *Vassalli*, qu'il a communiquée au public dans ses thèses philosophiques imprimées en latin à Tortone, dans l'année 1791.

tipliées et faites avec soin sur cet objet par l'illustre *Galvani* de Bologne, tendent à ne laisser aucun doute sur l'existence d'une véritable électricité intérieure commune à tous les animaux. Elles semblent démontrer évidemment qu'il existe dans les êtres animés une électricité réelle, intérieure et inhérente, dans un degré faible à la vérité, et insuffisant pour se manifester au dehors par des secousses violentes, comme il arrive dans la torpille et dans l'anguille tremblante, mais capable cependant de produire les contractions et les mouvemens musculaires des animaux, et de servir aux usages de l'économie dans les animaux à sang froid ainsi que dans les animaux à sang chaud. Cette électricité qui s'excite d'elle-même dans les êtres vivans, sans être sollicitée par l'électricité artificielle, tire son origine de l'organisme même et de l'économie animale, exerce principalement son action sur les nerfs et les muscles, demeure dans un état d'équilibre entre les parties respectives, et se maintient encore dans les membres coupés et séparés du tronc tant qu'ils conservent un reste de force vitale (1). Telle

---

(1) On peut voir les circonstances de ces expériences, et les particularités d'autres résultats, dans la dissertation de *Galvani*, qui a pour titre : *Commentarius de viribus electricitatis in motu*

est en substance la découverte de *Galvani*. Son illustre auteur, et ceux qui se sont occupés des mêmes recherches n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences nouvelles, et de s'en servir dans l'explication des mouvemens animaux et d'autres phénomènes physiologiques, et il est à désirer qu'elles soient confirmées par les expériences et les discussions ultérieures des physiciens, des physiologistes, dont un objet si important exercera long-tems sans doute l'industrie et l'attention.

La pathologie, ou l'histoire philosophique des phénomènes de l'économie animale dans l'état contre nature, a ressenti également l'influence des lumières et des réformes nouvelles. Toutes les parties en ont été rectifiées. La théorie générale des maladies réduite à un appareil scolastique de définitions sèches, de divisions et de distributions, produit funeste des subtilités des Galénistes et des Arabes, s'occupe immédiatement des lois du corps malade. Leur distribution est plus naturelle, plus exacte et plus méthodique; la détermination

musculari, Bononiæ, 1791; et dans les mémoires sur l'électricité animale du célèbre *Alexandre Volta*, qui, par ses expériences et par la méthode d'induction, a poussé fort loin ses recherches. Consultez encore les lettres des illustres *Valli* et *Carradori*, auxquels le galvanisme doit aussi son avancement.

des caractères est tirée de leurs affinités et des indications curatives; la recherche des causes prochaines ou de l'essence véritable des maladies est substituée aux anciennes hypothèses chimériques, et à l'énumération stérile des causes éloignées si nombreuses, si variées, et cependant si peu différentes dans leurs résultats. On explique d'une manière plus logique et plus plausible les symptômes dont l'immense cortége devait induire en erreur le médecin sans expérience, et ne pouvait découvrir la simplicité de leur origine. La doctrine des signes est plus étendue et tend à mieux diriger dans la pratique.

Le plan thérapeutique est fixé sur l'essence des maladies et non plus sur leurs apparences. La méthode curative s'éloigne également et de l'autocratie illimitée de la nature, et de l'importune activité de l'art. L'action des remèdes est déduite de principes nouveaux, et non de la diversité trompeuse de leurs effets. Enfin l'union et l'accord réciproque de la théorie avec la pratique, proposée, et tentée si souvent et sans succès, est réalisée. Toutes ces réformes heureuses, et d'autres encore projetées et mises à exécution dans ces derniers tems, doivent porter la thérapeutique et la pathologie, jus-

qu'alors occupées de minuties subtiles, et que défiguraient les opinions les plus fausses maintenues par l'autorité et le respect, au niveau de l'évidence et de la vérité.

La pratique, ou l'histoire particulière des maladies et l'art de les guérir, ne pouvait rester dans le même état pendant que la théorie se perfectionnait, et que la partie expérimentale faisait des progrès. Non-seulement elle s'est agrandie en acquérant une immense collection de faits et d'observations particulières destinées à éclaircir la théorie, ainsi que la manière de guérir de chacune des affections maladives; mais encore elle a multiplié l'application de ses principes. La méthode curative en général est devenue plus simple et naturelle, et en outre plus active et plus efficace, mieux raisonnée, et plus assurée que celle des siècles antérieurs. Les médecins instruits zélés pour les progrès de leur art, semblent n'avoir d'autres vues que celles de donner plus de certitude aux préceptes thérapeutiques, de rectifier les méthodes, d'étendre l'application des moyens généraux et efficaces, et de purger la pratique des superfluités et des anciens abus. Aussi de nouvelles lumières ont-elles été répandues sur l'histoire, les complications, les affinités, et la

marche de chaque maladie. La théorie des fièvres, qui ne pouvait être suffisamment claire par la considération seule du système sanguin et sans le secours des fonctions du système nerveux, n'a plus l'apparence d'un mystère impénétrable depuis les connaissances nouvelles. Quel est en effet le médecin instruit qui ignore les dernières modifications introduites par les soins et les recherches des médecins anglais? Les doctrines exactes et approfondies que nous possédons sur les forces principales qui constituent la vie, le sentiment et le mouvement, et les dernières découvertes sur l'origine, la distribution et l'étendue du système lymphatique et cellulaire, n'ont pas répandu moins de clarté sur les maladies nerveuses et humorales, également tributaires de ces deux systèmes d'organes. Ces deux branches de la pratique, si bien connues de nos jours, suffiraient seules pour démontrer les progrès étonnans de la médecine actuelle. On ne peut nier que nous n'avons pas encore des idées positives sur la nature et l'essence de quelques classes de maladies, et de certaines dégénérations des fluides qui portent les désordres les plus graves dans la machine humaine, et que beaucoup de points de pratique sont encore enveloppés de ténèbres

épaisses : mais ce défaut est-il exclusif et particulier à la médecine ? et n'est-ce point une propriété commune à toutes les sciences de fait et d'observation, qui ne peuvent être perfectionnées que par l'opération lente et tardive du tems et de l'industrie ? Quoi qu'il en soit, les médecins ont déjà adopté la véritable manière de procéder dans les sciences, et avec un tel guide la médecine expérimentale ne peut manquer d'avancer à grands pas au terme de la perfection.

Au nombre des améliorations de la pratique dont j'ai parlé d'une manière générale, la découverte de l'extirpation de la petite-vérole, si avantageuse et si intéressante pour l'humanité, exige une mention particulière. *Rast* et *Camus*, médecins français, soupçonnèrent les premiers la possibilité de la destruction de la variole, et ils exposèrent leurs idées dans quelques mémoires ; mais ils n'étendirent pas fort loin leurs vues, et ils ne leur donnèrent pas une grande importance. C'est au docteur *Paulet*, leur compatriote, qu'appartient l'avantage d'avoir démontré évidemment l'origine de cette maladie pestilentielle étrangère à l'Europe, d'avoir prouvé que l'air n'a pas la faculté d'en être le véhicule, et d'avoir indiqué les moyens que les

Gouvernemens doivent employer pour l'extirper du sol européen. *Sarcone*, dont le génie et l'érudition ne sauraient obtenir trop d'éloges, a traité, en Italie, le même sujet, quoique d'une manière moins claire et moins précise, et a proposé de nouveau comme une tentative l'extirpation de la petite-vérole. Mais tous ces médecins n'avaient pas examiné l'histoire de cette maladie depuis sa première origine ; ils ne l'avaient pas suivie scrupuleusement dans toutes ses invasions successives ; ils ne l'avaient pas considérée dans ses rapports de convenance avec les autres maladies contagieuses ; ils n'avaient pas réduit à des instructions simples et faciles les réglemens et l'exécution de cette grande opération. Toutes ces ampliations, et plusieurs autres considérations accessoires, ont été examinées et traitées complètement par le docteur *Scudéri*, médecin sicilien. Habitant un point ignoré du centre de la Sicile, où les découvertes les plus importantes de l'Europe trouvent un accès tardif et difficile, étranger à tout ce qu'on avait écrit ailleurs sur cet objet, les points fixes d'où part l'auteur pour arriver à la démonstration de ce système, la marche qu'il a suivie dans cette vaste carrière, diffèrent entièrement des guides qui

qui ont dirigé ses illustres prédécesseurs. L'auteur, en se reportant à l'origine primitive de la variole, fixe à Athènes la première apparition sortie de l'Ethiopie. La fameuse peste d'Athènes décrite si élégamment par *Thucydide*, et chantée par *Lucrèce* sous les noms de *Morbus* et de *Lues*, transmise à la postérité par *Hippocrate* sous le nom de feu sacré, ne fut autre chose qu'une épidémie varioleuse. Les pestes successives de Syracuse, de la Grèce, d'Alexandrie, celle qui affecta la Grèce pour la troisième fois, toutes décrites sous la dénomination de peste, de *Lues*, de pustules pestilentielles, et de peste pustulaire par *Diodore* de Sicile, par *Hérodote*, et par *Galien*, ne furent, selon *Scudéri*, que la même maladie contagieuse décrite ensuite plus amplement et d'une manière plus précise, et caractérisée dans le neuvième siècle par *Rhasés*, médecin arabe, sous le nom de variole. Il croit en outre avoir démontré que les fièvres ardentes et frénétiques, les intermittentes malignes, l'angine épidémique, la toux convulsive, et quelques autres maladies, sont des restes funestes et des produits de la variole et de la rougeole; que la fièvre de Hongrie, les pétéchiales contagieuses, et généralement toutes les maladies aiguës et chroniques distinguées

par leur nature contagieuse, ne prennent point naissance et ne se reproduisent point spontanément en Europe, mais qu'elles y sont transportées par des foyers arrivés du dehors. Il conclut de là qu'en soumettant ces maladies aux réglemens politiques établis contre la variole, on pourrait avec la même facilité les éteindre et les chasser de l'Europe, qui depuis tant de siècles en a reçu et conservé dans son sein les germes destructeurs. L'auteur a non-seulement rendu l'exécution de ce plan plus facile, mais encore il l'a étendu à toutes les maladies contagieuses provenant, suivant lui, de foyers pestilentiels étrangers à l'Europe (1). Dans le même tems *Gil*, en Espagne, publia son mémoire sur l'extirpation de la variole. *Haygarth* a présenté dernièrement en Angleterre une ébauche de son plan de destruction de cette maladie, approprié au royaume, et cette méthode a encore ses partisans et ses panégyristes en Allemagne. Puissent enfin les remontrances isolées de ces écrivains pénétrer jusque dans les cabinets des gouvernemens trop tran-

(1) Voyez l'ouvrage latin de l'auteur, qui porte le titre suivant : *De variolarum, morborumque contagiosorum origine, causâ, atque facili extinctione, nunc primùm propositâ atque demonstratâ*: 2 vol. in-4°, *Neapoli*, 1789, *typis ac expensis regiis*.

quilles, et épargner à l'Europe un tribut si honteux et si désolant !

Ainsi que la médecine proprement dite, les branches subalternes de cette science ont éprouvé les mêmes changemens. La chirurgie, riche de connaissances nouvelles, dépouillée de ses erreurs et de ses anciens préjugés, est guidée par des principes plus lumineux et plus sûrs. Ses méthodes ont été corrigées et portées au plus haut degré de simplicité et d'efficacité, et le corps de la science a été renouvelé presqu'en entier depuis quarante ans. Les travaux de tant d'hommes célèbres dirigés vers ce but, en ont fait enfin une science nouvelle et un art plus salutaire. La pharmacie, sur laquelle les brillantes découvertes chimiques ont réfléchi la lumière, rectifie ses procédés et ses méthodes. Occupée à substituer l'activité, la simplicité et l'élégance dans ses préparations, aux combinaisons infinies de remèdes incertains, dégoûtans et inutiles, elle se met en état de pouvoir seconder plus avantageusement les vues salutaires des médecins dans le petit nombre d'indications vraies que les maladies présentent au milieu d'un concours de circonstances et de complications innombrables.

Toutes les nations cultivées de l'Europe, chacune selon la trempe particulière de son génie,

coopèrent aux progrès de la science médicale. La savante Italie, restauratrice des arts, ne demeure plus oisive à l'ombre de ses vieux lauriers ; les Asclépiades italiens, héritiers de la doctrine et de la gloire de leurs prédécesseurs, luttent à l'envi pour accroître la dignité et la splendeur de la médecine. La France, ingénieuse et entreprenante, a non-seulement accueilli et nourri dans son sein tous les germes des connaissances, mais encore elle les a dépouillées de leur jargon rebutant et obscur pour leur donner le langage aisé et poli de la société : elle les a répandues par-tout en établissant de nouvelles académies et des sociétés de médecine ; et en excitant l'industrie et les recherches expérimentales, elle a garanti les progrès futurs d'une science dont elle augmente et enrichit le domaine. Jalouse de son indépendance nationale, la fière et spéculative Angleterre secoue le joug de l'Esculape hollandais, et cherche à se frayer des routes nouvelles. Déjà elle s'entend avec joie proclamer comme la principale exécutrice de la dernière réforme ; et comme la cause de l'état présent de la médecine. L'Allemagne, sage, industrieuse, ne restreint plus l'art de guérir à la science stérile d'un formulaire absurde et incohérent, et ne fait plus consister la théorie dans l'appareil fastueux d'une érudition indi-

geste et scolastique ; replacée, par les lumières du dix-huitième siècle, sur les traces des *Léibnitz*, des *Hoffmann* et des *Stahl*, elle n'a plus d'autre but dans ses recherches que de rassembler de toutes parts, et de fournir de son propre fonds de nouveaux matériaux pour l'agrandissement du vaste et majestueux édifice médical. Quels résultats ne devons-nous pas attendre des efforts réunis de la doctrine, du génie, de la philosophie et de l'érudition ! Et qui oserait, dans l'état actuel de nos connaissances, assigner un terme aux progrès successifs et constans de la médecine ?

Avant de terminer cette introduction, je crois devoir examiner succinctement la valeur de quelques imputations dirigées contre la médecine moderne. On objecte en premier lieu, et on répète dans tous les livres, que malgré les prétendus progrès de cette science, l'art de guérir n'est effectivement pas plus avancé que du tems d'*Hippocrate*, et que depuis ce grand homme, il est resté stationnaire et même rétrograde ; objection aussi injuste qu'elle est fausse. Un pareil raisonnement n'est autre chose qu'un mélange bizarre d'idées qui confond les progrès abstraits et absolus de la médecine avec les opérations sensibles et relatives de l'art, les principes et les règles constantes et

générales auxquelles se réduisent ses progrès véritables avec les applications trompeuses. La partie exécutive des sciences est toujours limitée par une infinité de circonstances étrangères qui peuvent diminuer ou même détruire l'influence des principes. La cure des maladies est modifiée par tant de combinaisons différentes, qu'il est difficile de calculer d'une manière exacte et précise ce que l'on doit à la science qui prévoit, ou au concours d'une foule d'accidens inattendus. Les circonstances extérieures y ont souvent plus de part que les préceptes et les règles tirés de la science même. Une estimation rigoureuse d'élémens si multipliés et si variables est presque impossible à exécuter. Si les auteurs de cette objection étaient aussi justes et aussi impartiaux appréciateurs des choses, qu'ils sont admirateurs outrés de l'antiquité, ils reconnaîtraient, après les réflexions les plus légères, que les progrès de la science ne tendent qu'à réduire le nombre de ces élémens autant que possible, à diminuer le pouvoir et l'influence des circonstances extérieures, à restreindre le champ des conjectures et de l'arbitraire, en augmentant le domaine du savoir et des connaissances; en un mot, à rendre le succès de l'art de guérir plus indépendant des circonstances du dehors et de leurs complications, et

à l'assujétir davantage aux principes de la science, de manière, comme on peut l'espérer, que par le bienfait de ces réductions lentes et insensibles, la médecine puisse enfin être changée en un code simple, uniforme et inaltérable. Mais ce grand avantage est l'œuvre du tems, et l'époque en paraît très-éloignée. Néanmoins, si nous considérons les résultats les plus approximatifs, nous pouvons assurer hardiment que la médecine moderne est plus démonstrative, plus étendue et plus efficace que l'ancienne, autant que la théorie est plus certaine, plus lumineuse et plus solide. Il est en effet constant que si *Hippocrate*, *Galien* et les plus grands médecins de l'antiquité mettaient de côté les notions fausses et erronées qu'ils avaient sur les causes, les siéges et les symptômes du plus grand nombre des maladies, ils ignoreraient aujourd'hui le nom de plusieurs d'entre elles. Ils ne soupçonneraient ni l'existence, ni l'usage des moyens efficaces employés par les modernes, et dans beaucoup d'autres cas, leurs fonctions seraient bornées à une méditation oisive près des malheureux qui recevraient les secours les plus prompts du praticien le plus vulgaire de nos jours.

La seconde imputation regarde plus particulièrement la médecine du dix-huitième siècle.

On convient que pendant cette époque l'art de guérir a été plus cultivé, mais qu'il ne s'est pas enrichi de connaissances nouvelles autant que dans le siècle précédent. On allègue spécialement pour preuve les faits nombreux et les découvertes anatomiques si utiles dans la pratique qu'on a faites dans le dix-septième siècle ; imputation aussi fausse que la précédente. Les anatomistes de ce tems ont été les premiers, il est vrai, à démontrer la structure et la composition des organes grossiers et volumineux du corps humain ; mais les modernes, en allant plus loin dans l'anatomie sublime et transcendante, ont découvert une infinité d'objets dont les premiers n'eurent aucune connaissance. Ils ont rectifié les erreurs de leurs devanciers ; ils ont applani les doutes et les difficultés sans cesse renaissantes, et examiné les choses avec plus d'exactitude et de précision. Si le dix-septième siècle vante les *Bartholin*, les *Swammerdam*, les *Graaff*, les *Ruysch*, les *Malpighi* ; je crois que dans le siècle suivant les *Albinus*, les *Meckel*, les *Monro*, les *Hunter*, les *Haller*, les *Morgagni* et tant d'autres ne peuvent que gagner à ce parallèle. Les premiers se permettaient des hypothèses imaginaires sur l'usage et l'économie des parties qu'ils découvraient : les modernes, au contraire, ne pouvaient s'avancer sans avoir

premièrement détruit ces suppositions hasardées; la circonspection et la critique ont dirigé leurs pas. *Bonnet*, dans le dix-septième siècle, fut sans doute le premier à provoquer l'institution utile des dissections cadavériques, pour rechercher les causes et les siéges des maladies; mais combien l'art de guérir n'a-t-il pas fait plus de progrès par les soins et la sagacité de *Morgagni* et de *Lieutaud!*

La supériorité de la médecine actuelle, si l'on veut prendre ce mot dans le sens le plus précis, sur celle du siècle précédent, peut encore être prouvée, comme je le crois, par les faits généraux, les réformes, les nouveautés et les découvertes plus importantes dont j'ai parlé dans cette Introduction. Il n'est personne qui ne soit instruit des absurdités hypothétiques si fort en vogue pendant le dix-septième siècle, et des théories raisonnées et presqu'évidentes qui ont paru dans le dix-huitième, sur-tout pendant sa dernière moitié. Les seuls ouvrages des *Stahl*, des *Boerhaave*, des *Hoffmann*, des *Haller*, des *Cullen*, sans parler de tant d'autres doctrines particulières proposées et reçues concernant tous les points de la théorie et de la pratique, et qu'il est inutile de détailler, en fourniraient la preuve irréfragable. Le génie et l'industrie ont enrichi la médecine pendant le dix-septième

siècle ; mais les mêmes moyens employés plus universellement, avec plus d'ardeur, et dirigés par la critique et la philosophie, l'ont étendue, corrigée, et en ont rendu la pratique plus facile dans le siècle suivant. (1).

---

(1) Lorsque l'auteur a terminé cet ouvrage, il ignorait la découverte de la vaccine, et le vœu de tant d'illustres médecins, pour la destruction du mal le plus affreux répandu sur le genre humain, s'est réalisé. Ce serait peut-être le lieu de parler de l'origine et des progrès rapides de cette découverte ; mais les ouvrages qui traitent de l'histoire de la vaccine sont entre les mains de tout le monde. Les médecins connaissent les recherches des docteurs *Woodville*, *Pearson*, *Husson*, *Aubert*, *Odier*, *Décarro*, etc., et les travaux assidus du comité central établi à Paris. On ne se plaindra pas de l'insouciance des gouvernemens pour la propagation de la vaccine ; et cette fois les médecins n'ont à lutter que contre l'ignorance du peuple, et l'obstination aveugle des malheureux qui, tout en gémissant de se voir en proie aux ravages de la petite vérole, refusent le seul et unique moyen de s'en délivrer. Si la vaccine était une de ces nouveautés obscures, inutiles, mises en avant, et propagées dans l'ombre du secret, par quelques-uns de ces charlatans qui ne cherchent que des dupes et des richesses, le peuple sans doute se serait empressé d'accueillir une semblable découverte. Le mystère a tant d'attraits ! et les remèdes aux yeux des ignorans sont d'autant plus précieux qu'ils sont moins connus, ou décorés d'un nom extraordinaire. Mais les médecins se sont empressés de soumettre à l'expérience la plus scrupuleuse la découverte de *Jenner*. Secondés par les gouvernemens et par le zèle de quelques philanthropes, ils ont consacré leurs veilles à vérifier les observations du médecin anglais ; et lorsqu'ils ont dit aux peuples : *la vaccine préserve de la petite vérole*, cette proclamation n'était pas une conjecture hasardée, ni même fondée sur des probabilités ; mais elle était un principe certain, résultant d'une multitude innombrable d'ob-

servations semblables, répétées par différentes personnes dans des climats éloignés et opposés dans leur température ; observations constantes et jamais démenties, malgré l'impudence et la mauvaise foi de quelques opposans. Tant de simplicité a répandu la défaveur sur la plus utile découverte du dix-huitième siècle. La vérité nue ne saurait plaire aux hommes, et pour la faire admettre, il faut souvent avoir recours aux ornemens qui la voilent aux yeux du vulgaire, mais qui la déparent aux yeux du sage.

Le galvanisme ou l'électricité animale perfectionné depuis plusieurs années, et appliqué à l'art de guérir, n'a pas répondu à l'attente de l'auteur. Les guérisons opérées par ce moyen ont été rares ; et de même que l'électricité naturelle, il ne peut être considéré que comme un remède de peu de valeur et rarement utile, quoiqu'il ne doive pas être rejeté entièrement.

Mais l'anatomie, la physiologie et la méthode nosologique ont fait encore des progrès marqués depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Le célèbre *Bichat*, enlevé aux sciences médicales lorsqu'il commençait à peine à jouir de sa réputation prématurée, et lorsqu'il soumettait à son génie observateur les différentes branches de la médecine interne, a perfectionné l'anatomie, en spécifiant avec soin le mode de sensibilité qui appartient à chaque système, en distinguant les membranes par la diversité de leurs tissus, en classant la vitalité des différens organes, et leurs différens degrés d'importance, suivant l'ordre auquel ils appartiennent. Déterminant les affinités maladives des différentes parties d'après leur contexture, le professeur *Pinel* a simplifié les méthodes nosologiques, déjà améliorées par *Cullen* et par *Selle*, en rapportant aux mêmes classes les maladies qui affectent les mêmes tissus, en ajoutant à chaque dénomination un exemple clair et précis de chaque affection dans son état de simplicité, en rejetant toutes les superfluités admises par les autres nosologistes, en employant un langage clair et approprié, en un mot, en rétablissant la méthode hippocratique dans l'histoire des maladies, dont jusqu'alors on avait donné plutôt des définitions scolastiques que de véritables descriptions. Les médecins, moins jaloux qu'autrefois de donner des écrits d'une érudi-

tion universelle, ont adopté la méthode des monographies. Les objets y sont traités d'une manière plus exacte, plus soignée et plus analytique. Les expériences et les observations viennent toujours à l'appui des règles et des préceptes de méthode curative. La matière médicale s'est encore épurée et sera bientôt au niveau de la physiologie et de la pathologie. Les médicamens sont mieux appréciés, leurs qualités sont déduites d'après leur action connue sur les différens tissus.

L'auteur fait voir la justice de ses principes, et son impartialité dans le tribut d'éloges qu'il paie à toutes les nations dont les savans concourent à la perfection de la médecine, bien éloigné de la basse jalousie des médecins du nord de l'Allemagne, qui entichés de leurs idées métaphysiques, semblent dédaigner les médecins français, et reléguer la véritable science médicale dans leur contrée et sur les bords de la Tamise. Jamais peut-être les sciences naturelles n'ont été portées au degré d'amélioration qu'elles ont acquis sur le sol de la France. Ce vaste Empire recueille chez tous les peuples les connaissances qui leur sont propres, il les perfectionne, et bientôt il dictera des lois au monde savant comme au monde politique.

(*Note du Traducteur.*)

CONCLUSION.

Telles sont les circonstances principales et remarquables de l'origine, des progrès, des variations et de l'état actuel de la médecine. Née du besoin, comme toutes les connaissances humaines, son enfance ne nous présente que faiblesse et imperfection. C'est en vain que l'imagination est allée en chercher l'origine dans les cieux. Cette science naquit avec l'homme. L'époque de son apparition, et l'histoire de ses développemens, se perdent dans l'obscurité des tems et dans l'incertitude des fables. Cultivée d'abord dans les contrées de l'Orient, elle passa en Egypte, de là en Grèce, et enfin dans l'Europe occidentale. Absurde et mystérieuse chez les Egyptiens, empirique et superstitieuse chez les Grecs, elle acquit enfin la dignité et le titre honorable de science sous *Hippocrate*, son premier maître et le père de la médecine dogmatique. Les médecins, ses disciples et ses sectateurs, en conservant religieusement ses préceptes fondamentaux, malgré les opinions

opposées de la secte empirique, qui déjà cherchait à renverser la doctrine d'*Hippocrate*, en avaient accru, par des corrections et des nouveautés, le lustre et la splendeur, jusqu'au tems où *Asclépiade* détruisit entièrement la théorie et la pratique du vieillard de Cos, appliqua à la médecine la philosophie d'*Épicure*, et ouvrit la route à la secte méthodique, si répandue dans la suite et distinguée par tant de succès.

Il était réservé à *Galien* de rétablir dans sa première dignité, et d'étendre par les spéculations philosophiques le système d'*Hippocrate*, déjà prêt à succomber sous les efforts des différentes sectes qui cherchaient à s'approprier ses dépouilles. La philosophie péripatéticienne s'empare de la théorie médicale sous la dictature de *Galien*. Il règne en monarque sur la médecine aussi long-tems qu'*Aristote* possède l'empire de la philosophie.

Le rétablissement des sciences en Italie, la découverte des Indes occidentales, l'invention de l'imprimerie, en produisant une révolution générale dans l'esprit humain, dans les mœurs, dans les besoins et dans la manière de penser des sociétés d'Europe, changent aussi la constitution de l'art de guérir, étendent son domaine et

fournissent de nouveaux principes au code de ses lois. L'application de la chimie, née dans les tems barbares, sous la domination des Arabes, et perfectionnée dans les siècles suivans, est le signal de cette révolution si funeste au galénisme. *Paracelse* en est le premier moteur dans le commencement du seizième siècle; mais *Van Helmont* en devient le chef et le véritable auteur dans le dix-septième.

La philosophie chimique, également fantastique dans ses principes, mais plus efficace dans sa pratique, succède au galénisme. L'empreinte imposante de la vénérable antiquité ne peut le soustraire à sa fatale destinée. Cependant les progrès toujours croissans de l'anatomie déjà en vigueur, la manière de raisonner déjà introduite dans la philosophie et dans la physique, remarquable par la sûreté des inductions, par l'évidence des expériences, par la certitude des principes; en un mot, les méthodes de *Bacon*, de *Galilée* et de *Descartes*, substituées aux qualités occultes et aux abstractions chimériques des péripatéticiens, et la découverte de la circulation du sang, préparent une révolution plus grande et plus importante. Semblables à un astre éclatant qui paraît tout-à-

coup sur un horizon obscur, ces innovations heureuses dissipent les ténèbres qui environnaient l'art de guérir, et y font pénétrer les premiers rayons du flambeau de l'anatomie et de la physique expérimentale. Les découvertes se multiplient, le dépôt des connaissances s'accroît, le cours de l'esprit d'hypothèse se ralentit, et l'édifice de la médecine s'élève progressivement sur des fondemens plus solides. Au milieu des fausses analogies des chimistes, des suppositions arbitraires des cartésiens, la philosophie mécanique dont celle de *Descartes* n'était que l'avant-coureur, hardie dans ses projets, malheureuse dans ses théories, peu féconde en doctrines utiles, s'arroge l'empire de la médecine sur la fin du dix-septième siècle.

Stahl, *Boerhaave* et *Hoffmann*, les plus grands flambeaux de la médecine moderne, paraissent au commencement du siècle suivant. *Stahl* oppose en vain aux progrès du mécanisme une doctrine sublime, mais peu solide, et une secte respectable et imposante; la médecine physique, monument élevé par la sagesse de *Boerhaave* à la gloire de la philosophie mécanique, s'établit sur les ruines du stahlianisme, et absorbe le système d'*Hoffmann*. Des nœuds plus indissolubles

indissolubles l'unissent aux sciences naturelles, qui réfléchissent sur elle avec plus d'utilité leurs méthodes et leurs lumières. Profitant des mêmes moyens et des mêmes faits, elle participe également à leurs découvertes, à leurs variations et à leurs erreurs. Les médecins physiciens fidèles aux préceptes de leur maître, s'occupent à amplifier sa doctrine par leurs observations ultérieures; mais vers le milieu de ce siècle, une nouvelle réforme dans la manière de raisonner en change bientôt le ton et le caractère. La lumière de la philosophie, fruit de la raison la plus sublime et la plus épurée, pénètre et s'insinue dans toutes les ramifications des connaissances humaines, et particulièrement dans la médecine. On commence à secouer le joug de l'autorité; on recherche les principes primitifs; la saine critique étend son domaine. Un scepticisme modéré dévoile le ridicule et l'inconséquence d'une érudition fausse, indigeste, incohérente, stérile apanage des savans des derniers siècles. L'amour des recherches utiles enflamme tous les esprits, et les résultats avantageux de leurs travaux concourent à discréditer les spéculations arbitraires et inapplicables. La secousse nouvelle que viennent d'éprouver les autres sciences, se commu-

nique encore à la médecine. Après avoir parcouru le cercle de tant de métamorphoses et de variations, après avoir erré dans le vague des idées imaginaires, après avoir épuisé tant de sources d'erreurs, elle est enfin fixée sur les fondemens solides des lois immuables de l'économie animale. Tous les systèmes enfantés dans ces tems malheureux, et qui n'ont point été éclairés par la lumière pure de la philosophie, se sont éclipsés devant la théorie physiologique de *Cullen ;* véritable trophée des progrès de l'art de guérir dans le dix-huitième siècle. C'est sur cette base que repose actuellement toute la machine médicale ; c'est vers ce point unique que sont dirigés les travaux des Asclépiades modernes. Les grandes découvertes, les observations infinies, les résultats des discussions les plus approfondies, les lumières les plus pures, les doctrines les plus saines que le dix-huitième siècle a fournis à la médecine, la conduisent progressivement à un degré supérieur d'évidence, de perfection et de grandeur auquel elle n'est jamais parvenue dans les siècles passés. Fille du tems et de l'industrie, comme toutes les sciences qui ont pour objet la connaissance de la nature, elle s'est enrichie par l'accumulation lente et

successive des découvertes de tous les âges et de toutes les nations ; et si elle est restée pendant de longs intervalles dans un état malheureux d'inaction et d'avilissement sous l'influence léthargique de l'ignorance et de la barbarie, et sous la tyrannie d'un jargon sophistique, ses chutes multipliées ont réveillé ses forces pour la faire sortir avec un nouveau lustre d'un état si abject, et lui faire reprendre avec une plus grande vigueur sa marche et ses progrès. Instruite par les erreurs des siècles précédens, elle parvient à renverser les idoles auxquelles l'obstination des chimistes, la présomption des cartésiens, la hardiesse des mécaniciens, l'extravagance des autocrates, et la domination des physiciens avaient sacrifié les vrais principes. Circonspecte, et en garde contre les attraits séduisans des systèmes, produits des imaginations déréglées et des génies indépendans, elle est occupée à épurer la masse de ses connaissances dans le creuset de la critique, à accroître le dépôt des doctrines choisies et solides, par les résultats nouveaux des faits, des observations et des expériences, et à faire rentrer le corps entier de sa doctrine dans la classe des sciences philosophiques. Toutes les nations d'Europe con-

courent par leurs contributions respectives à agrandir cet édifice simple et majestueux ; et les sociétés de médecine établies dans ces derniers tems garantissent sa durée et assurent ses progrès ultérieurs. Tel est l'état de la médecine à la fin du dix-huitième siècle. Réaliser et étendre de plus en plus l'application de ses principes, ce sera l'ouvrage des âges futurs.

FIN.